



Quel(s) chantier(s) : quand les chantiers s'ouvrent, entre promotion et sensibilisation

Théo Vivien

► To cite this version:

Théo Vivien. Quel(s) chantier(s) : quand les chantiers s'ouvrent, entre promotion et sensibilisation . Architecture, aménagement de l'espace. 2015. dumas-01387040

HAL Id: dumas-01387040

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01387040>

Submitted on 26 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

par
Théo **VIVIEN**

sous la direction de
Maëlle **TESSIER**

QUEL (s) CHANTIER (s) !

Quand les chantiers s'ouvrent,
entre promotion et sensibilisation



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

*À Gaby, mon grand-père,
qui savait utiliser ses mains aussi bien que sa tête,*

*Ainsi qu'à mes parents,
pour m'avoir aidé et soutenu de manière inconditionnelle tout au long de
ce travail.*

*Je souhaite également adresser mes remerciements aux personnes qui
m'ont apporté leur aide :*

*Olivier CHASSERIEAU,
François DELAROZIÈRE,
Laurent RIDIER,
Chloé BODART et
Ariane COHIN pour avoir bien voulu répondre à mes questions,*

*Rémi AVRAIN,
Clémence GABILLEAU et
Caroline GENIS pour m'avoir transmis leurs informations et leurs photos,*

Maëlle TESSIER pour ses remarques et ses conseils avisés,

*Ainsi qu'à toutes les personnes qui ont pu participer, de près ou de loin,
à l'élaboration de ce mémoire.*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

par
Théo **VIVIEN**

sous la direction de
Maëlle **TESSIER**

QUEL(S) CHANTIER(S)

Quand les chantiers s'ouvrent,
entre promotion et sensibilisation

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le titre de ce mémoire, «Quel(s) chantier(s)», fait à la fois référence à l'expression populaire qui désigne le «bazar», le désordre apparent dont les chantiers de construction sont bien souvent (et la plupart du temps à raison) accusés, mais il pose également la question de savoir de quels chantiers nous allons parler exactement par la suite. Car si le phasage ou les normes structurent parfaitement bien les chantiers dans leur organisation, ces derniers souffrent d'une image peu valorisante auprès du plus grand nombre. Certains, comprenant cet enjeu, ont décidé d'agir pour changer cela en se donnant pour objectif de révéler et de dévoiler les chantiers sous un autre jour... Il s'agira du principal objet d'étude de cet ouvrage.

SOMMAIRE

Sommaire	8
Avant-propos	13
Position de l'auteur	13
Définitions	14
Démarrage du chantier	17
Problématique	18
Hypothèse	19
DÉBLAYAGE DU CHANTIER	21
Aux origines : de l'artisanat à la mécanisation	23
Le Moyen-Âge et l'affirmation d'un savoir-faire, entre corporations et compagnonnage	24
La Révolution Industrielle et la standardisation	26
Aujourd'hui : un secteur de haute technicité	28
Le poids des réglementations	29
La complexité du phasage	29
La multiplication des acteurs	30
Vous avez dit interdit au public ?	37
Conséquences de la perte de proximité au projet	40
Une dévalorisation des métiers manuels	40
La recherche de mise en avant du processus	43
Le besoin de transparence	43
L'apparition des «chantiers ouverts»	44
Un geste fort	44
Une démarche inédite ?	46

VISITES DE CHANTIERS

53

Méthodologie

54

Le choix des exemples

55

Mode de comparaison des projets

56

PLACE NAPOLEON (LA ROCHE S/YON)

58

Le contexte

60

Un pari urbain

60

L'artiste, chef d'orchestre du chantier ?

70

Les dispositifs

77

Physiques : voir le chantier autrement

77

Visites du chantier : ouvrir les portes aux premiers concernés

79

Performances («gestes de chantier») : une mise

en scène à travers le projet lui-même

80

Inattendus : naissance d'initiatives spontanées autour du projet

90

POINT HAUT (S^T PIERRE DES CORPS)

95

Le contexte

96

Réactivation d'un territoire relégué

96

Un acteur supplémentaire pour améliorer la communication ?

104

Les dispositifs

119

La cité de chantier : le Coffee, un lieu de vivre-ensemble

119

Visites du chantier : ouvrir les portes aux curieux

121

Conférences et performances («des mots et des actes») :

une mise en scène du projet en général

122

PERSPECTIVES EN CHANTIER

145

Les conditions à réunir

146

La typologie des projets

146

Cultiver une volonté commune

148

L'utilisation des grands moyens ?

149

Le registre de la poésie

149

Des manifestations populaires

152

Chantier ou image de chantier ?

155

Un risque à double sens

156

Le spectaculaire comme outil de persuasion

156

Les possibilités d'instrumentalisation

157

Le contre-pouvoir par la critique

158

L'évènement comme porte d'entrée

158

Des objectifs ambivalents

160

L'implication du public : démagogie ou pédagogie ?

160

Une mise en valeur des savoir-faire du chantier ?

163

Quels effets ?

164

Plus de propreté, plus de sécurité

164

Un bouleversement des habitudes ?

165

(Se) retrouver (dans) l'espace public

167

Fin de chantier

172

Une appropriation volontaire

172

Un changement des métiers de la construction sur la durée

175

Médiagraphie

176

Iconographie

180

Annexes

182

Entretiens

182

Suppléments

232

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

AVANT-PROPOS

Position de l'auteur

Avant tout, il convient de rappeler ce qui m'a amené à m'intéresser à ce thème. D'abord, j'ai toujours manifesté de l'intérêt vis-à-vis de cette phase du projet qu'est le chantier. Dès mon stage de première année dans une entreprise de gros oeuvre, mais encore plus par la suite lors de mon stage de suivi de chantier en troisième année, avec l'architecte Antoine PUCELLE de l'agence TOPOS Architecture, véritable passionné du chantier, j'ai pris conscience de l'importance de ce moment, où le projet prend toute sa consistance.

De plus, étant originaire de La Roche s/Yon, j'ai très tôt été informé du réaménagement de la place Napoléon par Alexandre CHEMETOFF et François DELAROZIERE. Ayant toujours vécu dans cette agglomération moyenne de faible attractivité, ce projet m'a paru un moment important dans la transformation de la ville. Lorsque la compagnie La Machine est entrée dans le projet, la démarche d'accompagnement des travaux qu'elle proposait m'a paru d'autant plus intéressante, étant donné ma sensibilité évoquée précédemment pour le temps du chantier. Je me suis donc saisi du sujet en recherchant d'autres études de cas, et c'est ainsi que la thématique des chantiers ouverts s'est imposée comme le sujet d'étude de ce mémoire.

Définitions

Pour éviter toute confusion, précisons également certains des termes qui vont nous intéresser par la suite. Dans un premier temps, il faut définir la notion de «chantier», sous-entendu de construction. Selon le Dicobat¹, dictionnaire spécialisé dans le domaine de construction, le terme peut signifier :

Chantier (n.m) =

1. *Aire où sont entreposés ou transformés les matériaux de construction : chantier de négoce en matériaux, chantier de séchage de bois...*

2. *Par déformation, le chantier désigne aujourd'hui une construction en cours, et les travaux au sens large : démolition, fouilles, travaux publics, peinture...*

Généralement, l'acception commune du mot «chantier» est celle de ces deux définitions associées, c'est-à-dire qu'elle revêt l'aspects du lieu, ainsi que du moment et de l'activité qui lui est associée, alors que le terme «travaux» sera utilisé pour ne faire référence qu'à l'activité.

1. Jean DE VIGAN, *Dicobat (dictionnaire général du bâtiment)*, Éditions Arcature, 2003, 1181 pages.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



1. À l'heure de la pause sur le chantier du Point Haut (S' Pierre des Corps), les ouvriers posent leurs casques pour s'installer dans le Coffee, lieu de convivialité du chantier.

DÉMARRAGE DU CHANTIER

Intégré à un processus complexe de fabrication du projet, qu'il soit urbain ou architectural, le chantier est catalyseur de nombreux enjeux, de nombreux défis. En effet, il s'agit d'un moment unique : celui de la traduction d'un projet virtuel imaginé, pensé, et dessiné en une réalité bien concrète, palpable, construite. C'est une phase où le projet est testé dans sa capacité à prendre forme : d'un idéal de papier, il devient matières construites (de béton, de métal...). Ce passage d'un état à l'autre peut se faire naturellement, mais il est rare que ne surviennent pas quelques difficultés, quelques imprévus ou quelques incompréhensions. Il s'agit d'une machine infiniment fine et précise, difficile à dompter.

Pour ajouter à cela, ou peut-être en conséquence, l'acte de construire réunit une quantité croissante d'acteurs, issus de différents métiers et milieux professionnels. Si tous opèrent dans un même but (celui de réaliser le projet), ils ne parlent pas toujours le même langage, n'ont pas toujours des intérêts similaires, ce qui peut parfois compliquer la tâche.

Face à ces enjeux et à cette complexité, les attitudes et la façon d'aborder cette phase délicate varient significativement d'un cas à un autre. Il n'y a pas qu'une seule façon de faire ou de vivre un chantier, mais bien une multitude : selon les acteurs, les sujets... On agit la plupart du temps au cas par cas, comme en atteste Gilles PERRAUDIN :

«Je crois qu'il n'y a pas de modèles dans ce métier. Chaque créateur à sa spécificité, ainsi que chaque création. Il est vrai qu'une œuvre architecturale, c'est l'œuvre d'une équipe, c'est-à-dire qu'il ne peut y avoir de collaborateur mauvais dans une structure de qualité. Il n'y a pas besoin de savoir qui décide, puisque la décision se fait dans un processus de dialogue.»¹

Pour ces raisons entre autres, le chantier a longtemps été et reste encore une partie occultée du processus de projet, une partie dont on ne parle pas. De cette absence de mise en valeur est apparue une incompréhension générale : il a souvent mauvaise réputation, et il est rejeté, dénigré, caché, seulement considéré pour les impacts négatifs et les nuisances qu'il génère (gênes visuelles, sonores, de circulation...). Son accès est généralement réservé au monde professionnel, le public n'y prenant d'habitude pas part.

1. Gilles PERRAUDIN dans Virginie PICON-LEFÈVRE, Cyrille SIMONNET, *Les architectes et la construction*, Éditions Altedia Communication, 1994, 219 pages.

Problématique

Toutefois, la phase de chantier est intéressante en cela qu'il s'agit d'un moment où tout se transforme, où tout est possible. C'est une opportunité à saisir, que certains ont su exploiter dans des projets récents. A travers l'étude de quelques exemples contemporains (le réaménagement de la place Napoléon à La Roche s/Yon et la réhabilitation du Point Haut à St Pierre des Corps) qui re-questionnent ce temps du chantier, nous allons tenter de comprendre les enjeux qui en surgissent en nous posant les questions suivantes...

En quoi ces projets proposent-ils un nouveau regard sur les chantiers, en cherchant à les accompagner et à les valoriser ? Qu'est-ce que cela implique ? Quelles sont les manières de le faire ? Pourquoi cela ? Quelles sont les conséquences (qu'elles soient négatives ou positives) ?

Et derrière cette initiative, quels sont les enjeux ? Y a-t-il de la part de ceux qui les mettent en place une tentative de manipulation du public à travers une simple promotion de leur opération, ou au contraire une réelle volonté de sensibilisation au projet et au chantier ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Hypothèse

L'une des premières hypothèses qui semble intuitivement émerger sur les raisons et les motivations de cette démarche est celle de la volonté de la part de certains acteurs (que ce soient les politiques, la maîtrise d'œuvre...) de favoriser l'implication, l'appropriation ou encore l'acceptation d'un projet par le public^{1 2}. C'est ce que nous vérifierons, en tentant d'analyser les différents enjeux que cela implique. En effet, le fait de mettre en lumière et d'accompagner l'acte de construire crée une histoire, des souvenirs, et fait des citoyens les témoins privilégiés de la transformation d'un lieu.

Le consensus est quasiment impossible, on le sait, mais des moyens peuvent être mis en œuvre pour tenter de fédérer un certain nombre d'acteurs sur l'avant/pendant/après projet. On peut par exemple l'accompagner en amont avec l'information/concertation/participation (dont nous verrons plus tard les variations du terme), pendant la phase de chantier, mais aussi une fois terminé avec de possibles adaptations en fonction des usages (c'est ce que l'architecte-urbaniste Nicolas SOULIER appellera «les deuxièmes chantiers»).

Ce premier moyen, à savoir le recours à la participation citoyenne, a déjà largement été étudié, c'est pourquoi nous allons plutôt nous intéresser à une phase qui ne l'a encore été que très peu du fait de son faible nombre d'expérimentations : celle du «pendant», du temps du chantier.

Pour cela, nous commencerons par un «déblayage du chantier», à travers un bref retour historique qui nous permettra de comprendre certains des enjeux actuels autour des chantiers, puis nous les vérifierons grâce à des exemples bien précis (le projet de la place Napoléon à La Roche^s/Yon et celui du Point Haut à St Pierre des Corps) pour voir comment ces initiatives se concrétisent et se développent. Enfin, nous tenterons de synthétiser ces expériences, de les croiser avec d'autres, et d'en tirer les conséquences.

1. C'est aussi l'une des hypothèses soulevées par le mémoire d'Emmanuel DENECHAUD (sous la direction de Didier POTON DE XAINTRAILLES), *Culture et urbanisme, les raisons d'un rapprochement (l'exemple des Animaux de la Place)*, mémoire, Faculté des Lettres, Langues, Arts, et Sciences Humaines de La Rochelle, 2013, 94 pages.

2. Mais également celui de Clémence GABILLEAU (sous la direction de Laurent LESCOP), *La narration dans l'aménagement urbain (place Napoléon - La Roche^s/Yon)*, mémoire recherche, ENSA Nantes, 2013, 214 pages.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PARTIE 1

DÉBLAYAGE DU CHANTIER



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Dans cette première partie, il s'agit de balayer quelques aspects et quelques notions de ce qu'est le chantier. Pour cela, nous allons commencer par effectuer un bref retour en arrière afin de bien comprendre le contexte actuel, puis nous en effectuerons le bilan et énoncerons quelques-uns des enjeux qui en découlent, aboutissant à l'apparition de certaines réponses qui se profilent aujourd'hui...

AUX ORIGINES : DE L'ARTISANAT À LA MECANISATION

On pourrait considérer que le premier à avoir assemblé des branchages entre eux pour se créer un abri est à l'origine du premier chantier de construction, mais on considérera plutôt ici le Moyen-Âge comme la période phare marquant la naissance d'un artisanat organisé et structuré, et d'un monde de la construction où la division des métiers est à la source de celle que nous connaissons aujourd'hui...

Le Moyen-Âge et l'affirmation d'un savoir-faire, entre corporations et compagnonnage

Dans chaque ville à cette époque, les métiers s'associent en corporations, dont le plus ancien acte d'organisation est rédigé par le Prévôt de Paris, Étienne BOILEAU¹, et où il est question «Des maçons, tailleurs de pierre, des plâtriers et des mortelliers». Cette séparation entre les professions (parmi lesquels on trouve aussi charpentiers, serruriers...) s'affirme entre autres avec les chantiers de cathédrales, qui nécessitent des savoir-faire de plus en plus variés et spécifiques. Si ces corporations structurent les différents corps d'état, donnent un statut et donc une certaine protection à chacun des travailleurs, elles lui donnent aussi des contraintes :

«Au temps de la féodalité, le rôle de la corporation fut de protéger ses membres dans une société où la force faisait seule le droit. [...] La corporation fut le premier degré de l'émancipation du Tiers État, le germe de ses libertés politiques.

[...]

Mais que d'abus, que de maux compensent ces bienfaits ! L'égoïsme était un des vices dominants de la corporation. Les artisans qui s'associaient pour se protéger contre la violence devenaient à leur tour violents et injustes. Ils faisaient du titre de membre de la corporation, et par suite du droit de travailler, une sorte de privilège qu'ils se réservaient autant que possible pour eux et pour leurs enfants, et dont ils cherchaient à rendre l'acquisition coûteuse et pénible, quelquefois même impossible à tout aspirant étranger.»²

Suite aux nombreuses critiques du système des corporations, apparaissent à la fin du Moyen-Âge les premières sociétés compagnonniques. D'abord clandestinement, ces ouvriers itinérants participent au Tour de France du Compagnonnage pour s'affranchir des corporations en place. Bravant l'ordre établi, la liberté de voyager de chantier en chantier et de ville en ville est un de leurs grands principes. Entre le XIII^{ème} et le XIV^{ème} siècle, les premiers d'entre eux à être reconnus seront les tailleurs de pierre, les charpentiers et les serruriers, principalement parce qu'ils utilisent les matériaux de base de toute construction : la pierre, le bois et le fer.

1. Étienne BOILEAU, *Le Livre des métiers*, Éditions René LESPINASSE et François BONNARDOT, 1268, 420 pages.

2. Eugène VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française (du XI^{ème} au XVI^{ème} siècle)*, Éditions BANCE et MOREL, 1854 à 1868, 5040 pages.

La Renaissance et les prémices d'une libéralisation de la construction

En 1662 sont créés les Gobelins, un grand atelier où l'on trouve peintres, sculpteurs, orfèvres, ébénistes, tapissiers... Ils se mettent en concurrence pour réaliser la décoration du Louvre ou encore de Versailles. Puis l'Édit de TURGOT en 1776, suivi par le Décret d'ALLARDE en 1791, au lendemain de la Révolution française, modifient radicalement l'organisation du travail en prévoyant de supprimer les corvées et de mettre définitivement fin au système de corporations. C'est la naissance d'une économie plus libérale, qui pose les bases du principe de liberté du commerce et de l'industrie. Le savoir-faire des corporations tombe dans le domaine public, et une loi instaure la propriété privée des brevets.

On compte à cette époque pas moins de 12 types d'ouvriers dans la construction des bâtiments, pour la plupart hérités de l'organisation du Moyen-Âge : on compte parmi eux les appareilleurs, les maçons, les sculpteurs, les charpentiers, les couvreurs, les menuisiers, les serruriers, les vitriers, les carreurs, les plombiers... Les jeunes gens employés pour servir ces différents corps d'états sont appelés les manoeuvres.

L'entrepreneur se charge quant à lui de la conduite et de l'exécution des travaux, sous les ordres de l'architecte dont le rôle est de dessiner les plans, de rédiger le descriptif des matériaux, et de fixer les prix des ouvrages à réaliser. Mais le rôle et la position de l'architecte, clairement affirmés depuis la fondation de l'Académie d'Architecture à l'initiative de COLBERT en 1671, n'a sans doute pas toujours été le même, comme le rappelle Eugène VIOLET-LE-DUC :

«Quant aux maîtres des œuvres, à ce que nous appelons aujourd'hui des architectes, ils ne paraissent pas avoir jamais formé un corps; nous ne pouvons avoir même qu'une idée assez vague de la nature de leurs attributions jusqu'au XV^{ème} siècle. Nous voyons qu'on les appelait dans les villes pour bâtir des édifices, et qu'on leur accordait des honoraires fixes pendant la durée du travail; mais présidaient-ils aux marchés passés avec les divers chefs d'ouvriers ? Établissaient-ils des devis ? Réglait-ils les comptes ? Tout cela paraît douteux.

Dès la fin du XIII^{ème} siècle, on voit des villes, des abbés ou des chapitres, passer des marchés avec les maîtres des divers corps d'état sans l'intervention de l'architecte. Celui-ci semble conserver une position indépendante et n'encourir aucune responsabilité; c'est un artiste, en un mot, qui fait exécuter son œuvre par des ouvriers n'ayant avec lui d'autres rapports que ceux de fournisseurs vis-à-vis d'un intendant général.»³

3. Ibid.

La Révolution Industrielle et la standardisation

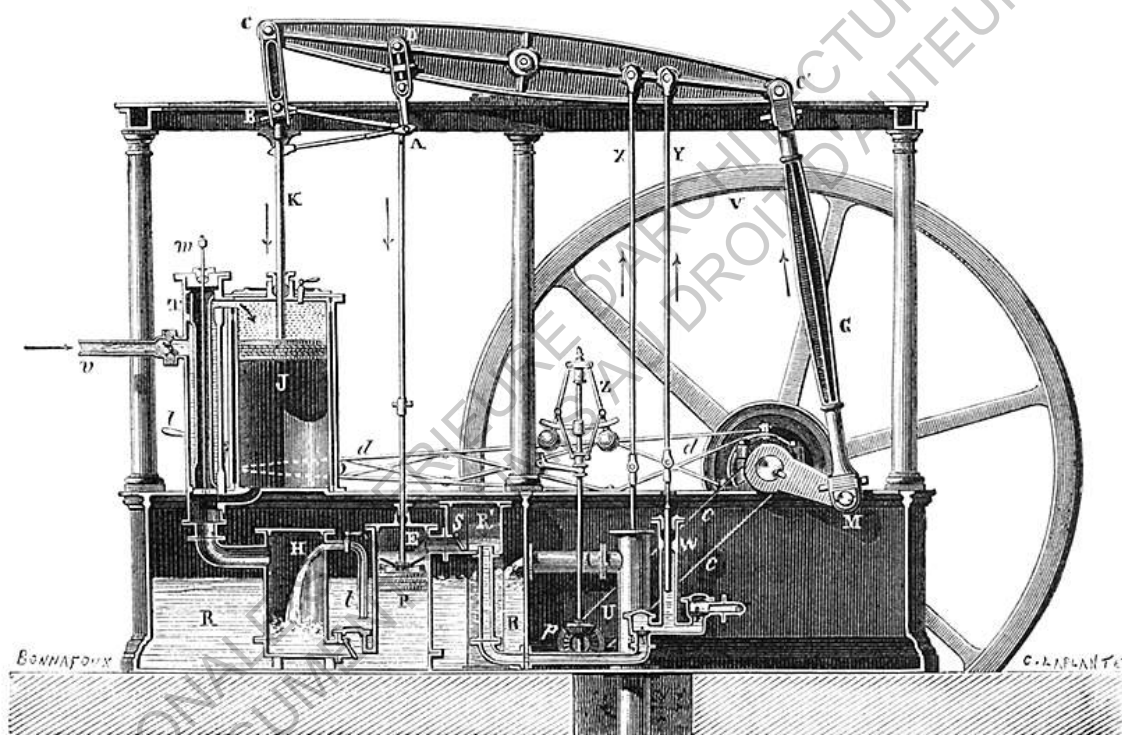
Au début du XIX^{ème} siècle en France, l'ère de la Révolution Industrielle marque un tournant conduisant à un important bouleversement des rythmes et des moyens de production. On passe d'un monde majoritairement agricole et artisanal à un monde à dominante industrielle. L'invention de la machine à vapeur par James WATT un peu plus tôt, en 1763, laisse place aux premières usines où le travail est mécanisé. L'artisan ou l'ouvrier, jusqu'alors principale force du travail, se transforme en employé assistant les machines. On commence ensuite à standardiser les processus de production, à produire en série et en continu, à travailler à la chaîne : c'est l'apparition du Fordisme. Dans ce climat de modification totale du monde du travail, l'industrie donne naissance à un nouveau type d'intellectuel, l'ingénieur, spécialiste de la recherche et de l'innovation technologique.

Il a de quoi rendre jaloux les architectes : sa place dans le domaine de la construction prendra une part de plus en plus importante au fil des années (que ce soit dans l'étude des structures, des fluides...), allant parfois jusqu'à le remplacer, notamment dans les années 1960 et 1970 durant la période de la reconstruction d'après-guerre et des grands ensembles.

L'industrie apportera également de grandes innovations technologiques dans le domaine du bâtiment : ce sont entre autres les débuts de la préfabrication en usine, qui n'est pas véritablement monnaie courante aujourd'hui mais tend à se développer de plus en plus (ci-dessous). En ce qui concerne les matériaux, on utilise le fer, la fonte et l'acier dans les gratte-ciels aux États-Unis, puis le ciment et le béton (qui sera ensuite armé), matériaux avec lesquels la France a su développer un véritable savoir-faire.



1. Les panneaux de façade préfabriqués en usine du projet de 40 logements boulevard Pereire, dans la ZAC de Clichy-Batignolles (Paris) par LAN Architecture.



2. La machine à vapeur à balancier de James WATT.

1. L'architecte soumis à l'accroissement des différentes normes dans le clip humoristique «Do The Architect» (visible sur Youtube à l'adresse : <http://www.youtube.com/watch?v=9A8Vk1FltNc>).



AUJOURD'HUI : UN SECTEUR DE HAUTE TECHNICITÉ

DU CÔTÉ DES PROFESSIONNELS

Nous nous intéresserons plus particulièrement par la suite à la situation française, où le secteur de la construction occupe une place importante, que ce soit dans le public ou dans le privé. Dans ce contexte du passage d'un monde artisanal à un monde industriel de plus en plus technique, on note une certaine augmentation des normes, ou encore du nombre d'acteurs, que nous allons ici développer. Globalement, ce constat semble partagé par le milieu professionnel :

«La contrainte de l'exercice quotidien engendre des inerties qui assombrissent le cristal de l'intention architecturale. Outre le carcan des contraintes réglementaires dont tous les professionnels dénoncent la rigidité d'application, il est d'autres brouillages dont souffre le projet, comme le recours imposé aux BET¹ dans les marchés publics.»²

1. Bureaux d'Études Techniques.

2. Virginie PICON-LEFÈBVRE, Cyrille SIMONNET, *Les architectes et la construction*, Éditions Altedia Communication, 1994, 219 pages.

Le poids des réglementations

Le secteur du bâtiment obéit à des réglementations, et ce depuis bien longtemps : le code d'Hammurabi (1750 AV-JC) en Mésopotamie est l'un des premiers codes législatifs connus, où figuraient déjà des textes relatifs à la construction. Mais en France, et de manière générale dans tous les pays, les chantiers sont soumis à de plus en plus de règles et de normes.

En 1992, au vu des trop nombreux accidents sur les chantiers, la directive 92/57/CEE de l'Union Européenne permet de définir les prescriptions minimales de sécurité et de santé à mettre en œuvre sur les chantiers. Conformément aux préoccupations écologiques actuelles, on cherche aussi à évoluer vers des chantiers plus propres (tri, recyclage, récupération...) et moins nuisibles (lutte contre le bruit, la poussière...).

Pour n'en citer que quelques autres à une échelle plutôt nationale, on compte aussi les Réglementations Thermiques (RT 2012), PMR (Personnes à Mobilité Réduite), la protection des travailleurs régie par le Code du Travail, le Code des Marchés Publics, ou encore toutes les techniques de construction contrôlées par le CSTB (Centre Scientifique et Technique du Bâtiment).

Bien que la plupart de ces réglementations restent utiles, la logique bureaucratique ajoutée à l'application du principe de précaution poussé à l'extrême rendent parfois certaines d'entre elle absurdes ou pesantes, autant pour les concepteurs que pour les autres acteurs.

La complexité du phasage

D'autre part, il semble important de positionner le temps du chantier au sein du cadre sophistiqué des différentes phases du projet de construction. Pour rappel, ce dernier se divise souvent en deux parties majeures :

D'abord, on a un temps de conception avec dans l'ordre chronologique, mais pas systématique, les phases de DIAG (DIAGnostic), ET (ETudes), ESQ (ESQuisse), APS (Avant-Projet Sommaire), APD (Avant-Projet Détaillé) qui donnent lieu à la constitution du PC (Permis de Construire), puis les phases PRO (PROjet) où le projet continue d'être détaillé, et parfois COM (COMmercial) lorsqu'il s'agit de logements vendus par des promoteurs.

Ces temps sont suivis ou parfois entremêlés à la phase chantier qui comporte généralement les parties suivantes : ACT (Assistance à la passation du Contrat de Travaux) par le biais du DCE (Dossier de Consultation de Entreprises), EXE (Études d'EXÉcution de la maîtrise d'oeuvre) ou VISA (Examen de la conformité au projet), DET (Direction de l'Exécution des Travaux), OPC (Ordonnancement, Pilotage et Coordination), ainsi qu'AOR (Assistance aux Opérations de Réception).

La multiplication des acteurs

La complexité administrative et technique du projet de construction étant grandissante, on se doit de faire appel au concours d'un nombre croissant de métiers (dont nous allons ici détailler les rôles), ce qui engendre une division du travail et un éclatement des compétences, rendant plus difficile les liens entre les acteurs et diminuant la responsabilité de chacun :

«Du commanditaire à l'ouvrier qui accomplit, plusieurs dizaines de "médiateurs" participent au processus de construction : le message a le temps de s'altérer.»¹

LA MAÎTRISE D'OUVRAGE

D'abord, le maître d'ouvrage (MOA) renvoie au client final du bâtiment à construire, c'est-à-dire à la personne physique ou morale pour le compte de qui l'ouvrage est réalisé. Il peut être de plusieurs types : public (il devra dans ce cas respecter le Code des Marchés Publics), privé, ou semi-privé.

Il a pour mission principale de définir la localisation du projet, son programme et son enveloppe financière, mais il intervient aussi dans le choix des entreprises (avec l'aide du maître d'œuvre), ou encore le contrôle du respect des normes concernant les conditions de travail, l'environnement... Certains d'entre eux, non professionnels, sont assistés pour certaines de leurs fonctions...

L'AMO

C'est entre autres le rôle de L'AMO (Assistant à la Maîtrise d'Ouvrage), qui apporte son aide (technique ou administrative) lorsque le MOA n'a pas le temps ou les compétences pour assumer les tâches qui lui incombent.

Le CSPS

La directive 92/57/CEE évoquée plus haut a instauré le concept de Coordination de la Sécurité et de la Santé, donnant naissance au métier de CSPS (Coordinateur de la Sécurité et de la Protection de la Santé).

Le contrôleur technique

La présence d'un contrôleur technique (relié à un bureau de contrôle) est obligatoire pour certains types d'ouvrages publics. Son rôle consiste à vérifier le respect des règles de construction et de mise en œuvre sur le chantier. Ses missions de base consistent en une vérification de la solidité de l'ouvrage (L), de la sécurité générale des personnes à l'intérieur de l'ouvrage (S), ou en cas de séisme (PS).

1. Christophe CATSAROS, *Le Lieu Unique : le chantier, un acte culturel*, Éditions Actes Sud, 2006, 95 pages.



LA MAÎTRISE D'OEUVRE

La maîtrise d'œuvre (Mœ) est en principe assurée par l'architecte, éventuellement associé en co-traitance avec un ou plusieurs bureaux d'études techniques (BET), à un économiste... Dans la pratique, il s'agit de la réalisation des études d'un projet de construction pour le compte du maître d'ouvrage, dans leurs dimensions esthétiques et techniques.

Son rôle est d'abord de réaliser les plans de construction, mais aussi de vérifier la faisabilité de l'ouvrage d'un point de vue technique. Étant donné qu'il a la plupart du temps participé à la conception du bâtiment, il contrôle que les entreprises respectent bien le projet dans les conditions du marché.

L'architecte

Il peut se voir confier une mission partielle ou une mission complète de maîtrise d'œuvre.

La mission partielle peut se limiter à la phase de conception, ou suivi de chantier type OPC (Ordonnancement Pilotage et Coordination).

La mission complète englobe toutes les phases de construction évoquées précédemment, des esquisses à la réception du chantier. Dans ce cas, le maître d'œuvre aide le maître d'ouvrage en assumant la mission d'Assistance aux Opérations de Réception (AOR) du chantier avec les entreprises, et fait rédiger un PV (Procès Verbal) de réception (avec ou sans réserves).

Le bureau d'étude

Il permet d'apporter les solutions techniques au projet de construction, et peut être indépendant, intégré à une entreprise, à une maîtrise d'ouvrage, ou encore à un groupe industriel, et parfois même être public. Ces organisations pluridisciplinaires, généralement composées d'ingénieurs, peuvent être spécialisés dans l'étude des structures, des fluides, ou encore dans l'étude environnementale d'un projet.

L'économiste

Aujourd'hui, la maîtrise financière des études, de la réalisation et de l'exploitation de l'ouvrage est indispensable, mais très difficile à assumer pour l'architecte seul.

La mission de l'économiste de la construction est donc de comprendre et d'analyser le projet dans sa globalité afin d'établir une étude technique et financière la plus pertinente possible. Ce travail nécessite un véritable dialogue avec la maîtrise d'œuvre et la maîtrise d'ouvrage pour que le projet soit traité de manière complète.

Le pilote

Il assure la mission OPC (Ordonnancement, Pilotage et Coordination). C'est le technicien chargé de l'élaboration, du suivi et de la gestion du planning. Auparavant appelé «maître de chantier», il coordonne l'intervention des différentes entreprises dans la construction de l'ouvrage.

LES ENTREPRISES

Le projet de construction se divise en plusieurs lots, généralement pris en charge et répartis entre une (on parlera d'entreprise générale) ou plusieurs entreprises (on parlera alors d'un groupement d'entreprises) choisies par le maître d'ouvrage, lui-même conseillé par le maître d'oeuvre. Dans certaines conditions bien particulières, les entreprises ont le droit de faire appel à la sous-traitance.

Ces différents intervenants, également appelés «corps d'états», réalisent l'exécution des travaux et se répartissent entre autres les lots : gros œuvre, couverture, plomberie, électricité, chauffage, peinture, menuiserie, serrurerie, voirie, éclairage, réseaux d'eau (eau potable, tout-à-l'égout, eaux pluviales...), réseaux secs (électricité, gaz, téléphone, fibre optique...), signalisation... Une entreprise classique regroupe habituellement les salariés suivants...

Le conducteur de travaux

C'est le chef d'orchestre des chantiers. Ses missions varient énormément d'une entreprise à l'autre, et peuvent se situer avant la réalisation des travaux avec le choix des sous-traitants et des fournisseurs, la coordination et le suivi des études d'exécution, le choix des modes de réalisation... En phase de production, il peut gérer l'approvisionnement du chantier, le suivi des travaux (qualité, planning...), leur coordination, ou encore le suivi financier du chantier et autres missions administratives...

Le chef de chantier

Le chef de chantier s'occupe de la réalisation à proprement parler ainsi que de tous les problèmes qui s'y réfèrent. Il encadre notamment les équipes d'ouvriers et gère les approvisionnements en lien avec le conducteur de travaux. Il est globalement responsable des matériaux, des hommes et des outils. Il peut être assisté par les chefs d'équipe.

L'ouvrier

L'ouvrier réalise directement l'ouvrage, sous les ordres du chef d'équipe. Il peut intervenir en gros-œuvre ou en second œuvre, suivant sa spécialisation.

On voit donc naître de plus en plus de professions intermédiaires type AMO (Assistance à la Maîtrise d'Ouvrage) OPC (Ordonnancement Pilotage et Coordination), qui prennent souvent le nom de leur fonction. Malgré cela, on note dans le même temps la disparition de certains autres métiers qui assuraient autrefois de bonnes conditions de vie au sein du chantier, comme celui du «mousse» qui avait pour mission de trouver aux ouvriers un endroit convenable pour manger à midi.

A cause de la prolifération des réglementations et des métiers, la fabrique du projet en général est donc de plus en plus fragmentée, la phase de chantier parmi celui-ci devenant une machine de plus en plus difficile à appréhender, que ce soit manuellement ou intellectuellement :

«De leur côté, les bureaux d'études, maintenant, se sont voués à la recherche collective et au travail d'équipe. Cette équipe n'a pas plus pour réussir qu'une parcelle de cerveau de chacun. Il y a le plasticien qui réfléchit en plasticien, le sociologue en sociologue, l'économiste en économiste. En mettant tout ça dans l'ordinateur, ils pensent trouver une recette. Aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, où l'on construisait des maisons qui étaient belles et bonnes, on ne se demandait pas si l'architecte devait être à la fois un ingénieur, un financier, un urbaniste et un sociologue, il savait tout cela.»¹

Une distanciation se crée, et on assiste à une véritable perte de prise avec la matérialité et avec la réalité du projet. Tout l'enjeu va donc se résumer à tenter de retrouver un certain lien et une certaine proximité au projet de construction...

1. Fernand POUILLON, *Mon ambition*, Éditions du Linteau, 2011, 157 pages.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1. Banches entassées sur le chantier de la ZAC des Deux Ruisseaux à Thouaré s/Loire (Urbanmakers Architectes).



2. Panneau type d'interdiction d'un chantier au public.



VIS-À-VIS DES CITOYENS

Vous avez dit interdit au public ?

Maintenant que nous avons étudié l'évolution interne du secteur de la construction jusqu'à aujourd'hui, il semble intéressant de se poser la question du rapport qu'entretient le chantier avec la population, qui n'y est pas initiée. Il est vrai, et entre autres pour les raisons évoquées précédemment, que les indicateurs qui le caractérisent généralement ont toujours été de l'ordre d'un lieu opaque, clos et on l'a dit, en grande partie fréquenté par des professionnels. Si l'accès direct au sein de son périmètre semble restreint pour des questions évidentes de sécurité, on peut se poser la question de savoir si son interdiction totale et sous tous ses aspects (visuels pour commencer) est forcément nécessaire.

D'autre part, s'il peut d'un côté fasciner et susciter l'admiration (le bal des ouvriers qui s'agitent, des pelleteuses et des grues en marche...), le chantier peut aussi constituer une privation d'usage ou une gêne de l'environnement immédiat (qu'elle soit visuelle, sonore...). Le risque est alors qu'il devienne une véritable fracture, un traumatisme dans le tissu urbain. Aussi, le chantier serait-il condamné à rester un environnement hostile ?

Interdit au public veut-il donc dire que l'on doit rester en permanence à distance et fermer toutes les barrières ? L'évolution du temps des travaux ne peut-elle pas être vécue, suivie par les habitants ? N'y a-t-il pas moyen de les impliquer ?



1.



2.



4.



5.



7. Si les palissades des chantiers sont généralement de simples panneaux de tôles standardisés, elles peuvent parfois devenir un véritable support d'information, de publicité ou même d'expression artistique.



CONSÉQUENCES DE LA PERTE DE PROXIMITÉ AU PROJET

Que ce soit vis-à-vis des professionnels ou du public, le bilan est le même : il semble y avoir un éloignement croissant avec la réalité du projet de construction et un besoin de retrouver du lien. Nous allons donc maintenant voir les conséquences de tout cela, dans le bâtiment et dans la société de manière plus globale...

DANS LE DOMAINE DE LA CONSTRUCTION

Une dévalorisation des métiers manuels

Bien sûr, ce terme est à relativiser, mais on peut tout de même affirmer que l'on observe aujourd'hui une tendance à la dévalorisation des métiers ouvriers, qui entraîne une certaine déqualification. Pour compenser, le travail de conception prend plus d'ampleur, et on tente de tout prévoir, de tout anticiper en amont pour pallier à ce manque de qualifications en aval :

«Autrefois, il y avait très peu de travail intellectuel dans le projet parce que l'ouvrier, l'artisan, le compagnon étaient porteurs d'une telle connaissance de leur métier, d'un tel savoir-faire qu'on pouvait leur faire confiance. Ils faisaient suivant les règles. Maintenant, on doit passer de plus en plus de temps de réflexion, de discussion, pour contrôler le travail.»¹

Toutefois, ce phénomène n'est pas nouveau. Déjà vers 1860, c'était l'une des préoccupations d'Eugène VIOLET-LE-DUC :

«Il est bien certain qu'au Moyen-Âge, entre le maître de l'œuvre et l'ouvrier il n'y avait pas la distance immense qui sépare aujourd'hui l'architecte des derniers exécutants; ce n'était pas certes l'architecte qui se trouvait placé plus bas sur les degrés de l'échelle intellectuelle, mais bien l'ouvrier qui atteignait un degré supérieur. Pour ne parler que de la maçonnerie, la manière dont les tracés sont compris par les tailleurs de pierre,

1. Georges MAURIOS dans Virginie PICON-LEFÈBVRE, Cyrille SIMONNET, *Les architectes et la construction*, Éditions Altedia Communication, 1994, 219 pages.

l'intelligence avec laquelle ils sont rendus, indique chez ceux-ci une connaissance de la géométrie descriptive, des pénétrations de plans, que nous avons grand-peine à trouver de notre temps chez les meilleurs appareilleurs.»²

Ces réflexions peuvent nous sembler extrêmement modernes, et l'on ne peut pas nier les similarités des propos suivants avec la question de la sous-traitance aujourd'hui, qui participe pleinement à cette tendance :

«Le système de la concurrence, qui certes présente de grands avantages, a aussi des inconvénients : il tend à avilir la main d'œuvre, à faire employer des hommes incapables de préférence à des hommes habiles, parce que les premiers acceptent des conditions de salaire inférieures, ou bien parce qu'ils font en moins de temps et plus mal, il est vrai, tel travail demandé. Ce n'est pas là un moyen propre à améliorer la situation morale de l'ouvrier.»³

Tout cela s'inscrit dans un contexte d'organisation du travail de plus en plus segmentée, de distanciation entre les acteurs et de déresponsabilisation individuelle, comme on l'a vu précédemment, mais le manque de temps et l'injonction à construire vite (et pas forcément bien) y contribue également, comme en témoigne Roland SIMOUNET⁴ :

«Les petites entreprises tendent à disparaître. Celles qui existent encore, se désorganisent car les grandes entreprises les utilisent comme sous-traitants. Les entreprises moyennes deviennent des entreprises commerciales, elles s'intéressent de moins en moins aux questions strictement techniques. La recherche de l'amélioration de la technologie du bâtiment est remplacée par des tentatives pour accélérer la cadence, raccourcir les délais. L'encadrement devient moins présent et paradoxalement les ouvriers se voient laisser moins d'initiatives.»

De plus, le travail manuel perd de l'importance et est de plus en plus déprécié, c'est l'avènement de la machine face à l'artisanat⁵ :

«Si vous faites un trou à la perceuse et que vous vous trompez, ce n'est pas grave; vous recommencez à côté. Mais le trou reste. Autrefois, on faisait un trou avec une chignole à la main, et on n'avait pas envie de se tromper. Donc, on faisait attention et il n'y avait presque jamais d'erreur. La difficulté consiste à transmettre cette envie de bien faire à l'ouvrier.»

2. Eugène VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française (du XI^{ème} au XVI^{ème} siècle)*, Éditions BANCE et MOREL, 1854 à 1868, 5040 pages.

3. *Ibid.*

4. Roland SIMOUNET, dans *ibid.*

5. Geroges MAURIOS, dans *ibid.*

Cela est toutefois à nuancer dans le domaine du bâtiment, car si les outils et les matériaux restent fabriqués industriellement et que la construction tend à se limiter à de l'assemblage, l'acte final de construire conserve une grande part de travail manuel, comme le rappelle Patrick BOUCHAIN :

«C'est le grand défaut de la modernité et de la période industrielle d'avoir nié cet acte individuel et d'avoir considéré que l'homme se résumait à une force de travail qu'il pouvait vendre pour effectuer un acte répétitif qui accompagnait la machine. Dans le bâtiment, c'est différent : tout est fait à la main, parce que même si des produits livrés sur le chantier sont des objets manufacturés ou industrialisés, ils sont assemblés à la main pour la construction. Ainsi, l'assemblage de deux objets fabriqués industriellement, un interrupteur électrique à encastrer dans un mur en briques par exemple, est un acte individuel qui nécessite de faire un trou, de sceller l'un dans l'autre par du ciment frais.»¹

Enfin, comme l'avance Roland SIMOUNET, il faut aussi peut-être se poser la question de la formation, qui n'est sans doute pas assez adaptée à la réalité du terrain :

«Le problème essentiel résulte à la fois de la déqualification des ouvriers et de la constitution d'un nouveau savoir-faire très simplificateur. Il faudrait sans doute, inventer d'autres types de formation. Aujourd'hui les bâtiments en métal sont mieux construits car ils n'ont pas à affronter cette rigidité des nouveaux savoir-faire liée à la mise en œuvre du béton.»²

Sur ce point, il est totalement rejoint par Patrick BOUCHAIN, qui déplore le manque d'intérêt que l'on porte à ces métiers en France (alors que ce n'est pas le cas dans d'autres pays comme l'Allemagne) :

«La formation manuelle, rattachée à l'Éducation Nationale, devient une formation considérée comme «inférieure» vers laquelle on oriente les gens les moins adaptés. Sans s'en rendre compte, on appauvrit et on méprise des métiers manuels dont on a autant, si ce n'est plus, besoin qu'avant, non que l'envie de les faire n'existe plus mais parce que les conditions de travail et la rémunération sont honteuses. Pourquoi ceux qui sont les moins bons à l'école font-ils ces métiers ? Pourquoi ces métiers sont-ils encore auto didactiques pour certains, qui ont été appris au hasard d'un travail intérimaire sur un chantier ?»³

1. Patrick BOUCHAIN, *Construire autrement (comment faire ?)*, Éditions Actes Sud, 2006, 190 pages.

2. Gilles PERRAUDIN dans Virginie PICON-LEFÈBVRE, Cyrille SIMONNET *Les architectes et la construction*, Éditions Altedia Communication, 1994, 219 pages.

3. Patrick BOUCHAIN, *ibid.*

DANS LA SOCIÉTÉ EN GÉNÉRAL

La recherche de mise en avant du processus

En ce qui concerne notre société d'aujourd'hui, on a désormais tendance à s'intéresser autant au concept et à la façon dont les choses prennent forme qu'à leur aspect fini, en témoignent certains mouvements artistiques modernes et contemporains (type happening, performances...) :

«L'acte d'exécuter fait depuis longtemps partie intégrante de la création plastique. L'histoire de l'art du XX^{ème} siècle peut être racontée comme l'introduction progressive du processus de réalisation dans l'œuvre finie.»⁴

L'accompagnement des chantiers, c'est-à-dire le fait de s'intéresser au moment où la construction se dessine, s'inscrit totalement dans cette démarche.

Le besoin de transparence

D'autre part, nous vivons une époque où la confiance en les institutions est à mal, dans laquelle on ne compte plus le nombre d'affaires de corruption liées à des personnalités politiques. Ainsi, le besoin de transparence se fait de plus en plus ressentir. Déjà, le Ministre de l'Équipement Robert GALLEY formulait cet enjeu dans une conférence de presse en 1974 :

«Une condition indispensable dans une société libérale : l'information et la participation du public... Dans une société d'information et de communication, les enjeux, les choix, les problèmes touchant aussi directement à la vie des gens que l'urbanisme ne peuvent être traités correctement que si les autorités qui en sont légitimement chargées acceptent délibérément de se soumettre à un contrôle permanent de l'opinion... forme moderne et authentique de la démocratie...»⁵

Ce contexte semble donc lui aussi poser la question de l'ouverture des chantiers au public, il restera à définir dans quelles conditions. Cependant, il faudra aussi s'interroger sur ce qui se cache derrière la transparence. N'y a-t-il pas là un moyen de mettre en lumière certaines choses pour en masquer d'autres ? C'est ce que nous verrons plus tard...

4. Christophe CATSAROS, *Le Lieu Unique : le chantier, un acte culturel*, Éditions Actes Sud, 2006, 95 pages.

5. Collectif, *Participation et urbanisme*, Colloques de Marly, 1977, 143 pages.

L'APPARITION DES «CHANTIERS OUVERTS»

Un geste fort

Comme esquisse de solution à certaines des problématiques évoquées précédemment, plusieurs initiatives visant à «ouvrir» les chantiers au public sont nées à la fin des années 1990, notamment grâce à Patrick BOUCHAIN, qui a été l'un des premiers à réfléchir à la question du chantier comme «acte culturel». On cherche ainsi à favoriser l'implication des premiers intéressés dans le projet, c'est-à-dire de la maîtrise d'usage (les destinataires du projet). D'habitude grande absente de l'acte de construire, elle veut maintenant avoir son mot à dire. Aujourd'hui, il semble que ce type de démarches tende à se développer et à prendre de l'ampleur, allant parfois jusqu'à devenir la préoccupation de certains promoteurs : selon Jacques DUCLOS¹, c'est là l'un des enjeux futurs, ce vers quoi on tend à aller. Mais dès les années 1960, le sociologue Paul-Henry CHOMBART DE LAUWE posait déjà la question :

«Dans quelle mesure le dialogue entre les bâtisseurs et les utilisateurs, entre ceux qui s'intéressent à la construction, depuis l'architecte jusqu'au représentant des pouvoirs publics en passant par les organismes de gérance, peut-il s'instaurer ? Dans quelle mesure est-ce que l'ensemble de ceux qui ont construit et de ceux qui administrent les bâtiments ou les cités, peuvent-ils entrer en liaison directe avec les utilisateurs, dans quelle mesure peuvent-ils se comprendre ?»²

1. Auparavant promoteur chez ADI

2. Paul-Henry CHOMBART DE LAUWE, *Des Hommes et des villes*, Éditions PAYOT, 1965, 267 pages.

Et si de prime abord, ce geste peut paraître simple, il n'en est pas moins un acte politique et engagé. En effet, il s'agit de transformer une potentielle contrainte en opportunité, et de créer une rencontre entre un milieu professionnel longtemps resté refermé sur lui-même et un public plus large, proposant ainsi une réponse aux enjeux évoqués précédemment : la distanciation vis-à-vis du projet de construction, le besoin de retrouver prise sur sa réalité, de se le réapproprier et de comprendre ce qu'y s'y joue. Cette décision, ce point de départ, va générer de nombreuses conséquences et de nombreux mécanismes, différents selon les situations, que nous nous efforcerons d'analyser par la suite.

On voit donc bien que lorsque l'on parlera d'«ouverture», il ne faudra pas seulement l'entendre au sens premier du terme : on englobera non seulement celle bien concrète des barrières physiques et des palissades, mais aussi celle plus immatérielle des possibilités que génère ce temps du chantier.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Une démarche inédite ?

Si cette démarche d'ouverture des chantiers au public est relativement récente, elle ne naît pas seule et de nulle part. Elle s'inscrit notamment dans certains courants de requestionnement du rôle de l'architecte, qui ont débuté dans les années 1960.

C'était notamment la réflexion menée par Yona FRIEDMAN, l'un des précurseurs de la participation citoyenne (qui sera ensuite rejoint par bien d'autres comme Lucien KROLL, pour ne citer que lui), qui écrit en 1962 dans un article qu'il reprendra ensuite dans *L'Architecture Mobile* :

«A notre époque, l'architecture et l'urbanisme sont en pleine transformation. L'architecte perd de son importance (ou il doit en perdre) pour laisser plus d'initiatives aux habitants. Les architectes ne doivent plus faire des maisons pour l'homme moyen, parce que cet homme moyen n'existe pas... [...] C'est une abdication nécessaire de l'architecte devant l'habitant...»¹

C'est l'émergence d'une volonté de démocratisation de l'architecture. Cependant, comme tout nouveau phénomène, il a ses détracteurs et ses excès, dénoncés par certains :

«Après avoir tout su, les architectes nous avouent qu'ils ne savent plus rien. Après avoir refusé d'entendre les timides objections de leurs clients, les architectes les sollicitent, les adjurent de leur dire où doit aller l'architecture. [...] Ne tomberions-nous pas dans un excès dans l'autre et de la prétention conne à la démission imbécile ?»²

A noter qu'il est important de bien nuancer les différents termes qui gravitent autour de ce type de démarche :

«Il faut insister sur la différence qu'il y a entre information, concertation, participation. Chacun de ces concepts étant d'un degré supérieur au précédent.

Information = enquête publique, journaux, mass média...

Concertation = il y a un premier retour : il faut savoir ce que pense, ce que souhaite, ce que veut l'interlocuteur.

Participation = effet sur les événements produits par l'avis, le comportement, la réaction de l'interlocuteur informé.»³

1. Yona FRIEDMAN, *L'Architecture Mobile*, Éditions Casterman, 1970, 160 pages.

2. Michel RAGON, *L'Architecte, le Prince et la Démocratie*, Éditions Albin MICHEL, 1977, 252 pages

3. Collectif, *Participation et urbanisme*, Colloques de Marly, 1977, 143 pages.

En 1969, l'architecte et urbaniste Xavier ARSÈNE-HENRY (lauréat du prix de Rome) théorise la participation habitante. Il tentera aussi de la mettre en pratique dans son exercice professionnel :

«Un architecte-urbain ne doit jamais oublier que c'est sur le chantier, au milieu des ouvriers, c'est dans les comités de quartier au milieu des habitants, c'est dans le groupement des commerçants et autres cellules de base, qu'il prendra conscience de sa propre participation à l'œuvre commune.»⁴

Mais l'apparition des chantiers ouverts pourrait également s'apparenter et s'affilier à certaines troupes de spectacle de rue qui se donnent pour mission de révéler l'espace public, d'amener le spectateur à voir la ville sous un autre angle. En 1973, alors que le courant est encore peu développé et peu reconnu, Jean DIGNE, directeur du Théâtre du Centre d'Aix-en-Provence, déclare cette dernière «ville ouverte aux saltimbanques»⁵. C'est l'un des actes fondateurs du mouvement.

On le voit donc bien, ces initiatives de chantiers ouverts s'inscrivent entre autres à la croisée des chemins entre la participation habitante et l'action de certaines compagnies d'arts de rue, phénomènes tous deux en œuvre depuis les années 1960 à 1970. Par ces différents moyens, on recherche une implication de la maîtrise d'usage, on tente d'atténuer la mauvaise réputation du chantier et de revaloriser l'acte de construire ainsi que ses acteurs pour «redorer le blason du métier»⁶.

4. Xavier ARSÈNE-HENRY, *Notre ville*, Éditions Mame, 1969, 328 pages.

5. Anne GONON (sous la direction de Bernard LAMIZET), *Qu'est-ce que le théâtre de rue ? (de la définition du genre artistique «théâtre de rue»*, Institut d'Études Politiques de Lyon, 2001, 98 pages.

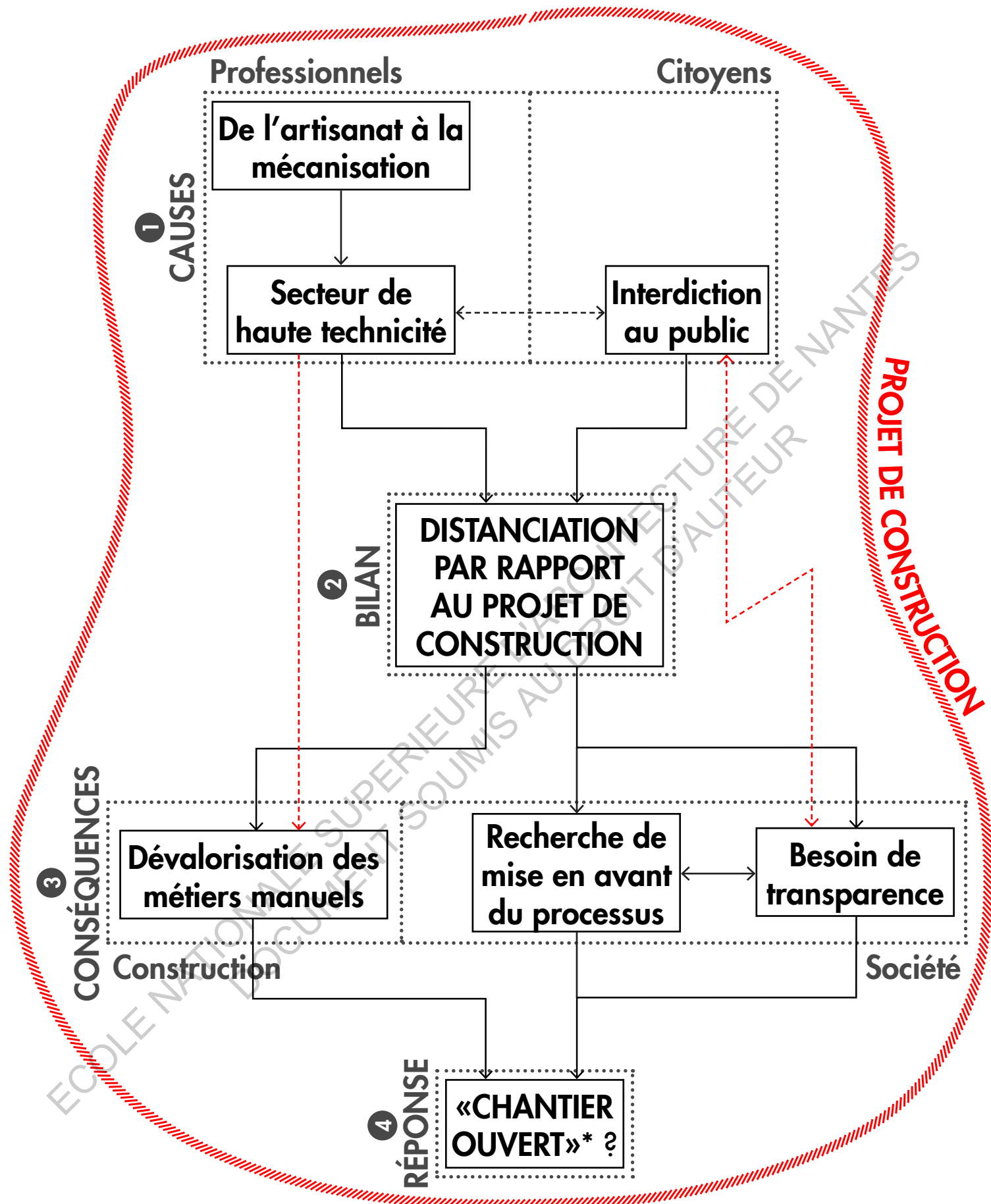
6. Extrait de l'entretien avec Ariane COHIN (annexes).

En conclusion de cette première étape, on voit bien que le monde de la construction reposant autrefois sur l'artisanat, avec une grande implication des ouvriers dans leur travail et une communication plutôt directe entre les acteurs, évolue peu à peu vers une organisation industrielle. Ce système permet de gagner en technicité et en performances diverses, mais cela s'effectue au détriment d'une proximité entre les différents intervenants, et surtout du travail manuel qui se voit de plus en plus déprécié et dénigré. Si le constat de l'industrialisation dans le domaine du bâtiment est à modérer, du fait que chaque réalisation reste conçue sur-mesure en fonction de son contexte, l'enjeu est tout de même de revaloriser ces métiers qui fabriquent concrètement nos milieux de vie, pour que les ouvriers puissent exercer dans de bonnes conditions et puissent s'impliquer le mieux possible dans leur travail.

En ce qui concerne les interactions des chantiers avec le monde extérieur, la population en général, le constat est similaire : ce sont souvent des lieux et des moments cachés, interdits au public, qu'on ne retient que pour les nuisances qu'ils génèrent (bruit, poussière...). On oublie généralement qu'il s'agit aussi d'un temps important, où la ville prend forme et passe d'une volonté fictive à une réalité bien concrète. Mais aujourd'hui, la situation semble évoluer : la société semble davantage s'intéresser à la façon dont les choses sont faites, et réclame plus de transparence dans tous les domaines (politique, économie...), le secteur de la construction n'étant pas exclu.

Face à tous ces enjeux, des réponses semblent surgir, et on voit notamment apparaître des « chantiers ouverts » au public. Nous étudierons par la suite ce type de démarche à travers des exemples, et nous vérifieront si elles répondent bien aux enjeux développés lors de cette première partie...

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



**Attention ! En guise d'avertissement : il faut aussi bien prendre garde à ne pas confondre le chantier «ouvert» qui fait référence à un chantier donné à voir au public, avec le chantier «participatif» qui désigne un chantier où l'on participe directement à la mise en oeuvre.*

Le schéma ci-contre résume la réflexion menée lors de cette première partie. S'il prend une forme linéaire qui semble directement mener d'un point à un autre, il faut rappeler que la réalité est bien sûr plus complexe. Cependant, il permet de comprendre d'où vient cette volonté d'ouvrir les chantiers, en mettant en lien les causes (notamment l'évolution historique et la situation actuelle), les conséquences qu'elles ont générées, qui reflètent aussi certains enjeux (que ce soit dans le milieu de la construction ou dans la société en général) et qui ont amené à l'apparition de ce phénomène...

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PARTIE 2

VISITES DE CHANTIERS



1. A La Roche s/Yon, la population semble s'être appropriée le projet, et en particulier les jeunes, qui se regroupent autour de la statue de la place Napoléon, autrefois désertée.



Dans cette partie, il s'agira de mettre à l'épreuve du terrain les amorces de réponses aux problématiques évoquées précédemment grâce à l'analyse de différentes démarches de chantiers ouverts, notamment par l'intermédiaire de deux études de cas.

MÉTHODOLOGIE

Étant donné que ce phénomène est relativement nouveau, les exemples choisis concerneront des projets récents, et mon enquête se basera en partie sur des entretiens auprès des acteurs principaux de chacun d'entre eux. Je chercherai à rencontrer en priorité les praticiens de l'acte de construire (la maîtrise d'œuvre : architectes, artistes, entreprises...), et j'élargirai si nécessaire ces témoignages auprès de politiques, d'habitants (maîtrise d'ouvrage, maîtrise d'usage)...

Cette investigation sur le terrain sera ensuite croisée avec des recherches bibliographiques ainsi qu'avec mon début d'expérience professionnelle, le tout dans le but d'établir des mises en relations et des comparaisons entre ces projets et d'autres dits plus «classiques».

Le choix des exemples

Les deux projets vers lesquels j'ai choisi de me tourner, malgré qu'ils adoptent une démarche qui va dans le même sens, sont bien différents. D'une part, j'étudierai le réaménagement de la place Napoléon (à La Roche s/Yon) par Alexandre CHEMETOFF & Associés en étroite collaboration avec la compagnie La Machine et François DELAROZIERE. D'autre part, je m'intéresserai au chantier présenté comme «chantier ouvert» du Point Haut (à St Pierre des Corps) réalisé au sein de l'agence Construire par Chloé BODART, sous la houlette de Patrick BOUCHAIN.

Dans un premier temps, ces réalisations m'ont chacune intéressé pour des raisons qui leurs sont propres. Pour la place Napoléon, le constat d'une adhésion assez globale de la population une fois le projet terminé, alors que la naissance d'une polémique se dessinait en début de projet, a éveillé ma curiosité :

«A La Roche s/Yon, c'est polémique jour et nuit, 24 h sur 24, tous les jours de l'année [...] C'est des petites villes, où tout le monde se sent concerné, s'approprie le territoire, le maire connaît tous le monde, serre la main à tout le monde... C'est un terrain complètement différent d'une grande ville de plusieurs centaines de milliers d'habitants. Et donc, les Yonnais aiment bien donner leur avis, j'ai remarqué.»¹

La question qui s'est donc posée à moi a été : comment est-on passé d'une relative hostilité à une certaine adhésion ? L'accompagnement du chantier mis en place avec la population est alors apparu comme hypothèse de réponse à ce retournement de situation, hypothèse que nous vérifierons par la suite.

1. Extrait de l'entretien avec François DELAROZIERE (annexes).

Au Point Haut, on retrouve clairement affichée la volonté de réaliser un «chantier ouvert», sujet cher à Patrick BOUCHAIN, qui a été parmi les précurseurs de cette réflexion on l'a vu. Ici, c'est davantage la recherche d'innovation du côté du monde professionnel qui m'a intéressé, avec notamment la mise en place d'une permanence architecturale et les tentatives d'optimisation des relations entre maîtrise d'ouvrage, maîtrise d'œuvre et entrepreneurs. D'autre part, l'enjeu est totalement différent du cas de La Roche ^s/Yon, puisque le projet se situe dans un secteur relativement relégué. Le but est alors plutôt d'amener le public à s'intéresser à cette zone :

«Je crois qu'il y a eu une centaine de personnes, moi sur ma mission... Donc ça faisait son petit cheminement, mais [...] le lieu est assez retranché, on le voit sur la carte c'est vraiment dans la zone industrielle de St Pierre des Corps...»¹

Il est toutefois important de relever les différences et les points communs entre ces deux exemples. Parmi les points communs, on note qu'on est face à une typologie similaire : il s'agit de deux projets publics, et ce sont des réaménagements ou des réhabilitations à partir d'existant. Mais il faut aussi prendre en compte les différences : l'échelle (on est face à un projet urbain pour la place Napoléon alors que celui du Point Haut est plutôt architectural), ainsi que les destinataires (en effet, la maîtrise d'usage est l'ensemble de la population à La Roche ^s/Yon, alors que ce sont avant tout une compagnie artistique et une association à St Pierre des Corps). Pour ces raisons, la finalité de ces études de cas n'est donc pas d'effectuer une comparaison frontale, mais plutôt d'analyser les spécificités des deux projets, leurs caractéristiques majeures, pour ensuite les mettre en perspective l'un par rapport à l'autre.

Mode de comparaison des projets

Pour pouvoir être mis en relation selon des critères plus ou moins équivalents, l'analyse de ces deux exemples s'effectuera selon une même méthode et un même plan, à savoir une étude qui se basera sur :

- 1. Le contexte (projet, acteurs...)**
- 2. Les dispositifs (visites, conférences, performances...)**

1. Extrait de l'entretien avec Ariane COHIN (annexes).

1. Quelques uns des acteurs du projet du Point Haut à St Pierre des Corps photographiés dans le cadre de la campagne de communication réalisée par Monsieur J. et financée par la communauté d'agglomération Tour(s) Plus. On retrouve entre autres le pilote de l'opération Pedro VILLEGAS, l'architecte Chloé BODART, Ariane COHIN qui a effectué la permanence architecturale, ainsi que des membres du Polau et de la compagnie Off.



LA ROCHE^S/YON

PLACE NAPOLEON





1 2 Ry la ville
La Roche

LE CONTEXTE

Un pari urbain

Les aventures tumultueuses d'une place centrale et intouchable

Avant 1804, La Roche s/Yon n'est qu'un bourg de 500 habitants, et c'est par le décret du 25 mai 1804 que l'empereur Napoléon Premier décide d'en faire le chef-lieu de la Vendée, remplaçant ainsi Fontenay-le-Comte. Au sortir des guerres de Vendée (1793-1796), sa situation géographique au centre du département, en fait selon lui le lieu idéal pour bâtir une ville administrative de 115 hectares. Son objectif est d'accueillir 15 000 habitants. Le 29 janvier 1805, l'empereur fait publier un premier plan de la ville qu'il rebaptise Napoléon. Basée sur un plan orthogonal, elle est entourée par un ensemble de boulevards de forme pentagonale, qui délimitera le centre-ville.

En son centre, la place Napoléon est conçue comme une place d'armes. D'une superficie de 2,8 hectares, ce rectangle de 140 mètres par 200 mètres de façades à façades (qui régira le dimensionnement du reste des îlots de la ville) peut accueillir 20 000 hommes. Les routes impériales qui se croisent en son centre constituent un véritable nœud de communications à l'échelle départementale.

En 1810, suite à de nombreux problèmes, notamment financiers, l'objectif démographique est réduit, laissant cependant inchangé le plan original et générant une véritable disproportion dans les dimensions de la ville.

En 1812, un plan prévoit de transformer la place d'arme en place civique regroupant diverses fonctions : politique avec l'hôtel de ville (1813), judiciaire avec le tribunal (1815), éducative avec le lycée (1815) et religieuse avec l'église St Louis (1829). La circulation est alors reléguée à sa périphérie, générant un immense «centre-vide».

Si certains bâtiments sortent tout de même du sol, la ville est un chantier permanent. A la chute de l'Empire en 1815, le bilan est assez catastrophique : la ville est loin du développement escompté par Napoléon.

Arrive alors au pouvoir Louis-Philippe, le nouveau roi de France, et la ville prend le nom de Bourbon-Vendée¹. De nouveaux équipements sont construits comme le théâtre (1846).

1. La ville reprendra lors du Second Empire le nom de Napoléon (1848-1852), puis se nommera Napoléon-Vendée (1852-1870) pour retrouver son nom d'origine, La Roche s/Yon, à partir de 1870.

Chaque régime plantera son monument sur la place Napoléon : une obélisque à l'époque de l'Empire, puis une statue de TRAVOT en 1838, qui sera définitivement remplacée par celle de Napoléon sur son cheval, oeuvre de NIEUWERKERKE, en 1854.

Avec l'émergence de la Révolution Industrielle, l'arrivée du chemin de fer en 1866 a un effet non négligeable sur la ville : elle se développe économiquement, et on commence à construire hors du Pentagone. Ce dernier commence alors à être délaissé, malgré la construction du kiosque à musique en 1884, n'accueillant jamais plus de 5 000 habitants alors que la ville compte environ 9800 habitants en 1876, et 17 000 habitants en 1936².

2. Jeannie MAZURELLE, *La Roche s/Yon : une capitale pour la Vendée*, Éditions Cercle d'Or.



1. Dans les années 1970, la place Napoléon n'est qu'un vaste parking.

A partir des années 1950, les Trente Glorieuses favorisent l'expansion de la ville, qui devient l'un des principaux bassins d'emplois du département. En 1964, elle absorbe les deux communes voisines : St André d'Ornay et le Bourg s/la Roche, qui deviennent des quartiers. En 1969, le tribunal est relégué hors de la place. Il sera ensuite remplacé par le Conservatoire de Musique. C'est l'époque de l'essor de la voiture, qui envahit la ville. La place Napoléon, quant à elle, perd de plus en plus de son attractivité pour ne devenir plus qu'un énorme parking (ci-dessus). Il devient alors évident qu'elle a besoin d'être redynamisée.

Il faudra attendre 1975, période où la ville stabilise globalement sa démographie autour de 50 000 habitants (dont à peu près 6 000 en centre-ville), pour que le sort de la place soit remis en question. Paul CAILLAUD, maire de la ville depuis 1961, lance un concours d'idées pour son réaménagement auquel participeront 204 inscrits. C'est l'équipe du GAU (Groupe Architecture et Urbanisme) représenté par Roland CASTRO qui remportera avec son projet de verrière, mais ce dernier ne verra jamais le jour.

C'est sans doute en partie ce qui coûtera sa place au maire, remplacé par l'élus PS Jacques AUXIETTE en 1977. Ce dernier, s'il mettra en place un processus de «démocratie participative», n'interviendra que de manière très modérée, voire quasi absente au niveau de l'urbanisme. En 1982, un réaménagement mineur de la place est lancé. Il est confié à l'agence DURAND-MENARD et se limite à des traitements de sol, une fontaine et à la construction de kiosques par Bernard BARTO.

En 1998 s'ouvre la zone commerciale des Flâneries au Nord de la ville, ce qui termine d'isoler le Pentagone, malgré la création de la scène nationale du Manège qui deviendra le Grand R en 1995 et de la médiathèque en 2000.

Des enjeux politiques majeurs

En 2004, Pierre REGNAULT remplace au poste de maire Jacques AUXIETTE, qui est élu Président du Conseil Régional. A l'occasion du bicentenaire de la ville, faisant le constat de la nécessité d'une transformation urbaine pour redynamiser le territoire, la municipalité lance une étude de requalification du centre : c'est le projet Pentagone 2020. Suite à un appel à candidature, l'agence Architecture Action est sélectionnée, avec notamment à sa tête Alain GUIHEUX qui sera par la suite nommé architecte-urbaniste de la ville en 2006. Elle définit 4 axes principaux : la nécessité d'augmenter l'attractivité du centre-ville, de densifier le Pentagone, de faire évoluer les modes de déplacement, et de transformer l'image de la ville. Elle définit alors deux zones d'action comme prioritaires : le quartier de la gare (qui aboutira au réaménagement de la gare en 2013, avec entre autres la passerelle de Bernard TSCHUMI) et l'ensemble place de la Vendée/ place Napoléon/ place de la Résistance, qualifié «d'agora républicaine».

Le maire est réélu en 2008 sur un programme qui fait du projet urbain qu'il a d'ores et déjà mis en marche un élément central, et cette décision va marquer un tournant historique dans la vie de la ville. La volonté de Pierre REGNAULT est alors de faire de la place Napoléon «un salon pour les Yonnais».



1. La place Napoléon avant sa transformation.

L'appel à candidature par le concours

En février 2010, la municipalité lance un appel d'offres sous forme de concours public à laquelle répondent 52 équipes. Le sujet, revitaliser la place Napoléon, ce vide de quasiment trois hectares entouré de ses bâtiments administratifs de faible hauteur et de larges voies de circulation où bus et voitures défilent tout au long de la journée. Ca et là, comme s'ils avaient été posés de manière aléatoire, sont éparpillés des éléments qui tentent d'animer le lieu comme ils le peuvent : le kiosque à musique au Sud-Ouest, le kiosque BARTO ainsi qu'un manège au Nord-Ouest, un skate park au Nord-Est... Ponctuellement, des événements viennent perturber son endormissement : les marchés de Noël ainsi que les fêtes foraines (une fois par an), ou encore les foires (une fois par mois). Mais la place reste cependant majoritairement un lieu de stationnement et de traversée pour se rendre d'un point à un autre de la ville.

5 équipes sont d'abord retenues pour la phase d'esquisse : les agences AUP, Mosbach, Obras, In Situ Architecture & Environnement, ainsi qu'Alexandre CHEMETOFF & Associés qui est finalement sélectionnée le 29 septembre 2010 avec son projet de place Napoléon comme « maison commune de la ville », qui propose une image forte pour La Roche-sur-Yon et répond à la volonté de Pierre REGNAULT de faire de cette place un lieu de rencontres.



1. Plan masse du réaménagement de la place Napoléon et de la rue Georges CLÉMENTEAU.

Un projet ambitieux

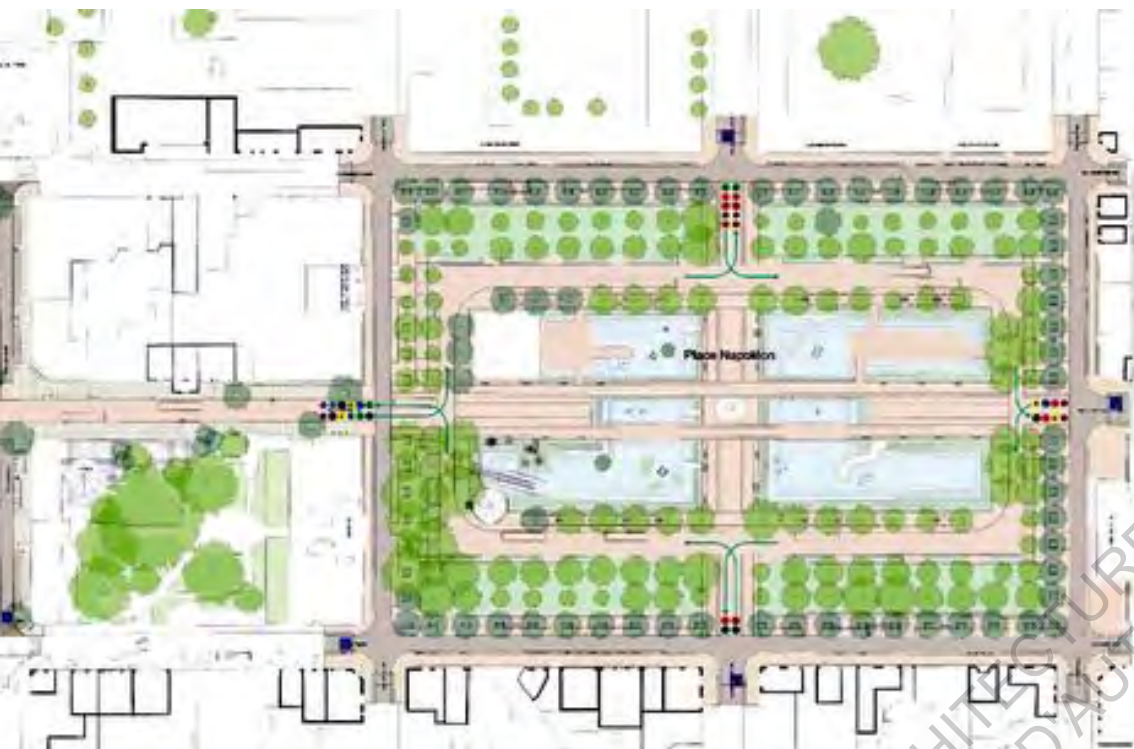
Dans sa première esquisse, Alexandre CHEMETOFF imagine une place très végétalisée, avec 2 petits et 4 grands bassins d'eau, dont chacun possède sa propre animation : un restaurant sous forme de serre au Nord-Ouest, un kiosque à musique sonore déplacé au Nord-Est, au Sud-Ouest le «bassin des îles flottantes» où sont érigées des éoliennes, et le «bassin de la folie» constitué de sculptures et de jeux d'eaux, «*des monstres marins qui composent un manège aquatique*»¹. Certains éléments sont conservés comme les platanes qui bordent la place, ainsi que l'incontournable statue de Napoléon Premier bien sûr.

Un grand soin a également été accordé à la prise en compte de la géométrie de la place, en réutilisant un maximum l'existant :

«En fait, on a repris les grandes lignes de la ville : les rues perpendiculaires, et donc tout a ce dessin, systématiquement. La dalle ici, la dalle en béton, sa forme, regardez... C'est aussi la proportion de la place. Tout est calculé dans l'alignement. On prend un morceau de potelet, ça, c'est encore la croix. Les arbres ici, sont alignés sur les façades ici. Cette ligne là existait avant. On a fait que la recréer.»²

1. Extrait de la note d'intention du concours réalisée par Alexandre CHEMETOFF & Associés.

2. Extrait de l'entretien avec Olivier CHASSERIEAU (annexes).



Les flux de circulation sont eux totalement revisités : le piéton reprend une place centrale et prioritaire, et les voies de circulations périphériques sont réduites de de trois à deux voies, ce qui permet d'élargir les trottoirs. Un grand nombre de places de parkings est supprimé pour être remplacé par des pelouses. Quant aux transports en commun, ils sont intégrés dans une ceinture interne à la place, où ils se mêlent à l'espace piéton, ce qui leur permet de déposer ces derniers directement au coeur de ce nouvel espace public. En ce qui concerne la rue Georges CLÉMENCEAU, conçue comme l'entrée de la place, l'équipe d'Alexandre CHEMETOFF propose de la rendre semi-piétonne en chassant la voiture et en ne la rendant accessible qu'aux bus. Les travaux, qui n'étaient pas immédiatement prévus, sont tout de même confiés à l'architecte.

Le projet lauréat est présenté le 11 octobre 2010, et sera en exposition jusqu'au 15 janvier 2011. Son budget est alors estimé à 5 691 200 €, auxquels s'ajoutent les 2 495 000 € de travaux de la rue CLÉMENCEAU, ce qui porte le coût prévisionnel des travaux à environ 8 000 000 €.



La création de la légende

A ce moment là, le projet n'est pas définitif, et il reste encore certaines inconnues, comme en témoigne la note d'intention du concours :

«Nous aimerions développer avec vous un projet singulier qui puisse être inventé in situ une fois la place réalisée. Une attraction permanente, une sorte de carrousel extraordinaire.»¹

Bien qu'on imagine qu'en rédigeant cette note, Alexandre CHEMETOFF avait une petite idée de la personne à qui il allait faire appel, ce n'est qu'une fois le concours gagné que l'on voit véritablement apparaître François DELAROZIERE dans le projet. Ce dernier rencontre alors le maire au printemps 2011, avec qui le courant passe tout de suite. Il se renseigne ensuite sur la ville, va voir quelques historiens, des commerçants...

«On a décidé ensemble que ce n'était pas l'aspect «guerre» de l'Histoire de Napoléon qui nous intéressait, mais plus l'aspect Républicain de notre société : débuts de l'industrialisation, transformation de notre société, l'école, la poste, les préfectures, les chefs-lieux et toute cette organisation républicaine de la France.»²

1. Extrait de la note d'intention du concours réalisée par Alexandre CHEMETOFF & Associés.

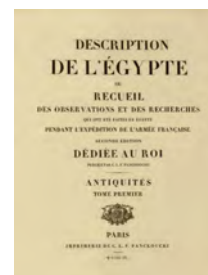
2. Extrait de l'entretien avec François DELAROZIERE (annexes).

Et c'est ainsi que naissent autour du cheval de Napoléon les Animaux de la Place, projet d'équipement culturel et urbain inscrit dans l'espace public et composé de 13 machines directement manipulables par le public. Vouées à animer et à habiter la place, on compte parmi elles un crocodile, un hippopotame, un dromadaire, un ibis sacré, deux flamants roses, une chouette chevêche, quatre grenouilles, une loutre et une perche du Nil. D'un commun accord entre la compagnie et la municipalité, la gratuité de l'utilisation de ces machines est négociée. Cet équipement sera également accompagné d'une légende, autour de laquelle se dérouleront différents événements qui rythmeront toute la période du chantier, ce qui constituera le coeur de notre sujet. Cette légende, on pouvait en lire le résumé sur les palissades du chantier :

«La légende des Animaux de la Place :

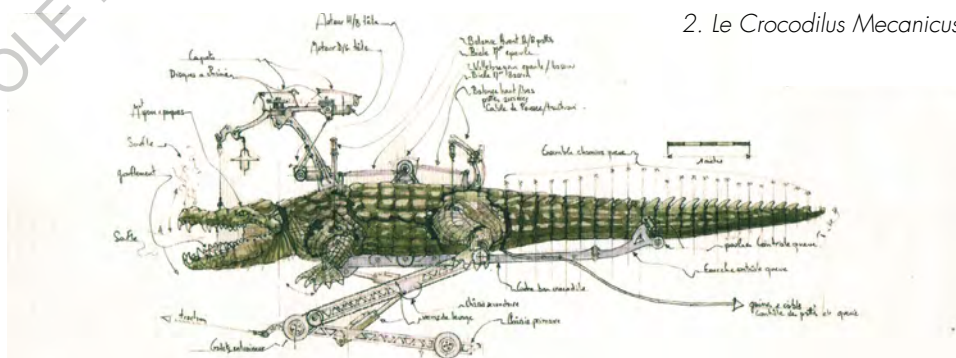
A la création de la ville, sous les ordres de Napoléon, des scientifiques de retour de la campagne d'Égypte ont choisi de conserver à La Roche ^s/Yon un bestiaire mécanique servant à l'observation de la nature. Ces collections secrètes, enrichies d'objets d'étude issus de la faune locale ont disparu peu à peu après l'édification de la cité. Elles vont réapparaître pendant le chantier.»

Tout se structure autour de cette légende, basée sur un fait historique réel, la Campagne de Napoléon en Egypte en 1798, expédition de plus de 200 savants qui donnera naissance à un ouvrage : la Description de l'Égypte (ci-contre). C'est entre autres de certains croquis de cet ouvrage que François DELAROZIERE s'inspirera pour créer ses machines dans la ville, comme par exemple le Crocodilus Vulgaris qui deviendra le Crocodilus Mechanicus (ci-dessous), ou encore l'Hippopotamus Amphibius Mechanicus. C'est ce mélange entre réalité et fiction qui permet l'introduction du doute, moteur de la rumeur :



«Il y avait à la fois l'histoire et la vraie Histoire de La Roche^s/Yon qui venait se frotter à une espèce de fable et évidemment, avec l'enjeu d'impliquer les médias pour qu'ils jouent le jeu avec nous.»³

2. Le Crocodilus Mechanicus.



3. *Ibid.*

Questions d'identité

On notera que le fait de faire appel à de grands noms comme Alexandre CHEMETOFF, et plus tard François DELAROZIERE rentre dans la volonté de la municipalité de modifier l'image et l'attractivité de La Roche ^s/Yon. On pourrait déplorer le monopole de ces «stars» face à des acteurs plus locaux, dont les réponses auraient pu elles aussi être pertinentes. Mais on peut également se demander si l'accompagnement du chantier tel qu'il a été effectué aurait seulement vu le jour dans le cas où d'autres acteurs auraient été sollicités. La question reste entière... Lorsque l'on apprend la collaboration de ces deux acteurs, des interrogations sont immédiatement soulevées : on craint l'assimilation de la ville avec sa proche voisine et concurrente, Nantes. Ce à quoi François DELAROZIERE répond :

«C'est une aventure complètement différente ! Moi, ce que je réponds c'est que si c'était la même chose, les machines de l'Île de Nantes et La Roche ^s/Yon, ce serait extrêmement dommage. Mais vous demandez à un plasticien, un artiste, un peintre, ou un musicien d'écrire une piste de musique, il va le faire avec ses instruments. Il va écrire un autre morceau, et cet autre morceau va être écrit avec les mêmes instruments, mais ça ne sera pas la même émotion, ça ne sera pas la même tonalité. Il ne faut pas avoir peur que les artistes puissent s'exprimer dans plusieurs lieux, dans différentes villes... PICASSO a fait 1000 tableaux, chaque tableau, peut-être que certains font la même taille, sont dans un cadre sur une toile avec de la peinture, mais ce sont des univers différents.»¹

1. Extrait de l'entretien avec François DELAROZIERE (annexes).



1. En mai 2013, les travaux battent leur plein sur le chantier de la place Napoléon. À droite, le kiosque conservé.

Les débuts d'une polémique

Si le projet d'Alexandre CHEMETOFF au moment de l'annonce des résultats du concours avait provoqué quelques réactions et quelques remises en question, l'arrivée de la compagnie La Machine va aussi faire débat. Le coût des spectacles et des Animaux, qui représente un total de 2 498 990 € (dont 242 900 € seront financés par la Région), est jugé par certains «inutile», et «trop cher».

Il faut bien comprendre que la population de La Roche s/Yon est très impliquée dans la vie politique de sa cité. En effet, il s'agit d'une ville moyenne où la proximité entre les habitants est plus importante que sur de plus grands territoires, et chacun est susceptible d'émettre son opinion :

«Bah, des salles combles quoi... C'est rare quand même, parce que généralement les gens ça ne les intéresse pas... Et là vraiment, c'était assez exceptionnel...»²

Les bassins, défendus par Alexandre CHEMETOFF comme un moyen de donner rapidement vie au projet, l'eau ne nécessitant pas de temps pour pousser comme la végétation, est également un point qui va faire l'objet de réticences de la part des citoyens. On pourra entendre : «*Tout le monde va jeter ses détritiques dedans*», ou encore «*Cela va augmenter les dépenses en eau de la ville*»... Suite à cela, une visite des bassins en eau vive du Tripode à Nantes, déjà réalisés par Alexandre CHEMETOFF, est organisée pour clarifier leur fonctionnement. Cette expérience sera bénéfique et aura pour effet de calmer la plupart des inquiétudes.

Une consultation habitante modérée

Face à ces premières réactions critiques des Yonnais, un «comité de suivi» est mis en place pour permettre d'éventuelles révisions du projet. Il est constitué de conseillers de quartiers, conseillers des Sages, de commerçants de l'association des Vitaines du centre-ville ainsi que d'habitants. La première séance a lieu le 17 décembre 2010.

Cette commission, qui sera qualifiée par certains de «comité d'applaudissement», ne modifiera en effet pas en profondeur le projet, mais apportera tout de même quelques changements : le kiosque qui devait être déplacé est maintenu à son emplacement, les éoliennes supprimées et la superficie des 2 petits bassins diminuée...

«Il y a eu des allers-retours avec les réunions publiques et puis la ville : les bassins qui ont été modifiés, un peu moins d'eau, un petit peu plus de place pour les manifestations, le kiosque qui reste à sa place finalement et qu'on vient de restaurer. C'est rajouter aussi la création du restaurant, la serre...»³

2. Extrait de l'entretien avec Olivier CHASSERIEAU (annexes).

3. Ibid.

L'artiste, chef d'orchestre du chantier ?

UNE COLLABORATION INÉDITE AU SEIN DE LA MAÎTRISE D'OEUVRE



Alexandre CHEMETOFF & Associés (Alexandre CHEMETOFF et Olivier CHASSERIEAU)

Architecture, urbanisme.



Né en 1950, Alexandre CHEMETOFF est diplômé de l'École Nationale Supérieure d'Horticulture de Versailles (aujourd'hui École du Paysage). En 1983, il fonde le Bureau des Paysages, «une structure constituée d'architectes, de paysagistes et de personnes de formations diverses impliquées dans le domaine de l'aménagement du territoire»¹. En 2008, la structure Alexandre CHEMETOFF & Associés est mise en place pour coordonner les différences agences entre Gentilly, Nantes et Nancy, qui regroupent à elles trois une quarantaine de salariés.

Parmi ses principales réalisations, on compte le projet de l'Île de Nantes pour laquelle il a élaboré un plan guide en tant qu'urbaniste (2000-2010), mais aussi des projets d'aménagement comme les rives de Meurthe à Nancy (1989), ou encore le parc Paul MISTRAL à Grenoble (2008). Il recevra le grand prix de l'urbanisme en 2000.

Du fait de sa formation entre autres, il a toujours tenté de mêler les différents savoir-faire et «refuse les limites et les frontières entre les disciplines»². Il considère avant tout l'espace public comme un lieu de rencontres, d'échanges, de partage, dans lequel il s'atèle à chaque fois à la prise en compte de toutes les échelles, «du détail à la grande échelle»³.

1. Alexandre CHEMETOFF dans *Visites*, Éditions Archibooks, Paris, 2009, 466 pages.

2. Ville de La Roche s/Yon, *Dossier de presse (place Napoléon, rue CLÉMENCEAU, place de la Vendée)*, 2012, 24 pages.

3. Alexandre CHEMETOFF, *ibid.*



1. Alexandre CHEMETOFF & François DELAROSIÈRE interviewés par les médias sur la place Napoléon.

Olivier CHASSERIEAU, qui participera à la conception dès la phase de concours, reprendra quasiment seul le projet à partir de la phase d'études. Il assurera le suivi de chantier pendant les 18 mois des travaux, avec une présence variable, en plus des réunions de chantier du mardi⁴ :

«La réunion est une fois par semaine, mais il faut être présent plus que ça, c'est plutôt deux et demi à trois jours. Surtout dans la période la plus critique. En parallèle du chantier, les études de la rue CLÉMENCEAU commençaient. C'est pratiquement un temps plein à La Roche s/Yon. [...] Il n'y a pas que sur le chantier. Quand on choisit des arbres, on va les choisir en pépinière à l'étranger, on visite des carrières pour les enrochements, on va chez les fournisseurs pour voir les différents produits, il y a toute une phase avec les serruriers de mise au point du mobilier...»

La compagnie La Machine (François DELAROZIÈRE)

Compagnie artistique.



Si l'on excepte les interventions dans le cadre du 1% artistique de certains projets publics, la présence d'une compagnie artistique au sein d'une équipe de maîtrise d'oeuvre n'est pas monnaie courante. Si elle a rejoint le projet une fois le concours gagné par l'agence CHEMETOFF & Associés, il n'en demeure pas moins qu'elle aura un impact majeur sur le projet.

En 1999, suite de la séparation avec Jean-Luc COURCOULT et la compagnie Royal Deluxe, François DELAROZIERE (né en 1963 et diplômé des Beaux Arts de Marseille), crée la compagnie La Machine. Avec deux ateliers, un à Tournefeuille et un principal sous les Nefs à Nantes, elle regroupe plus d'une centaine de personnes qui exercent dans des corps de métiers très variés, allant des manipulateurs machinistes aux menuisiers, en passant par les peintres, les ingénieurs, les graphistes, les techniciens en tous genre, les compositeurs, musiciens...

La compagnie, dont l'activité se traduit principalement par la fabrication d'«architectures vivantes»⁵, s'exprime à travers plusieurs formes : d'abord des événements avec des «machines de spectacles», et ensuite des installations plus pérennes vouées à dialoguer avec leur environnement et à s'ancrer dans l'espace public, des «machines de ville». L'intérêt du projet de La Roche s/Yon est qu'il mêlera ces 2 types d'interventions : l'installation des Animaux de la Place et du mobilier de chantier que nous développerons par la suite (pour laquelle ils se verront également confiés un lot en tant qu'entreprise), ainsi que des prestations de spectacles réparties sur le temps des travaux, et qui seront planifiées en amont, en concertation avec CHEMETOFF. En cela, on peut dire que la compagnie

4. Extrait de l'entretien avec Olivier CHASSERIEAU (annexes).

5. La Machine, *Compagnie La Machine (constructeurs et créateurs de spectacle vivant)*, document numérique (consulté sur <http://www.lamachine.fr/historique>), 24 pages.

a dans une certaine mesure joué un rôle de «chef d'orchestre» dans le planning du chantier, puisqu'il a fallu que les entreprises respectent les délais afin que les spectacles puissent se jouer en temps et en heure. On peut citer dans les spectacles de la compagnie Les Mécaniques Savantes (joué à l'international à Liverpool, et même Yokohama) ou encore l'Expédition Végétale. Pour les équipements plus pérennes, le plus célèbre est l'Éléphant de l'Île de Nantes, qui fait désormais véritablement partie de l'identité de la ville, et qui en est quasiment devenu le symbole.

L'une de ses préoccupations principales : le mouvement, qui devient véritable «*source d'émotion*»¹, ainsi que la recherche de la surprise, de l'inattendu. Si jusqu'à son propre nom, La Machine utilise des mécaniques de grande précision, ce n'est pas pour l'objet en tant que tel, mais pour travailler les ressemblances aux expressions du vivant (souvent par le biais de l'animal). Aussi, elle souligne son rapport avec l'Homme, qui l'anime, l'apprivoise, et sans qui elle ne s'éveillerait pas :

«En effet, ce parti-pris artistique serait tronqué de sa force dramatique sans la présence des danseurs, musiciens ou machinistes qui accompagnent les machines. [...] C'est l'intervention humaine de la manipulation, du discours, de la musique ou de la danse qui donne vie aux machines.»²

Avec pour objectif de toucher le public le plus large possible, elle utilise pleinement et consciemment les rouages et les ressorts des machineries institutionnelles, touristiques et politiques avec qui elle crée des partenariats. Parmi ces organismes publics, on compte Istanbul, Hambourg ou Nantes Métropole, mais aussi des plus petites villes comme La Roche s/Yon.

Groupe Études Michel NICOLET (Michel NICOLET)

Études techniques.

Olivier CHASSERIEAU a l'habitude de travailler avec ce bureau d'études d'une vingtaine de personnes situé à Niort. Avec Michel NICOLET, les deux hommes se connaissent depuis de nombreuses années, et mènent donc ensemble une collaboration efficace.

Quatuor (Céline TANQUEREL)

Pilotage.

Basé à Orvault, cette petite société de 5 salariés est chargée de la mission OPC (Ordonnancement, Pilotage et Coordination) du chantier. Son secteur d'intervention s'étend principalement sur la Loire Atlantique (44) mais aussi aux départements voisins, comme pour ce projet.

1. La Machine, *Compagnie La Machine (constructeurs et créateurs de spectacle vivant)*, document numérique (consulté sur <http://www.lamachine.fr/historique>), 24 pages.

2. *Ibid.*

UNE MAÎTRISE D'OUVRAGE INSTITUTIONNELLE MAIS OUVERTE

La Roche s/Yon (Pierre REGNAULT)*Municipalité.*

On l'a vu, s'il est élu maire de La Roche s/Yon en 2004, Pierre REGNAULT était entré dans le municipalité en 1989 (socialiste depuis 1977), d'abord en tant que conseiller municipal, puis adjoint aux Sports, pour finir premier adjoint délégué à l'urbanisme et à l'aménagement du territoire. Il est alors également vice-président de la Fédération des Villes Moyennes, et président d'Impuls'Yon, le réseau de transports en commun de l'agglomération.

Cette implication dans l'urbanisme et l'aménagement de la ville nous permet de mieux comprendre pourquoi il sera particulièrement sensible à la nécessité de redynamiser le territoire, et pourquoi il sera l'instigateur du projet Pentagone 2020, qui sera l'un des éléments forts de sa campagne de 2008 et qui permettra sa réélection. La municipalité a également toujours mené une politique d'encouragement des activités culturelles, ce qui explique entre autres pourquoi Pierre REGNAULT se montrera très ouvert lorsque lui sera proposée l'ajout d'un autre acteur que sera la compagnie La Machine au projet de transformation de la place Napoléon :

«Alexandre CHEMETOFF avait fait une proposition de faire quelque chose avec DELAROZIERE, qui avait fait les Machines de l'Île de Nantes. Et à partir de là, je me suis dit qu'il y avait peut-être un plus, là. Mais il faut l'ancrer dans l'Histoire de la ville.

[...]

Lier la culture à l'urbanisme d'une ville, ça je crois que c'est une très bonne idée.»³

Mais après 2 mandats, en 2014, il sera remplacé par le candidat UMP Luc BOUARD à la mairie, qui change de bord politique après plus de 30 ans en tant que socialiste. Si de nombreux facteurs peuvent expliquer ce revirement, certains diront que comme pour Paul CAILLAUD en 1977, les critiques du projet de la place Napoléon (alors tout juste achevée et dont les effets ne se ressentent pas encore) lui auront valu son siège de maire... L'Histoire se répèterait-elle ?

3. Pierre REGNAULT dans Compagnie La Machine, *Chantier-théâtre à La Roche s/Yon*, XBO Films, 2013.

DES ENTREPRISES RELATIVEMENT PEU IMPLIQUEES



DLE Eiffage

Voirie et Réseaux Divers (VRD).

Le groupe est aujourd'hui composé de 69 000 collaborateurs sur tout le territoire national, mais aussi hors de la France (Allemagne, Italie, Portugal et même Sénégal). Il se divise en 5 secteurs principaux : construction, travaux publics (c'est cette branche qui réalisera les travaux à La Roche^s/Yon), énergie, métal, ainsi que concessions et partenariats public/privé. C'est le troisième groupe de BTP français, après VINCI et BOUYGUES.

Parmi quelques unes ses réalisations notoires, on compte entre autres la construction de la Tour Eiffel pour l'Exposition Universelle de 1889, mais aussi l'Opéra de Sydney (1973), la pyramide du Louvre en 1989, le Viaduc de Millau (2004), ou encore le Musée du Louvre de Lens (2012).

Pour le projet de la place Napoléon, elle agira en tant qu'entreprise générale sur une mission de VRD classique : terrassement, réalisation des voies de circulation...

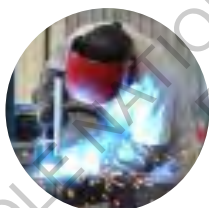


BOUYGUES Énergies et Services

Éclairage.

BOUYGUES est un organisme de renommée internationale fondé par Francis BOUYGUES en 1952, qui dispose de plus de 128 000 collaborateurs. Ses compétences vont de la construction à l'immobilier, en passant par les médias ou encore les télécommunications.

Sur le projet d'aménagement de place Napoléon, ils réalisent la mission d'Éclairage pour le compte de la SYDEV (Le SYndicat Départemental d'Énergie et d'Équipement de la Vendée).



BABCO

Mobilier urbain.

Créée en 2007, cette entreprise de chaudronnerie de 13 personnes est implantée à St Nazaire dans des locaux de 3 500 m². Elle s'adresse aux professionnels comme aux particuliers, et s'illustre à travers la mise en oeuvre du métal pour des structures, bâtiments, ou encore ouvrages d'arts. Elle dispose également d'une section menuiserie capable de réaliser du mobilier urbain en bois et métal.

C'est ce qu'elle fera pour le projet de La Roche^s/Yon, où elle produira tout le mobilier dessiné par Alexandre CHEMETOFF & Associés : des bancs aux garde-corps en passant par les arrêts de bus.

CAJEV (Coopérative d'Aménagement de Jardins et d'Espaces Verts)*Espaces verts.*

La CAJEV est une entreprise locale installée à La Roche s/Yon. Elle agit sur tout le département de la Vendée (85), mais aussi sur le secteur le Sud 44, Nord 17 et Ouest 79, pour des professionnels et des particuliers. Constituée de 91 salariés au total, son activité principale se concentre sur la réalisation d'espaces paysagers (ce qui représente environ 70 personnes), mais elle propose aussi des services d'aide à la personne. Elle possède une pépinière de végétaux qui lui permet de produire certaines espèces.

Pour le projet de réaménagement de la place Napoléon, on lui confie l'exécution de l'ensemble des espaces verts imaginés par Alexandre CHEMETOFF & Associés, ainsi que les abattages et élagages des arbres préalables au projet. L'équipe déployée variait de 3 à 12 personnes selon les périodes, avec un chef de chantier présent en permanence.

On pourrait s'attendre à ce qu'un tel chantier entraîne des changements dans la manière de travailler des entreprises. Mais étonnamment, ce n'est pas tellement le cas, comme le raconte Laurent RIDIER, le conducteur de travaux qui a suivi l'opération :

«Ensuite, nous, en ce qui nous concerne nous sur la partie espaces verts, on a pas eu, enfin il n'y a pas eu d'impact important dans notre organisation à nous. Je veux dire, ça ne nous a pas désorganisé... Puisque tous les cheminements des spectacles ont été faits, de toute façon ils sont fait en tenant compte des interventions et de l'avancement du chantier. On avait des dates butoir sur certaines choses, mais c'est tout.»¹

Malgré la présence de la compagnie aux réunions de chantier hebdomadaires, on constate donc un certain hermétisme entre les entreprises et La Machine en ce qui concerne l'accompagnement du chantier, que François DELAROZIERE déplore lui-même :

«Et dans les spectacles vous avez intégré les entreprises et les ouvriers ?

Non, non ça ne s'est pas fait. Ça n'a pas pu se faire, on aurait voulu mais finalement ceux qui ont manié les pelleteuses n'étaient pas des ouvriers du coin.»²

1. Extrait de l'entretien avec Laurent RIDIER (annexes).

2. Extrait de l'entretien avec François DELAROZIERE (annexes).



1. Ouverture aménagée dans une palissade, donnant sur le chantier.

LES DISPOSITIFS

Maintenant que le contexte du projet est établi avec ses différents acteurs, nous allons pouvoir nous intéresser au cœur de notre sujet : l'accompagnement du chantier par la compagnie La Machine. Dans cette sous-partie, nous allons étudier les procédés mis en place pour réaliser cet accompagnement...

Physiques : voir le chantier autrement

Dans un premier temps, l'intervention de La Machine se traduit par la mise en place de toute une scénographie autour du chantier à travers différents éléments de mobilier qu'elle va concevoir. D'habitude lieu peu mis en avant, caché, rejeté pour les différentes nuisances qu'il occasionne, François DELAROZIERE veut changer son image, et éviter aux Yonnais de vivre un traumatisme pendant les deux ans des travaux. Il souhaite en faire une aventure à laquelle ils puissent participer :

«J'estime que la ville est un espèce de magma en permanence en mouvement, en permanence en chantier. Et il faudrait faire des chantiers des aventures à vivre, des aventures qui structurent le paysage, qui racontent une histoire... C'est une transformation de la ville, c'est une mutation. Cette mutation, pour moi, c'est presque un acte théâtral dans la ville.»¹

Les palissades

A la place des traditionnelles clôtures de chantier, il faut le dire plutôt inesthétiques, La Machine met donc en place des palissades en bois et en ferronnerie (pour les systèmes de fixation, les portails d'entrée dans l'alignement des boulevards...), travaillées, auxquelles elle donne de la noblesse, mettant ainsi en valeur le lieu :

«C'est un vieux rêve d'accompagner les chantiers... Et c'est pour ça que je hais les palissades qui se cassent la gueule, les palissades dégueulasses en tôle déployée ou en bardage...»²

Ces palissades deviennent aussi supports d'exposition (comme les travaux «Notre Jeunesse», histoire de la place, description des Animaux...). A certains endroits, des ouvertures sont découpées pour pouvoir observer ce qui se passe à l'intérieur (ci-contre), inspirées d'une expérience vécue en Espagne :

1. Extrait de l'entretien avec François DELAROZIERE.

2. Ibid.

«Parce que j'avais le souvenir de voir le théâtre Liceu à Barcelone lorsqu'il a brûlé, ils avaient creusé sur trente mètres de profondeur pour aller chercher les fosses, et on avait un belvédère sur le théâtre quand on marchait sur les Ramblas. J'avais passé une heure et demi à les regarder travailler. Et j'étais fasciné, j'ai passé un moment incroyable ! C'est comme un film au cinéma.»¹

Les belvédères

Ensuite, des belvédères (ci-dessous), situés aux 4 coins du chantiers, et chacun composés de deux escaliers d'accès et d'une plate-forme, permettent de voir les ouvriers en action. Conçus pour accueillir environ 5 à 6 personnes, ils en accueillent parfois beaucoup plus. Ce sont de véritables lieux de sociabilité pour les habitants, qui viennent voir l'avancée du chantier et échanger leurs points de vue sur le projet, spéculant parfois sur la nature des travaux qui se déroulent sous leurs yeux. Ce lieu est un espace de dialogue, d'échanges, qui permet pourquoi pas de changer son point de vue, comme en témoigne Pierre REGNAULT :

«Avec les belvédères, j'ai vu des personnes âgées regarder. Tous les jours, ils venaient voir. Il y en a un qui me dit : "J'étais contre, mais ça va peut-être bien finir par me plaire."»²

A partir de la fin des travaux de terrassement, les palissades en bois sont peu à peu remplacées par des séparations qui ressemblent à des clôtures de jardin et qui laissent le chantier se découvrir aux yeux du public. Les belvédères, dont le succès a été sans conteste, sont conservés.

1. Extrait de l'entretien avec François DELAROZIERE.

2. Pierre REGNAULT dans Compagnie La Machine, *Chantier-théâtre à La Roche s/Yon*, XBO Films, 2013.



1. Le belvédère placé à l'Ouest de la place Napoléon.

Les Animaux

Enfin, les Animaux, futurs occupants du lieu qui seront découverts sur la place mais aussi dans différents quartiers, seront exposés sur le chantier durant toute la période des travaux. Il s'agit d'un autre moyen de tourner les regards vers le projet en pleine évolution :

«Les Animaux étaient un prétexte pour regarder le chantier, parce que regarder se creuser les bassins, les transferts des bûches se mettre, c'est rentrer dans la stratification de la production de la ville, donc c'était super pour le public.»³

A noter que les découvertes des Animaux étaient à l'origine uniquement prévues place Napoléon, mais l'enthousiasme des Yonnais a amené les élus et la compagnie à mettre en scène l'apparition des Animaux (sous forme de découvertes archéologiques, avec de tentes de campement, divers instruments de fouilles...) sur des sites de chantiers dans d'autres quartiers de la ville (le Bourg, La Roche, Forges, Liberté...). Enthousiasme à modérer toutefois, car l'effet de surprise a logiquement commencé à s'estomper après les découvertes d'Animaux dans 3 ou 4 quartiers...

Grâce à tous ces dispositifs, qui mettent en lumière les travaux de la place, le chantier devient lui-même un spectacle dont les ouvriers qui y travaillent deviennent les acteurs principaux. Mais on pourrait alors se demander si cela ne donne pas à ces derniers le sentiment d'être plus observés qu'à l'ordinaire, pointés du doigt, une sorte d'«effet zoo». Sur ce point, le conducteur des travaux de la CAJEV se veut rassurant :

«En règle générale, nos chantiers ne sont pas clos, on est observés. Actuellement, on travaille sur la résidentialisation du quartier Jean YOLE à La Roche, il y a je crois que c'est 5 tours, il y a 4 000 habitants. On est certainement encore plus observés à faire ce qu'on est en train de faire aujourd'hui que ce qu'on ne l'était sur la place Napoléon.»⁴

Visites du chantier : ouvrir les portes aux premiers concernés

Des visites du chantier sont régulièrement organisées pour les habitants ou les scolaires. D'abord menées par le lycée DE LATTRE DE TASSIGNY, elles sont ensuite conduites par l'office de tourisme et par le chargé de projet de l'opération, Rémi AVRAIN, pour le compte de la mairie. Cela permet une véritable sensibilisation du public : on prend le temps de répondre aux questions sur le projet, d'expliquer ce qui se fait, de quelle manière, dans quel but...

3. Extrait de l'entretien avec François DELAROZIERE (annexes).

4. Extrait de l'entretien avec Laurent RIDIER (annexes).

Performances («gestes de chantier»¹) : une mise en scène à travers le projet lui-même

L'un des autres moyens utilisés par La Machine pour partager le temps du chantier avec les Yonnais est le recours à des spectacles, qui vont se répartir sur toute la durée des travaux en soulignant les étapes majeures de la construction de la place ainsi que ses potentialités. On différenciera les temps forts comme le Premier Coup de Pelleteuse ou encore le Réveil des Animaux destinés à recevoir une grande jauge de spectateurs, des événements plus intimistes conçus pour recevoir moins de monde. Il est également important de noter que, dans la logique de la politique menée par la ville et de la compagnie, et afin que tous puissent s'approprier cet espace public, la totalité des performances proposées seront gratuites.

Premier Coup De Pelleteuse

Spectacle.

C'est le premier événement donné par la compagnie, le 1^{er} septembre 2012 à 21 h 30. Il s'agit d'un ballet chorégraphié dont les protagonistes principaux sont «une famille de pelleteuses». Au son de la musique de Mino MALAN (compositeur de La Machine), les conducteurs agitent les bras des engins dans l'espace avec dextérité et poésie. Au bout d'un moment, une explosion retentit. Dans le public, la surprise et l'inquiétude se diffusent : «C'est normal ?», «C'était prévu ?»... Des ouvriers s'affairent autour du lieu de la détonation : «Une canalisation a été touchée !». Après quelques manoeuvres, une boîte est extraite du sol. Elle contient le Crocodile. Le public est invité à venir s'approcher de l'animal. La Perche du Nil est ensuite découverte. Ce spectacle d'une heure est une création originale de la compagnie pour la ville de La Roche s/Yon, qui a nécessité trois semaines de répétitions.

Selon François DELAROZIERE, cet événement, qui a eu un grand succès auprès de la population, a véritablement marqué un tournant, le début de l'adhésion des Yonnais à l'aventure :

«Le spectacle du Premier Coup De Pelleteuse a quand même pas mal inversé la vapeur et transformé les opinions sur le projet. Parce que ça a été un grand succès : il y avait quand même 12 000 personnes, presque un quart de la population qui était là, dont des gens qui venaient de l'extérieur. Et ça a été une aventure, ça a lancé vraiment, ça me semble une chose importante. On n'est pas simplement dans le discours intellectuel, là, on était face à une émotion. On a sorti de terre, donc ça a marqué et ça a fait un peu basculer l'affaire.»²

1. Expression utilisée par la compagnie La Machine.

2. Extrait de l'entretien avec François DELAROZIERE (annexes).

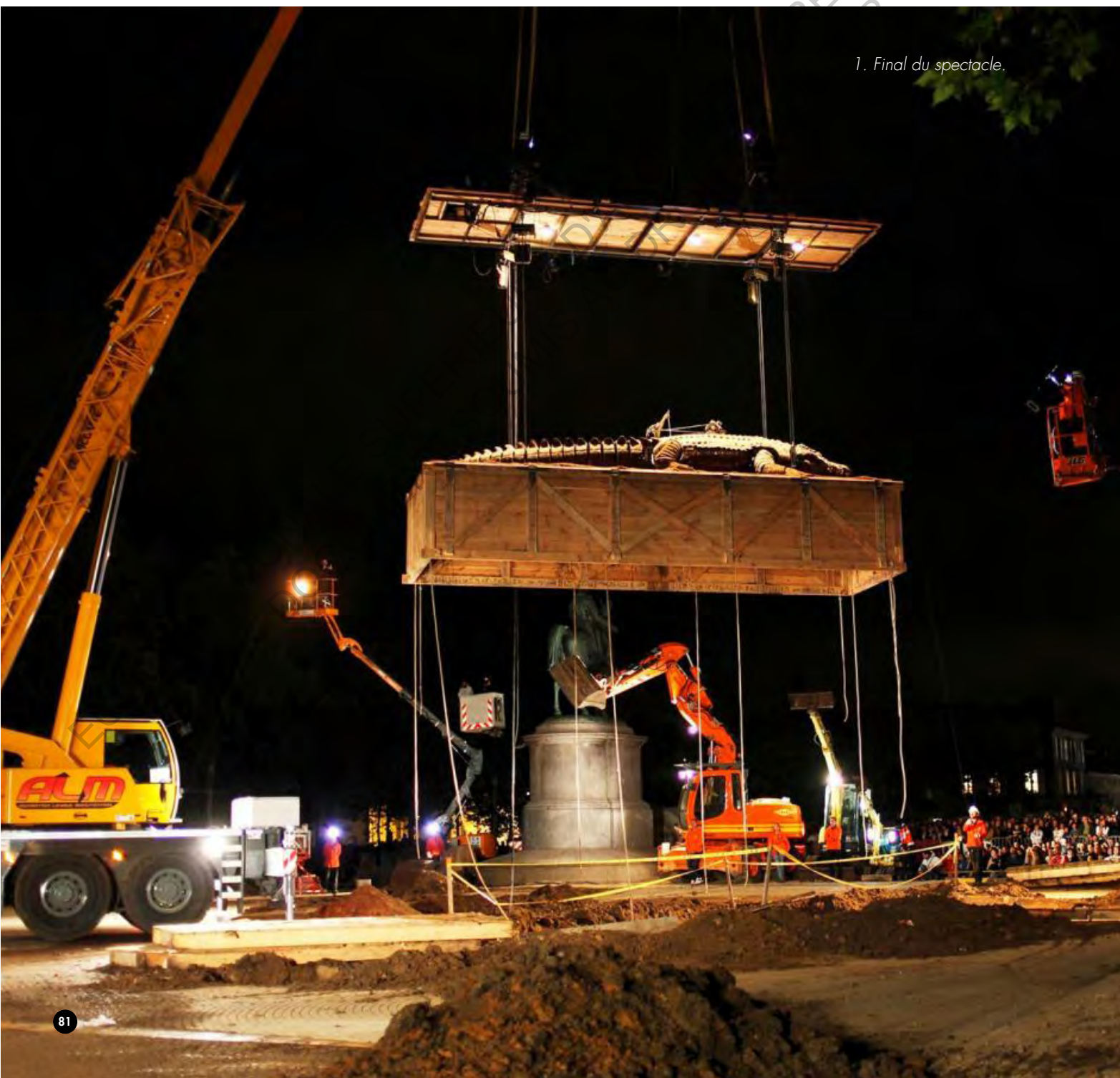
1. Chorégraphie des engins lors du Premier Coup De Pelleuse.



2. Le «chef de chantier» et les «ouvriers» de la compagnie La Machine en représentation, viennent de résoudre le problème de la fuite d'eau».



1. Final du spectacle.



Petits Concerts Dans Les Bassins

Concert.

Plus de 6 mois plus tard, le 23 mars 2013, ont lieu les Petits Concerts dans Les Bassins, adaptation de la Symphonie Mécanique, performance musicale de la compagnie composée par Mino MALAN. Deux représentations ont lieu dans les bassins Ouest de la place, l'une à 15 H et l'autre à 16 H 45.

Les spectateurs s'amassent autour des bassins, avant leur mise en eau, pour écouter les sons d'instruments mécaniques de tous genres imaginés par La Machine (avec entre autres la roue à guitares, ci-contre), mêlés à ceux d'instruments classiques (violons, violoncelles, contrebasses, trombones...). C'est la première fois qu'on leur donne la possibilité d'entrer dans l'enceinte du chantier.

Victime du succès du premier spectacle, l'évènement qui était prévu à l'origine pour 400 à 500 personnes a en réalité accueilli un total de 2 000 personnes. En effet, l'attente était grande après la première performance de La Machine. Les habitants sont venus nombreux au rendez-vous, s'attendant au moins à aussi grandiose, aussi impressionnant que la première fois. La compagnie a donc dû s'adapter et improviser : le public, qui était censé pouvoir se déplacer librement sur la place et dans les bassins, a dû rester à distance pour que tout le monde puisse voir correctement. Pour la deuxième représentation, élément qui n'avait pas été prévu, les instruments ont été amplifiés afin que tout le monde en puisse bien profiter.

Pour ces raisons entre autres, les spectateurs repartiront légèrement déçus de cet évènement. S'agit-il d'une erreur de communication (comme l'avance Olivia DOERLER, la directrice de la culture) ou la prise en compte du succès du premier spectacle, qui a été sous-estimé ? Quoi qu'il en soit, cela aura au moins appris aux Yonnais à s'adapter à l'avenir aux différentes échelles proposées lors des spectacles.



2. La roue à guitares.



3. François DELAROZIERE en pleine action.



L'Expédition Végétale Aéroflorale II

Performance.

A partir du 13 juin 2013, l'Aéroflorale, un étrange vaisseau volant de 15 mètres de haut et propulsé au «péthane» (un gaz qui serait produit par les plantes), atterrit sur la place Napoléon. A son bord, un équipage de scientifiques spécialisés dans l'étude de l'énergie dégagée par les plantes. Ils plantent leurs tentes à La Roche s/Yon au moment des premières plantations et de la végétalisation de la place. On voit donc bien la volonté de la compagnie La Machine de toujours relier leurs performances avec la réalité de l'évolution du chantier, les premières pouvant permettre de s'intéresser à la deuxième.

Ce vaisseau, qui s'était déjà posé à Dessau, Anvers, Metz ou encore Rennes, restera dans la ville jusqu'au 16 juin. Les curieux pourront à tout moment pénétrer dans le chantier pour venir voir les expériences de ces chercheurs et de leurs outils un peu loufoques : la «machine à caresser les plantes» (adaptable avec une plume d'autruche ou une fourchette selon les besoins), ou encore le «phytophone», un instrument d'écoute des communications entre les plantes. Le déroulement des animations prend principalement appui sur les échanges avec les visiteurs, et l'équipage du vaisseau, habillé de combinaisons de travail ou de vestes d'aventuriers, joue beaucoup sur l'improvisation, et s'expose à des réactions imprévues. Ainsi, quand le commandant DELAROZIERE se voit interpellé par un habitant qui remet en question le coût des interventions de La Machine, il rétorque comme il peut que toute cette installation est gracieusement offerte aux habitants par l'équipage de l'Aéroflorale.

Quand la réalité rattrape la fiction, François DELAROZIERE tente de faire face à la situation en replongeant le public dans un univers d'imaginaire et de conte, condition essentielle pour que leur performance continue de fonctionner.



2. Un drôle de scientifique sur



Le Pique-Nique Des Petites Mécaniques

Repas, performance.

Pour inaugurer les pelouses, La Machine invite les habitants le 6 juillet 2013 à 12 H à un pique-nique, inspiré de leur spectacle intitulé Le Dîner Des Petites Mécaniques. Ici encore, la compagnie relie un évènement du chantier avec une performance : c'est l'occasion d'illustrer concrètement et de mettre en pratique les possibilités d'usages de cet espace, comme par exemple un pique-nique en famille.

À l'entrée, des nappes blanches sont mises à disposition de chaque groupe venu avec sa nourriture. Sur un fond musical, le personnel de la compagnie, habillé en costume, assure du service au moyen d'instruments extravagants : machines à catapulter le pain, à servir le vin, à apporter le café ou encore à larger le sucre... Un jeu avec le public s'installe.

L'évènement accueille 500 personnes, ce qui correspond à la jauge prévue, la communication autour de l'évènement ayant été revue à plus petite échelle par la ville. On peut cependant se demander si le blocage de tout le centre-ville était nécessaire pour une si petite manifestation.

Les choix de CHEMETOFF concernant la place de la voiture (à laquelle les Yonnais ont toujours été plutôt attachés) qui avaient pu faire débat dans un premier temps, sont à cette occasion finalement globalement approuvés, du moins par les participants de cette manifestation qui apprécient de ne pas pique-niquer sur un parking ! Cependant, cette question est aujourd'hui remise en cause par le nouveau maire, Luc BOUARD, qui propose de retransformer certaines des pelouses en stationnements. Si l'idée n'est pas encore adoptée, cela suscite certaines réactions :

2. Benjamin s'apprête à plonger pour le lâcher de Poissons.



2. La mise à l'eau des carpes Koi.



«Ca va faire 2 ans qu'on passe sur la place, je pense que ce n'est pas la peine d'avoir des voitures. On a réussi à les bouter hors, donc c'est bien.»¹

Le Lâcher De Poissons

Performance.

Dernière animation de petite taille, le Lâcher De Poissons, évènement qui se répètera 3 fois entre 14 H 30 et 16 H 30 le 18 juillet 2013. Animé par Sébastien BARRIER, il sera avant tout destiné à un public d'enfants, invités à baptiser les carpes Koi, futures colocataires des Animaux de la Place. Une fois les noms tirés au sort, Benjamin, plongeur (ci-dessus), procédera à leur mise à l'eau dans les bassins.

La Plantation Des Tulipiers et Les Essais Lumière

Non réalisés.

Certaines des interventions prévues, toujours dans l'optique de mettre en scène des étapes importantes du chantier, n'ont finalement pas pu être réalisées pour différentes raisons (planning, budget, technique...). Pour la Plantation Des Tulipiers par exemple, Laurent RIDIER explique :

«Je sais qu'il y en a qui ont été annulés à cause du budget, et puis après, François DELAROZIERE avait comme idée de prendre un arbre avec une grue, au moment de la plantation, et de le faire pivoter, de l'amener... [...] Et on lui a dit que ça n'était pas possible. [...] Au niveau technique, parce que l'arbre allait être trop lourd, on ne trouverait pas de grue pour faire ce qu'il voulait, et que ça n'était pas envisageable.»²

1. Extrait de l'entretien avec Laurent RIDIER (annexes).

2. Ibid.

Le Réveil Des Animaux

Spectacle.

Le dernier spectacle se déroule le 7 septembre 2013 au soir, à 21 H 30. Accompagnés de plongeurs et de moyens spectaculaires comme des jeux d'eau et de flammes, les Animaux prennent vie pour s'installer définitivement sur la place, sous les yeux des spectateurs. Si ce temps fort a globalement été apprécié par une population venue en nombre (environ 15 000 personnes), il a cependant été légèrement moins plébiscité que le Premier Coup De Pelleuse, qui avait fortement marqué les esprits. En effet, après 4 ou 5 interventions, le public s'est accoutumé à la manière de faire de la compagnie. La surprise, qui fait partie intégrante de leur travail, est donc logiquement un peu moins forte. D'autre part, le côté spectaculaire a pu être perçu par certains comme un peu trop démonstratif, et si on note toujours la présence d'engins de chantiers, d'autres sont nostalgiques de la poésie du ballet de pelleteuses du premier évènement.

A partir de 10 H le lendemain, les Yonnais sont invités à venir manipuler les Animaux pour la première fois. Ils sont épaulés par des membres de la compagnie qui leur expliquent le fonctionnement des machines. Cette aide est la bienvenue, car le système pneumatique des Animaux nécessite en effet un geste particulier et n'est pas si aisé à prendre en main. On notera que La Machine a choisi d'utiliser le terme de «Réveil» Des Animaux, suggérant une première utilisation en douceur, car le calendrier a été légèrement avancé par rapport aux prévisions initiales, et les réglages des machines n'étaient pas totalement terminés à ce moment là. Une fois les Animaux réveillés et l'équipement livré, il appartient à la municipalité. La compagnie passe alors le flambeau en formant des employés de la ville pour prendre leur suite et assurer l'entretien des Animaux.



Inattendus : naissance d'initiatives spontanées autour du projet

Les projets pédagogiques

Preuve que les Yonnais prennent pleinement part à l'aventure, les initiatives qui ont gravité autour du projet : des écoles (de la maternelle au lycée) aux centres de loisirs, en passant par le Conservatoire de Musique, de nombreux établissements se sont engagés... Parmi les participations majeures, on compte entre autres¹ :

- Celle du lycée St Louis Technique, dont les élèves feront partie de l'équipe d'entretien et de réparation des Animaux de la Place. Ainsi, le projet devient support pédagogique réel qui sert à leur formation, à travers une mise en situation concrète, plus intéressante qu'un cas fictif.
- Mais aussi celle des élèves du Conservatoire de Musique de La Roche² / Yon à la plupart des spectacles dont beaucoup intégraient de la musique, composée par Mino MALAN : le Premier Coup de Pelleuse, les Petits Concerts Dans Les Bassins, Le Pique-Nique Des Petites Mécaniques, Le Réveil Des Animaux... Le directeur du conservatoire, Ludovic POTIÉ, ne cache d'ailleurs pas son enthousiasme vis-à-vis du projet :

«Ca a de la gueule et de l'envergure.»²

1. Le tableau récapitulatif des différents projets pédagogiques les dénombre toutes (annexes).

2. Philippe BERTHEAU, «Chut... Ca, il ne faut pas le dire !» dans *Ouest France*, 19 mars 2012.



1. Les enfants sont nombreux à vouloir manipuler les Animaux de la place Napoléon...

Si certains partenariats ont été organisés par la ville et la compagnie, d'autres n'étaient pas prévus, et ont permis d'accentuer encore l'appropriation de la population à l'opération, tout en l'enrichissant et en la nourrissant véritablement. Une bonne surprise pour la municipalité, qui doit engager au pied levé une personne de la compagnie pour effectuer la médiation auprès de ces interlocuteurs imprévus. Sa première tâche est de réaliser un dossier explicatif et des fiches pédagogiques sur les Animaux de la Place. Elle effectue aussi des interventions dans les classes. Cependant, le fait de n'employer qu'une seule personne pour cette mission paraît insuffisant pour certains, comme l'explique une enseignante du collège Edouard HERRIOT :

«J'ai l'impression que la mairie a sous-estimé le nombre et l'importance des projets d'établissements. Parfois, on ne se sentait pas assez épaulés, et on a souvent dû batailler pour obtenir un appui matériel, comme pour la présentation de nos travaux par exemple.»

Le rôle des enfants

Conséquence directe de la mise en place de ces différents projets pédagogiques, les enfants qui ont travaillé autour de la place sont très au fait de l'avancée du projet. Ils sont d'autre part intrigués par ces étranges Animaux. On assiste alors à une médiation à travers ces derniers, la pédagogie est inversée : ce sont eux qui renseignent leurs parents et les amènent sur la place. Le retournement de situation est assez inédit, assez cocasse.



L'objectif énoncé par François DELAROZIERE de «faire du chantier une aventure partagée» a donc largement été atteint (malgré quelques déceptions ponctuelles, on l'a vu), et nous développerons dans la dernière partie les tenants et les aboutissants de cette expérience. On peut cependant d'ores et déjà noter que le fait d'injecter de la poésie dans le chantier, d'habitude espace rejeté et considéré de manière plutôt négative, a permis de porter un autre regard et de révéler les potentialités du projet de transformation de la place Napoléon.

Certains pourraient malgré tout reprocher à la compagnie La Machine de réemployer des «recettes» qui ont déjà fait leurs preuves et fonctionné par le passé avec la réutilisation de performances comme la Symphonie Mécanique ou encore l'Aéroflorale. Toutefois, on comprend bien que le nombre d'événements présentés sur ces 18 mois de chantier ne pouvaient pas permettre de ne réaliser que des créations, et l'on notera également l'effort d'adaptation de chaque représentation au contexte du projet (comme par exemple le Dîner Des Petites Mécaniques transformé en Pique-Nique...).

Si ces spectacles se sont révélés être de bons moyens pour favoriser l'investissement des citoyens dans le projet, il ne faut pas non plus oublier les contraintes supplémentaires que ce type d'intervention engendre pour les acteurs de la construction, au niveau du planning entre autres :

«Oui, c'est ça la difficulté. Parce que la ville communique sur un spectacle, donne une date, alerte les gens : "Le 14 septembre, il y aura un événement.". On ne peut pas dire la veille : "C'est pas possible parce qu'on n'a pas fini de poser les pavés". C'est pas possible. Donc forcément, bien en amont, tout est préparé. Et les entreprises doivent réagir rapidement.»¹

1. Extrait de l'entretien avec Olivier CHASSERIEAU (annexes).

Une fois les travaux terminés, vient également l'heure de la mise à l'épreuve au réel, de l'utilisation effective de la place. Remplit-elle les attentes fixées au lancement de l'opération ? A l'image du dernier spectacle donné, le Réveil des Animaux, cette «ville endormie» qu'était La Roche s/Yon sort peu à peu de sa torpeur. Après le succès de l'accompagnement du chantier, c'est celui du projet à proprement parler : sur les mois de juillet et août 2014, selon le Journal du Pays Yonnais, «le crocodile a montré ses dents à 40 000 utilisateurs»². La Roche s/Yon a donc réussi à entamer son changement d'image, et redéveloppe peu à peu son attractivité. Elle commence à devenir une destination à proprement parler, comme peuvent l'être l'été des villes balnéaires du type les Sables d'Olonne ou St Gilles Croix de Vie. Elle a désormais les moyens de s'intégrer à de véritables circuits touristiques à l'échelle du territoire, qui vont normalement lui permettre de rayonner sur toute l'économie locale. Après avoir connu comme de nombreuses autres un essor économique dû à la Révolution Industrielle, la ville mise désormais sur l'industrie du tourisme pour prospérer. Si François DELAROZIERE avait légèrement exagéré les chiffres, il prédisait cependant :

«Par expérience, c'est au minimum 500 000 personnes qui vont venir par année, qui vont se déplacer en centre-ville spécialement pour ce bestiaire. Si chacune dépense 5€, c'est 2 500 000 € réinvestis directement dans l'économie locale !»³

Mais la durabilité du projet n'est toutefois pas une chose acquise, et pour que la réussite perdure, il faut selon lui que le projet puisse continuer de se transformer dans le temps :

«On peut changer les points de vue, créer des événements, mettre en scène des choses avec ces animaux autour, faire des concerts... [...] Et puis après on peut remplacer un animal par un autre, il peut y avoir des nouveaux arrivants au bout de 2 ans... C'est pas tellement ce que ça coûte qui va grever le budget de La Roche s/Yon. Il faut qu'il y ait une volonté politique de porter le projet. Il faut que la mairie se sente comme un espèce d'exploitant d'une entreprise culturelle et touristique et prenne à corps le fait que ça doit être bien entretenu, renouvelé, transformé... C'est ça qui va faire la durée.»⁴

2. Muriel MU, «40 000 utilisateurs estivaux du croco'» dans *Le Journal du Pays Yonnais*, 17 septembre 2014.

3. Anne DUFRESNE, «Être un metteur en scène du territoire» dans *Ouest France*, 22 juillet 2013.

4. Extrait de l'entretien avec François DELAROZIERE (annexes).





ST PIERRE DES CORPS
POINT HAUT



1. Maquette du projet du Point Haut réalisée par l'atelier Construire.

LE CONTEXTE

Réactivation d'un territoire relégué

Histoire d'une ville stratifiée

Ancienne paroisse de Tours qui prend son indépendance en 1794, la ville de St Pierre des Corps est depuis le XIX^{ème} siècle une plateforme de communication importante grâce à sa gare, ouverte aux voyageurs en 1846. Bombardée lors de la Seconde Guerre Mondiale, elle est reconstruite en 1990 et accueille aujourd'hui des TGV, des TER et des Intercités, mais aussi des trains de marchandises. Elle est également pourvue depuis 1910 d'un Technicentre qui assure la maintenance et la réparation du matériel de la SNCF.

Si cette gare est un point important pour le trafic ferroviaire à l'échelle régionale, elle agit dans cette ville d'environ 15 000 habitants comme un véritable séparateur. En effet, il apparaît clairement que cette dernière est divisée en 3 couches : un quartier résidentiel et habité au Nord, une zone industrielle au Sud, le tout séparé par un véritable «*fleuve ferroviaire*»¹ qui constitue une nette fracture entre les deux parties. L'accès au Point Haut, qui se situe dans la zone Sud, est donc difficile pour les habitants de St Pierre des Corps.

1. Extrait de l'entretien avec Ariane COHIN (annexes).

Mais si la zone a longtemps été à dominante industrielle, c'est aujourd'hui dans un contexte de territoire en pleine mutation que s'inscrit le projet. Les entreprises quittent peu à peu le lieu pour laisser place à des opérations de logements ou encore de bureaux, en témoignent le projet de ZAC de Roland CASTRO au niveau du centre commercial Carrefour, ainsi que celui de Nicolas MICHELIN autour des Magasins Généraux de stockage de la SNCF abandonnés en 2005, un bâtiment de 29 000 m² doté d'une structure à base de sheds conoïdes imaginée par l'ingénieur du XX^{ème} siècle Eugène FREYSSINET.

La décision de réhabilitation

On l'a vu, le Point Haut se situe au sein d'une zone industrielle peu accessible. Il s'agit en fait d'un ancien entrepôt LESIEUR datant de la fin des années 1950 qui sert de lieu de fabrication et de stockage à la compagnie Off, et de bâtiments administratifs des années 1960 qui font office de bureaux au Polau (PÔle des Arts Urbains) depuis 2001.

En 2007, la communauté d'agglomération Tour(s) Plus (propriétaire des bâtiments) associée à ses utilisateurs lance un programme de réhabilitation des lieux dans le cadre du projet «Pôle des Arts de la Rue», déclaré d'intérêt communautaire.

Le recours à la procédure adaptée

L'appel à candidature se fait sous forme d'une procédure adaptée, sur compétences, références et moyens. L'avantage de cette procédure, possible lorsque le montant des travaux est inférieur à 5 186 000 €, est qu'elle donne au maître d'ouvrage plus de souplesse et de liberté dans le choix des modes d'attribution du marché qu'une procédure formalisée de concours.

Dans ce cas, quatre équipes d'architectes sont retenues pour un passage à l'oral où chacun présentera ses intentions architecturales : Christophe THEILMANN, Matthieu POITEVIN pour ARM Architecture (aujourd'hui Caractère Spécial), Philippe BOUVARD et Patrick BOUCHAIN pour l'agence Construire, qui remportera finalement le projet en 2010. C'est ensuite Chloé BODART qui prendra la suite pour toute la conception du projet et le suivi de chantier.

2. Mise en place du bardage de la tour.



2. La compagnie Off'a réemménagé dans son bâtiment.



2. Le nouveau Coffee, lieu de rencontres et d'échanges.

4. Pose de l'isolation de la toiture par les ouvriers de la SMAC.



Un projet modeste

L'équipe commence à travailler sur ce site d'un total 6 000 m² en décembre 2012, et réalise un projet relativement simple. Le chantier, qui s'effectuera en site occupé, est prévu entre juin 2013 et novembre 2014, et s'achèvera finalement en janvier 2015. Il se déroulera en 2 grandes phases :

D'abord, les bâtiments administratifs du Polau (300 m²) sont simplement «rafraîchis» (changement des sols, peinture...). Le Coffee, qui fait office de cité de chantier (nous le réévoquerons par la suite) est ensuite transféré dans un bâtiment neuf, et adjoint à une salle polyvalente (le tout faisant environ 280 m²).

Enfin, viennent les travaux sur la grande halle de 2 500 m², qui est dans un premier temps désamiantée. Puis, l'ancienne structure est remplacée au milieu par une charpente métallique colorée supportant une tour de 22 mètres de haut, qui sera surplombée par une toiture rouge et ovale, rendant le lieu visible depuis les outils de géolocalisation internet type Google Maps. Le reste de la structure est conservé. L'espace central de cette entité est imaginé comme une partie de ville, une grande rue «publique» de 64 mètres par 32 divisée en 3 séquences, représentant 3 dimensions : une première partie nommée «Surface» type ERP (Établissement Recevant du Public) peut recevoir des spectateurs, des expositions, ou encore devenir lieu de travail pour les artistes. Ensuite, on a l'espace «Hauteur» qui permet la fabrication d'éléments de grands gabarits ou des performances aériennes (numéros de trapèze par exemple). Enfin, la partie «Volume» est plutôt dédiée aux travaux de fabrication de la compagnie Off : elle peut y réaliser ses décors et autres éléments pour ses spectacles. Autour de cet espace central, on trouve des ateliers (bois, mécanique, costumerie...), ou encore des studios de répétition chauffés.

Une architecture inachevée ?

Marque caractéristique du langage architectural de l'atelier Construire, on retrouve au Point Haut une esthétique brutaliste, une volonté d'architecture «non finie» où les détails sont laissés apparents (des réseaux d'évacuation aux gaines électriques, en passant par les éléments structurels). Patrick BOUCHAIN oppose ce type de réalisation à des projets dits «finis» (avec faux-plafonds, faux-planchers, doubles cloisons) :

«S'il est essentiel de construire pour quelqu'un et qu'il n'existe pas d'œuvre sans auteur, il faut néanmoins que le lieu construit soit impersonnel, c'est-à-dire qu'il ne soit ni parfait, ni strictement identifié à la personne qui l'a commandé, à celle qui l'a imaginée ou à celles qui l'ont réalisé, qui sont autant d'auteurs qui ont chargé l'architecture de leur substance.

L'ouvrage doit rester ouvert, «non fini», et laisser un vide pour que l'utilisateur ait la place d'y entrer pour s'en servir, l'enrichir sans jamais le remplir totalement, et le transformer dans le temps. Aujourd'hui, non seulement les lieux sont non personnalisés, mais ils sont fermés, c'est-à-dire terminés.»¹

Si l'on retrouve incontestablement un avantage économique à ce type de démarche (à ce propos, le budget du Point Haut s'élève à 4 280 000 €, dont 500 000 € sont financés par la Région Centre, le reste étant à la charge de Tour(s) Plus), les défenseurs de ce type d'approche mettent aussi en avant les possibilités ouverture et une flexibilité du programme. Les lieux seraient alors capables d'endosser plusieurs usages, sur du long terme, plutôt que d'être définis par un usage particulier qui serait vite dépassé et rendrait le lieu inapproprié. La «petite appropriation», c'est-à-dire la possibilité pour l'habitant de transformer lui-même son lieu de vie, serait ainsi encouragée. De la même manière, la liberté d'expression de l'ouvrier serait dans ce contexte plus importante.

1. Patrick BOUCHAIN, *Construire autrement (comment faire ?)*, Éditions Actes Sud, 2006, 190 pages.

Toutefois, si cette démarche est de plus en plus répandue de nos jours, elle a aussi ses détracteurs, qui voient en cette façon de faire une forme de démission de l'architecte qui, indécis, livrerait des bâtiments informes et dénués d'émotions en répondant par la neutralité :

«La flexibilité [...] traduit en fait un manque d'assurance, la peur de s'engager, et donc le refus d'assumer les responsabilités qu'implique toute action. Même s'il est vrai qu'une organisation flexible s'adapte à tout changement qui se présente, elle ne constitue jamais la meilleure solution à aucun problème ; elle peut à tout moment offrir une solution, mais jamais la plus appropriée.»²

Les mêmes remettent également en cause la question de l'appropriation, soutenant qu'il ne peut pas y avoir de volonté de transformation si l'édifice laisse indifférent et ne contient pas à la base des traits significatifs :

«Le problème de la convertibilité d'un bâtiment ne réside pas tant dans le fait que ses traits distinctifs doivent être modifiés, que dans le fait qu'il doive en posséder au départ !»³

On pourrait aussi légitimement se demander si le fait de peindre un mur ou d'utiliser des faux-plafonds est véritablement un frein à toute modification de l'ouvrage. Certains, comme Henri CIRIANI, semblent adopter un point de vue plutôt équilibré à ce sujet :

«Je pense qu'il y a des "permanences" différentes dans un immeuble; c'est-à-dire qu'il y a des parties du bâtiment qui sont plus "permanentes" que d'autres, comme la structure par exemple.»⁴

Enfin, le risque n'est-il pas non plus de provoquer le désintérêt de l'ouvrier pour son travail, voire sa pure disparition ? La piste de Georges MAURIOS semble à considérer : il estime qu'il est nécessaire de travailler la finition du détail, pour ensuite entrer en dialogue et s'adapter aux modes de production de celui qui va construire...

«Cependant, si le dispositif est un moyen innovant de sortir des contraintes, il ne faudrait pas qu'il devienne la caricature de programmes trop utopiques. A travers ce processus, l'attention est entièrement tournée vers les éléments du strict minimum structure-enveloppe. Ne serait-ce pas la mort annoncée du second oeuvre et la montée en puissance de "l'esthétique de l'inachevé" ?»⁵

2. Herman HERTZBEGGER, *Leçons d'architecture*, Éditions In folio, 2010, 514 pages.

3. Herman HERTZBEGGER, *ibid.*

4. Henri CIRIANI, dans Virginie PICON-LEFÈVRE, Cyrille SIMONNET, *Les architectes et la construction*, Éditions Altedia Communication, 1994, 219 pages.

5. Georges MAURIOS, *ibid.*

1. Repérage «sur le vif» des coloris à appliquer dans le couloir du Coffee.



Le dialogue comme outil de conception

Dans ce projet, et au coeur de la démarche du collectif Construire, on retrouve aussi la volonté de «faire avec» l'autre, en prenant en compte la réalité de ses besoins ou de ses compétences. Que ce soit avec la maîtrise d'ouvrage et d'usage (le Polau et la compagnie Off) dans l'élaboration du programme, qui a pris plus de deux ans (alors que les délais sont souvent beaucoup plus courts), ou à travers le détail vu sur le vif avec les ouvriers (schéma ci-dessus), on cherche à retrouver un lien parfois perdu :

«Le recours à un carnet de détails en fait partie. Dessiné à la main par l'architecte, il est destiné à ceux qui s'activent sur le site. Des dessins simples, lisibles et précis, qui transmettent sans médiation ce qui doit être fait à ceux qui sont amenés à le faire. Le but est non seulement de décrire le mieux possible ce qu'il faut accomplir, mais surtout de faire remonter à l'architecte le savoir-faire spécifique des exécutants. Un technicien peut se servir du carnet pour suggérer une modification.»¹

Désintéressement de la population ?

On l'a déjà évoqué, le projet se situe dans une zone plutôt reléguée, et toute la difficulté est de réussir à faire venir les habitants de St Pierre des Corps. En effet, même si l'équipement est en premier lieu destiné à la compagnie Off et au Polau, la volonté du collectif Construire est d'ouvrir le chantier au public (on aura l'occasion d'y revenir), qui aura parfois l'occasion d'y accéder. S'il est difficile de l'attirer au début, il s'étoffe peu à peu au cours des travaux, et l'inauguration du lieu regroupera près de 2 000 personnes (ci-contre).

1. Christophe CATSAROS, *Le Lieu Unique : le chantier, un acte culturel*, Éditions Actes Sud, 2006, 95 pages.





Un acteur supplémentaire pour améliorer la communication ?

UNE MAÎTRISE D'OEUVRE À LA RECHERCHE DE PROXIMITÉ



Atelier Construire (Patrick BOUCHAIN et Chloé BODART)

Architecture.



Né en 1945, Patrick BOUCHAIN étudie aux Beaux Arts de Paris et à l'école Camondo (arts décoratifs). Il n'est donc pas architecte et ne cherche pas à construire à tout prix. Il se définit plutôt comme «concepteur-scénographe». En 1984, il fonde un atelier qui deviendra ensuite Construire, et auxquels viendront s'ajouter des collaborateurs comme Loïc JULIENNE, Chloé BODART (depuis 2007 environ), Nicole CONCORDET, Sébastien EYMARD et Denis FAVRET. Cette structure ne fonctionne pas comme une agence traditionnelle, il s'agit d'une association qui donne une certaine liberté d'action à ses membres : chacun possède sa société, et se lie avec un autre en fonction des besoins de chaque projet.



On compte parmi les réalisations remarquables de Construire le Lieu Unique à Nantes en 1999, la Condition Publique à Roubaix en 2004, le Channel à Calais en 2005 (projet au cours duquel l'atelier a eu l'occasion de travailler avec la compagnie La Machine et François DELAROZIERE), la Piscine-Bains Douches de Bègles (2006), ou encore plus récemment le Musée Maritime de La Rochelle en 2014, et le Plus Petit Cirque du Monde à Bagneux (2015).

En 1999, Patrick BOUCHAIN fonde également l'association NAC (Notre Atelier Commun), constituée d'intervenants variés comme des artistes, élus, architectes... Ce collectif s'attache depuis 2007 à conduire une réflexion sur la production du logement social, qui donnera lieu à la parution de l'ouvrage *Construire Ensemble, le Grand Ensemble*¹, et sera concrétisée par des projets comme en 2013 avec le quartier Stephenson à Tourcoing, la rue Delacroix à Boulogne s/Mer ou le village de Beaumont en Ardèche.

1. Patrick BOUCHAIN (direction), *Construire Ensemble, le Grand Ensemble (habiter autrement)*, Éditions Actes Sud, 2010, 72 pages.



En 2012, toujours sous l'égide de Patrick BOUCHAIN, une nouvelle expérience voit le jour à Rennes : l'université foraine¹. Il s'agit de rédiger le programme de ce lieu désaffecté avec les futurs occupants, en mettant à l'épreuve les désirs d'appropriation et d'expérimentation.

Ce n'est donc pas un hasard si Construire, en participant à la réhabilitation du Point Haut, tente de développer des manières innovantes de vivre le chantier, car cela a toujours été la philosophie de l'atelier. Déjà avec le projet du Channel à Calais ou de la piscine à Bègles, le collectif considère le chantier comme un « acte culturel » et développe différents événements pour accompagner l'acte de construire, de manière différente selon les contextes. En 2006, Patrick BOUCHAIN théorise cette approche avec la publication de *Construire autrement*².

1. Alice MAINE (sous la direction de Marie ROLAND), *L'université foraine*, mémoire, ENSA Nantes, 2014, 139 pages.

2. Patrick BOUCHAIN, *Construire autrement (comment faire ?)*, Éditions Actes Sud, 2006, 190 pages.

Ariane COHIN et Léo HUDSON*Permanence architecturale.*

L'une des particularités de la démarche développée par l'atelier Construire depuis quelques années, et mis en pratique dans ce projet, est la mise en place dès que possible d'une «permanence architecturale». Pendant les travaux, une personne reste sur place et habite le chantier. Il s'agit d'un étudiant en architecture, engagé en tant que stagiaire, ce qui représente un avantage économique non négligeable pour Construire, mais qui constitue également un temps de formation extrêmement enrichissant pour l'étudiant. Son bureau est installé dans le Coffee (sur lequel nous reviendrons par la suite).

Ce sera d'abord Ariane COHIN, étudiante à l'ENSAVT (Ecole Nationale Supérieure d'Architecture des Villes et Territoires de Marne-la-Vallée) qui restera sur le chantier de juillet 2013 à janvier 2014, et passera plus de 5 mois en caravane (ci-dessous). Il s'agit là d'une présence quotidienne et d'une implication de tous les instants, comme elle en témoigne :

«Et puis surtout quand tu te lèves le matin... Tu vois, la caravane était là, la douche était là, et je sors à 8 H du mat', j'ai pas pris ma douche, j'ai pas bu de café, je ne me suis pas lavé les dents et je traverse le chantier. Je dois aller prendre ma douche, et t'as quatre ouvriers qui me disent : «Heu... Et là, on fait quoi ?», «Les gars, je vais me préparer, et on en reparle.» Il y a des fois, je commençais ma journée au saut du lit.»³

3. Extrait de l'entretien avec Ariane COHIN (annexes).



2. Ariane COHIN à la porte de sa caravane, dans laquelle elle a vécu durant une partie du chantier.

Puis, ce sera au tour de Léo HUDSON, également étudiant en architecture, de prendre la suite de mars à septembre 2014. La personne chargée de la permanence architecturale est investie de deux missions principales...

D'abord, elle tente d'assurer la médiation, de favoriser et d'optimiser le dialogue entre les différents interlocuteurs au sein du monde professionnel (les entreprises, les usagers, la maîtrise d'ouvrage et la maîtrise d'oeuvre). Elle est la pierre angulaire du lien social au sein du chantier.

Elle pratique par exemple la concertation sur le vif avec les usagers pour répondre le mieux possible à leurs attentes : gestion des choix de couleurs, ou encore des positionnements des prises électriques... De plus, étant donné que le chantier du Point Haut avait lieu en site occupé, la présence d'une personne assurant la permanence a été très utile pour gérer la coordination des différents déménagements du Polau et de la compagnie Off. Avec les entreprises, son rôle est entre autres d'anticiper les éventuels points sensibles, le tout en accord avec Chloé BODART :

«Évidemment, le fait d'être plus présent permet de déceler plus vite les malfaçons, on s'aperçoit qu'un des gars ne sait pas faire, et résultat on passe, ça permet de dire «attention», voilà.

Moi je viens une fois par semaine, quelque fois ça fait perdre un peu de temps parce que je ne peux pas prendre une décision à distance, donc la personne est là, elle voit le truc.»¹

Il faut toutefois faire attention à ne pas tomber dans l'assistanat, à ne pas trop «materner» ou surveiller les ouvriers, ce qui n'est pas du tout la philosophie de l'atelier Construire : comme le rappelle Chloé BODART, il faut savoir garder «un oeil de bienveillance»². Et si la personne assurant la permanence est un interlocuteur auquel les ouvriers peuvent s'adresser à tout moment lorsqu'ils ont des questions, il faut bien prendre garde à ce que chacun garde ses responsabilités :

«C'était difficile de justement faire la part des choses, parce qu'il fallait d'un côté que je puisse répondre à leurs questions, mais pas que je devienne leur maman. Parce qu'il y en avait qui étaient un peu sournois, il faut faire assez gaffe : en gros, ils me posent une question, je leur réponds, et si c'est une connerie, ils reportent la faute sur moi, alors que la question ils auraient jamais dû me la poser et ils auraient dû voir avec leur chef de chantier.»³

1. Extrait de l'entretien avec Chloé BODART (annexes).

2. Ibid.

3. Extrait de l'entretien avec Ariane COHIN (annexes).

Enfin, si cette approche semble positive par son inscription à contre-courant de la dangereuse tendance actuelle à la désertion des chantiers par les architectes (par manque de temps, ou d'intérêt parfois), on pourrait se demander si l'ajout d'un nouvel acteur, qui constitue un intermédiaire supplémentaire à la déjà longue chaîne d'intervenants sur le chantier, ne risque finalement pas parfois de brouiller la communication, alors que le principe de la permanence est justement de tenter de court-circuiter cette succession d'interlocuteurs pour retrouver une proximité avec l'acte de construire. Pour vérifier cela, il faudrait regarder les résultats...

Bien qu'il semble difficile de déterminer si la qualité de construction est améliorée, force est de constater que l'expérience n'implique pas nécessairement une meilleure gestion des délais : comme pour la plupart des projets, la livraison finale du Point Haut s'effectuera avec quelques semaines de retard, et le temps total des travaux sera similaire à celui d'un chantier dit plus «classique».

Il faut donc relativiser la nécessité de la présence d'une personne assurant la permanence architecturale pour améliorer l'efficacité du dialogue entre les différents acteurs. En effet, d'autres architectes comme Antoine PUCELLE⁴ par exemple, recherchent eux aussi cette proximité avec leurs interlocuteurs. Véritable passionné de la construction, ce dernier partage son temps quotidien sur les différents chantiers de son agence, et arrive tout de même à retrouver une certaine proximité, même s'il n'est pas présent sur site 24 H/24.

Mais la personne chargée de la permanence architecturale a également un autre rôle, celui de s'occuper de la communication vis-à-vis de l'extérieur et du public. Elle nourrit entre autres le site internet du Point Haut⁵ (avec des photos, des témoignages...), mais propose aussi des visites du chantier pour expliquer le projet :

«D'avoir une personne toutes les semaines qui explique le projet de bout en bout, ça aide à faire accepter aux habitants une idée de projet comme ça, parce que les réactions principales des gens face à un projet qui coûte 4 millions, c'est : «C'est trop cher.». Après, tu peux aussi leur donner des points de comparaison, leur dire que sur des projets à échelle équivalente, certains archis vont faire beaucoup plus cher.»⁶

Sur ce point, l'avantage de la présence quotidienne d'une personne sur le chantier est indiscutable : en effet, elle connaît bien la réalité du lieu et peut transmettre plus facilement le projet aux visiteurs.

4. Cet architecte est l'un des associés de l'agence nantaise TOPOS Architecture, avec qui j'ai effectué mon stage de suivi de chantier lors de ma 3^{ème} année à l'ENSAN, sur le projet de crèche La Chanson des Poupies dans le quartier Bottière-Chénaie à Nantes en 2013.

5. Le financement de la communication autour du projet a été en partie pris en charge par la communauté d'agglomérations Tour(s) Plus, avec notamment la campagne d'affichage et l'hébergement du site internet (<http://www.pointhaut-lechantier.com>).

6. Extrait de l'entretien avec Ariane COHIN (annexes).

**Les informations et les témoignages ci-après sont empruntés au site internet du Point Haut (<http://www.pointhaut-lechantier.com/57-les-acteurs-du-point-haut.htm#par277>).*

T&E Ingénierie (Éric CHARRIER)

Ingénierie fluides.

Cette société, qui existe depuis 2006, a effectué toute la gestion des fluides pour le Point Haut. Elle est basée en Loire Atlantique (44) et comprend environ 5 salariés.

Asteo (Yves JACQUET)

Ingénierie métal.

Située dans le département du Rhône (69), Asteo est une EURL de 4 salariés spécialisée dans l'étude des structures métalliques, mais aussi textiles. Depuis 2003, ils développent un savoir-faire dans le calcul et le dimensionnement de charpentes en aluminium, lamellé-collés ou acier associées à des couvertures textiles.

3IA (Paulo DOS SANTOS)

Ingénierie béton.

La SAS 3IA est un bureau d'étude généraliste issu d'un grand groupe international, qui totalise environ 60 salariés depuis 2013. Son siège social se situe à Troyes, mais il possède des antennes à Auxerre, Dijon, Tours et Vierzon. Il est capable de prendre en charge l'ingénierie structure, fluides, électricité et thermique, mais aussi l'économie et la gestion du pilotage d'un projet. Au Point Haut, sa mission se résumera à l'étude structurelle des éléments en béton.

OTEEC 79 (Pedro VILLEGAS)

Pilotage, économie.

La société OTEEC 79 est implantée depuis mai 2008 à Niort. Elle a dans ses effectifs du personnel expérimenté dans le domaine de l'économie de la construction ainsi que dans la coordination et le suivi de chantier :

«Travailler avec l'agence Construire, c'est l'opportunité de joindre l'agréable à l'utile. En effet, leur façon de faire évoluer leurs projets de constructions autour de l'être humain et de faire vivre les chantiers au fur et à mesure de leur avancement nous donne l'envie de faire toujours mieux. Sans compter sur leur expérience qui s'associe parfaitement à la nôtre dans nos réalisations.»

UNE MAÎTRISE D'USAGE MOTRICE

La compagnie Off (Philippe FRESLON)

Compagnie artistique.



Fondée par Philippe FRESLON en 1986 à Tours, la compagnie Off, à travers une recherche artistique fondée sur des thèmes universels mis en fiction et sur la scénographie vivante de lieux originaux, s'est développée au fil des ans pour devenir l'une des compagnies emblématiques des arts de la rue. Ses créations dans l'espace public, issues d'un savoir-faire pluridisciplinaire mariant le cirque, l'opéra, l'art contemporain, la performance et les scénographies monumentales, voyagent autour du monde.

La compagnie Off joue à la déraison, à la transfiguration de thèmes universels (l'amour, la mort, la différence) par la sueur, le fantasme et l'extravagance. En constante adaptation aux contextes, aux lieux et aux publics, les créations du répertoire alternent avec les performances sur-mesure écrites en étroite relation avec l'espace de représentation. Allant des déambulations carnavalesques aux expérimentations contemporaines dans les lieux atypiques, la compagnie offre un «débordement poétique urbain», et se fixe en permanence un cadre universel et intemporel, pour mieux pouvoir s'en échapper.

Elle est conventionnée par le Ministère de la Culture, la DRAC Centre, la Région Centre, et subventionnée par la Région Centre, la Communauté d'Agglomération Tour(s) Plus et la Ville de Tours. Elle reçoit le soutien de l'Institut Français pour certains de ses tournées internationales.

Le Polau (Maud LE FLOC'H)

Association.



Créé en 2007 à l'initiative de Maud Le FLOC'H, le Polau (PÔle des Arts Urbains) est une structure nationale d'accompagnement de projets artistiques et urbains. En 2010, il est lauréat du Palmarès des jeunes urbanistes organisé par le Ministère de l'Écologie, du Développement Durable, des Transports et du Logement.

Il développe une position singulière de recherche et d'expérimentations entre art (art de la rue, art urbain, art contemporain...) et ville (urbanisme, politiques publiques territoriales, recherche en aménagement...), et soutient des créations artistiques qui travaillent sur des thématiques urbaines (les modes de vie, la mobilité, le péri-urbain...). Par ailleurs, il participe pour le compte de collectivités, d'architectes, d'urbanistes et d'aménageurs à divers projets urbains qui cherchent à intégrer une stratégie culturelle.

Il est soutenu par le Ministère de la Culture, la DGCA, la DRAC Centre, la Région Centre, Tour(s) Plus et la ville de Tours.

UNE MAÎTRISE D'OUVRAGE QUI SUIT LE MOUVEMENT

Dans ce projet, il est important de noter que la maîtrise d'usage (la compagnie Off et le Polau) évoquée précédemment agit également en tant que maîtrise d'ouvrage. La compagnie Off agit même en plus en tant qu'entreprise, car elle se voit confiée le lot serrurerie qui consiste en la confection des garde-corps, réalisés à l'aide de métal récupéré. Si ce sont bien la compagnie artistique et l'association (et en particulier le Polau), qui mèneront de front l'ouverture du chantier en prenant en charge l'organisation des différents événements, la maîtrise d'ouvrage plus « institutionnelle » (mairie, agglomération, région) apportera de son côté tout le soutien logistique et financier nécessaire (avec par exemple la prise en charge déjà citée de l'opération de communication autour du projet).



S' Pierre des Corps (Marie-France BEAUFILS)

Municipalité.

Pour cette élue PCF, le toit rouge et rond de ce «Point Haut» va résonner haut et fort dans la partie Sud de sa commune. Situé dans un grand quartier d'activités industrielles et commerciales, ce projet va sans nul doute donner à ce dernier un nouvel élan :

«Le Point Haut contribuera à une mixité des genres : la réflexion artistique et culturelle au cœur de la zone industrielle, à un jet de pierre du site historique des Magasins Généraux, dont la silhouette en forme de vaisseau, retrouvera bientôt une jeunesse. Des entreprises nouvelles s'installent. Le Point Haut accompagne cette renaissance.»

1. La traditionnelle coupe du ruban aux couleurs nationales lors de l'inauguration du Point Haut



Tour(s) Plus (Jean GERMAIN, puis Serge BABARY)*Agglomération.*

D'abord représenté par Jean GERMAIN, élu PS qui se donne tragiquement la mort le 7 avril 2015, il est aujourd'hui remplacé par Serge BABARY (UMP) pour la mairie et Philippe BRIAND (UMP) pour la communauté d'agglomération Tour(s) Plus.



La communauté d'agglomération Tour(s) Plus a mis en place, depuis sa création en 2000, une politique d'aménagement de lieux culturels sur l'agglomération, avec notamment la réalisation du Nouvel Olympia, Théâtre communautaire à Tours, Le Temps Machine, une salle de musiques actuelles à Joué, le 37^{ème} Parallèle (lieu de fabrication dédié aux arts vivants) à Mettray... Lorsque s'est présentée l'occasion de la réhabilitation du Point Haut, la communauté d'agglomération a mis en place une procédure d'appel d'offres :

«En 2011 le cabinet Construire a été désigné par Tour(s) Plus pour la réalisation d'un lieu phare de l'activité culturelle de la communauté d'agglomération, en matière d'arts de la rue. A la différence des pratiques usitées sur les chantiers de construction, Tour(s) Plus s'est vu proposer une méthodologie innovante par le maître d'œuvre. D'une part, Construire associe étroitement, dès les études de conception et tout au long du chantier de construction, les occupants du site : la compagnie Off et le Polau. D'autre part, cette ouverture de chantier ne s'arrête pas aux seules structures culturelles mais est proposée à tous les publics intéressés, scolaires, entreprises, riverains. Ainsi s'ouvre donc en cet été 2013, un chantier exemplaire dans sa méthodologie, précurseur d'une réalisation architecturale d'intérêt communautaire.»

Région Centre-Val de Loire (François BONNEAU)*Région.*

François BONNEAU (PS), président de la région Centre, mène depuis de nombreuses années des actions en faveur du développement culturel. Cette action concerne le soutien à la création et à la diffusion des œuvres, avec la volonté d'une implication croissante des habitants. La région apporte ainsi son soutien aux compagnies de spectacle vivant dans leur activité de production, de diffusion et d'action culturelle :



«Dans ce contexte, nous sommes attentifs au développement en région des Arts de la Rue. C'est ainsi que la région Centre participe au titre du contrat d'agglomération de Tour(s) Plus aux deux projets d'investissements pour le Point Haut à St Pierre des Corps, et pour le 37^{ème} Parallèle au Nord de Tours sur le site des grandes broches à Mettray.»

DES ENTREPRISES PLUS OU MOINS IMPLIQUÉES



GMB (Guillaume MAURY Bâtiment)

Gros oeuvre.

Spécialisée dans la reprise en sous oeuvre et la réalisation de projets complexes, l'entreprise a rencontré en la compagnie Off des occupants originaux. C'est sans doute celle qui se sera le plus investie dans l'aventure du chantier ouvert (ci-contre) :

«Malgré ces deux milieux différents, les hommes du bâtiment et les artistes ont su trouver des passerelles pour mettre en commun leur savoir-faire. Notre équipe de compagnons participe avec enthousiasme aux «débordements poétiques urbains» de la compagnie Off en sachant se rendre utiles par moment. Une rencontre qui rend la vie sur le chantier plus joyeuse et plus riche pour chacun.»



TAE (Terrassements et Aménagements Extérieurs)

Voiries et Réseaux Divers (VRD).

L'entreprise est née en 2003 de l'association de deux personnes issues d'un groupe de travaux publics international, et fortes d'une expérience de 15 ans. Ils mettent en commun leurs expériences pour réaliser des chantiers pour les particuliers, les collectivités locales et les industriels :

«La décision de répondre à cet appel d'offres a été motivée par la volonté de travailler sur l'agglomération Tourangelle (et en particulier pour Tour(s) Plus qui est un client fréquent et grand donneur d'ordre dans la région) et par le fait que ce chantier est atypique car qu'il nous permet de voir nos chantiers sous un autre angle, notamment vis-à-vis de l'insertion du public, l'un des points qui diffère avec des chantiers dit plus "classiques".»



SMAC (Société des Mines d'Asphalte du Centre)

Couverture.

La société SMAC est implantée sur les sites de Tours et de St Pierre des Corps depuis près de 50 ans, avec une centaine de collaborateurs. L'agence de Tours Nord est spécialisée dans l'enveloppe du bâtiment :

«Toujours proches des acteurs locaux, ce projet de réhabilitation d'un local industriel, nous a séduit par le challenge qu'il représente, pour son architecture originale et les contraintes de co-activités d'un site occupé. Mener à bien un tel projet, permet la rencontre entre les acteurs du bâtiment et ceux des arts de rue, afin de relever un défi commun.»



1. A l'aide de leurs pelleteuses, les ouvriers de l'entreprise GMB prêtent main forte à la compagnie Off pour réaliser des expérimentations artistiques au sein du chantier.



2. Pose des tôles de la toiture, à 22 mètres de haut.



3. Forage des sols permettant la mise en place des pieux de fondation de la nouvelle charpente métallique de la tour.



ACML (Auxiliaire de Construction Métallique de la Loire)

Charpente métallique.

ACML/FAYAT Group, est une entreprise saumuroise depuis 50 ans, filiale de la division Métal au sein du groupe FAYAT depuis 1992. ACML étudie, dessine et réalise au sein de son bureau d'études intégré des structures complexes tubulaires cintrées, tridimensionnelles et des ouvrages architecturaux complexes :

«Le projet du Point Haut a éveillé notre intérêt par la réhabilitation de locaux existants transformés en dimension artistique. De plus, notre responsable commercial originaire et habitant tourangeau souhaitait participer activement à l'évolution culturelle de l'agglomération.»



HERVÉ Thermique

Électricité.

Créée en 1972 par Michel HERVÉ, la société HERVÉ Thermique est la filiale historique du Pôle Énergie Services du Groupe HERVÉ. Ses compétences et métiers se déclinent au travers du génie climatique, électrique, la performance énergétique, les énergies renouvelables... HERVÉ Thermique, réalise aux côtés de la compagnie Off les travaux du génie électrique :

«Il s'agit, entre autres, de "mettre en lumière" les diverses activités artistiques de notre partenaire. La réalisation d'un chantier "ouvert au public" ne fait que renforcer notre volonté continue de transmettre notre savoir-faire tout en respectant les règles de l'art de la réalisation (sécurité, respect de l'environnement, propreté, horaires de travaux à nuisances sonores adaptés...).»



BRUNET-LOISEAU

Plomberie, chauffage, ventilation.

Électricité, climatisation, ventilation, froid, chauffage, télécoms, réseaux informatiques, alarmes... BRUNET propose aux professionnels une offre multi-technique de proximité :

«Acteurs de l'économie locale, nous intervenons sur des projets de réhabilitation, d'aménagement, de construction neuve... Nous avons souhaité répondre à cette appel d'offres car il nous semblait intéressant et motivant de participer à l'édification d'un projet original lié au milieu du spectacle.»

Menuiserie DUBOIS*Menuisier bois.*

La menuiserie DUBOIS, une des premières menuiseries de la Région Centre, avec plus de 170 collaborateurs (dont 130 salariés), réalise des travaux d'entretien et de réhabilitation de bâtiments pour des collectivités, des groupes industriels, des professionnels de l'immobilier, et des particuliers :



«Ce chantier ouvert au public est un lieu de rencontre entre nos ouvriers, les utilisateurs des lieux et le public. Il permet de présenter, d'expliquer notre métier aux visiteurs, et de valoriser le travail de nos équipes.»

Edmond PETIT*Tentures de scène.*

Dès les années 1960, Edmond PETIT propose des tissus techniques et innovants, et confectionne dans ses propres ateliers, des rideaux et des décors de scène destinés aux théâtres, opéras, palais des congrès, salles de concert, salles polyvalentes... Son champ d'action s'étend également au secteur de l'événementiel, de la décoration, de la muséographie et de la restauration du patrimoine.

Euro Déco*Peinture, sols.*

La société Euro Déco, basée à St Avertin (37) et créée en 1989, est rapidement devenue l'un des acteurs principaux dans son domaine :

«Nous intervenons principalement en intérieur sur tous travaux de peintures intérieures et extérieures et revêtements muraux. Nous avons répondu à cette consultation car le projet nous a séduit. En effet, dans la lettre aux entrepreneurs, la maîtrise d'œuvre a insisté sur l'ouverture au public du chantier. C'est pour nous l'opportunité de présenter notre savoir-faire.»

Si les entreprises n'étaient pas habituées à cette méthode originale, et que quelques unes émettaient des réticences en début de chantier, la plupart d'entre elles ont finalement adhéré, comme le souligne Chloé BODART :

«Les entreprises au début se disaient : "Ah, mais les temps d'ouvertures, les spectacles, les machins, ça va nous faire perdre du temps, ça ne va pas être simple...". Et en fait, beaucoup, pas toutes mais beaucoup se sont prises au jeu.»¹

1. Extrait de l'entretien avec Chloé BODART (annexes).

1. Repos bien mérité au Coffee pour les étudiants en
Carrières Sociales après la visite du chantier.



2. Les enfants du centre de loisirs de S' Avertin reconstituent
ensemble la maquette de la structure du Point Haut.

LES DISPOSITIFS

Comme pour le projet précédent, le contexte étant établi, nous allons maintenant nous intéresser aux différents aspects de l'ouverture du chantier. au Point Haut..

La cité de chantier : le Coffee, un lieu de vivre-ensemble

Le Coffee, qui était un espace de détente et de rencontres pour l'association du Polau et la compagnie Off, est conservé et réaffirmé comme un lieu central au sein de la vie du chantier. Chloé BODART met un point d'honneur à ce qu'il y ait une véritable continuité d'usage de cet endroit du début à la fin des travaux, allant jusqu'à adapter l'organisation du phasage du chantier autour de cet élément : le nouveau Coffee est d'abord réalisé, puis l'ancien Coffee est déménagé de son emplacement initial avant sa transformation en studio. En effet, c'est un lieu essentiel de rencontres pour «*tout ce microcosme*»¹ que constituent les entreprises, la maîtrise d'ouvrage et d'usage, la maîtrise d'œuvre (architecte, OPC...), mais aussi le public qui vient sur le chantier :

«C'est déjà le lieu où il y a la permanence architecturale, le bureau de la permanence architecturale, c'est le lieu où les ouvriers peuvent venir boire un café chaud tout le temps, c'est le lieu où il y a la maquette, et le lieu de départ des visites et des manifestations qui vont se faire tout au long du chantier.»²

De plus, l'endroit devient un terrain d'expérimentations pour les enfants, avec le montage d'une deuxième maquette découpée au laser, réalisée avec l'aide de Léo HUDSON (ci-contre) :

«Léo, qui a fait la deuxième partie de la permanence architecturale, a même lui construit une maquette, pour que les enfants ou même les adolescents construisent eux-même la structure. Donc aussi, le côté pédagogie : regardez la structure comment on la fait, à quelle échelle, comment on emboîte, quelles sont les jonctions structurelles, etc... Donc, un peu un workshop autour de cette maquette.»³

1. Extrait de l'entretien avec Ariane COHIN (annexes).

2. Extrait de l'entretien avec Chloé BODART (annexes).

3. Ibid.



Avec la mise en place de cette cité de chantier, on retrouve également de la part de Construire la volonté de donner de meilleures conditions de travail aux ouvriers. Ils disposent d'un lieu correct et abrité pour faire une pause ou pour manger le midi, ce qui est loin d'être le cas sur la majorité des chantiers. Cependant, le poids des habitudes est fort, la difficulté est réelle pour réussir à les amener à investir cet espace :

«Les petites entreprises locales, l'habitude des ouvriers c'est de se trouver une petite salle... Des fois je retrouvais des ouvriers dans une micro-chambre des logements, ils avaient construit une petite table en tréteaux, ils mangeaient sur leurs glacières, ils avaient ramené leur réchaud, et ils se faisaient leur réserves...»¹

1. Extrait de l'entretien avec Ariane COHIN (annexes).



2. Les élèves du lycée de Joué les Tours visitent le chantier.

Visites du chantier : ouvrir les portes aux curieux

Durant ces visites, qui se déroulent tous les jeudis à 17 H sur inscription, la personne chargée de la permanence architecturale (Ariane COHIN ou Léo HUDSON) explique le projet au public, parmi lequel on retrouve une population plutôt variée : enfants, retraités, habitants de S' Pierre des Corps... Il s'agit cependant de personnes «*déjà un peu sensibilisés à la chose (la culture, l'archi'...)*»², comme le souligne Ariane COHIN. Même si, on le rappelle, le public ne sera pas le premier utilisateur du lieu (ce sera avant tout le Polau et la compagnie Off) comme c'était le cas à La Roche s/Yon, il est intéressant pour lui de venir sur le site, car il pourra y accéder lors de certaines occasions. Lors de ces visites hebdomadaires, on comptera un total de plus de 500 personnes sur toute la durée du chantier. D'autres temps sont également prévus pour accueillir les centres de loisirs ou encore les groupes scolaires (ci-dessus).

On voit donc bien ici l'intérêt pédagogique de ce type de visites, qui permettent d'une part d'expliquer et de mettre en valeur ce qui se passe sur un chantier, mais aussi de créer un lien entre la population et le projet. Selon Chloé BODART, c'est lors de ces temps que s'effectue la partie la plus importante de la mission :

«Le vrai travail, il est pendant les visites. Sur l'évènement, il y a moins cette espèce de sensibilisation sur le chantier en lui-même.»³

2. Ibid.

3. Extrait de l'entretien avec Chloé BODART (annexes).

Conférences et performances («des mots et des actes»¹) : une mise en scène du projet en général

Là encore, comme pour le projet de la place Napoléon, on distingue des événements de plus ou moins grande importance qui s'échelonnent et accompagnent les travaux, et ce toujours dans la volonté d'opérer un lien entre ces derniers et la réalité du chantier :

«Déjà ça permet de ponctuer des étapes de construction. [...] La dépollution des terres, on a travaillé ça par phytoremédiation avec les plantes qui dépolluent les terres, et ça c'était au moment où on travaillait sur les VRD, donc au niveau des sols.

[...]

C'était en lien par rapport à des étapes du chantier : le lavage et l'évènement de la charpente, le son du chantier c'était à un moment où on faisait beaucoup de marteau-piqueur et où il y avait encore beaucoup de gros œuvre... On a fait le dernier sur le handicap au mois de septembre, où le projet était quasiment fini, et donc on a fait le tour du chantier en chaise roulante, donc le chantier était devenu praticable.»²

On notera que dans le cas du Point Haut, la plupart des événements se divisent en deux temps : une partie plutôt «théorique» avec des conférences, et une partie plus «pratique» où sont données des performances, des spectacles, alliant ainsi la réflexion au divertissement et à l'art (nous reviendrons plus tard sur l'intérêt de cette démarche). Beaucoup d'entre eux se déroulent le jeudi, après les visites de chantier menées par le responsable de la permanence architecturale.

Une anecdote intéressante à noter est le renversement des rôles qui s'opère parfois entre les membres la compagnie Off et ceux qui travaillent sur le chantier : lors de leurs pauses, ce sont les artistes qui regardent les ouvriers s'affairer, et la réalité du chantier devient pour eux un spectacle grandeur nature (ci-contre).

1. Expression utilisée par le Polau.

2. Extrait de l'entretien avec Chloé BODART (annexes).

1. Le temps d'une pause, les membres du Polau et de la compagnie Off regardent les ouvriers travailler...



2. Et on remet ça lors d'une autre pause. Au fond, pourquoi se priver ?



Lancement Du Point Haut

Présentations, spectacle.

C'est le tout premier rendez-vous, qui annonce le début des travaux (bien qu'ils aient déjà commencé depuis quelques mois déjà). Il a lieu le 14 octobre 2013 à 14 H, et regroupe environ 150 personnes.

Viennent ensuite les discours des principaux acteurs du projet, parmi lesquels on compte des élus comme Marie-France BEAUFILS ou Jean GERMAIN, des représentants des futurs usagers du lieu comme Philippe FRESLON (directeur artistique de la compagnie Off) et Maud LE FLOC'H (directrice du Polau) qui présentera le programme à venir du chantier ouvert, ainsi que de la maîtrise d'oeuvre comme Patrick BOUCHAIN.

Puis, c'est la clownesque et rocambolesque «pose de la première pierre» orchestrée par la compagnie Off (ci-contre) : une énorme pierre en mousse, sur laquelle trône fièrement un lapin, est grutée jusqu'au sol. Il s'agit de tourner en dérision les traditionnelles et factices «poses de la première pierre», où les élus viennent «poser» pour la photo. Comme le rappelle Patrick BOUCHAIN, ce type d'évènement, dont l'absurdité est en quelque sorte ici soulignée, ne fait que mimer une proximité avec l'acte de construire, et cette «première pierre» qui ne correspond en aucun cas à un véritable élément du chantier sera par la suite souvent jetée.



Les Terres De St Pierre

Conférence, installation, buffet.

Alors que sur le chantier on commence les VRD, l'évènement Les Terres De St Pierre se déroule le 7 novembre 2013 à partir de 18 H, sur le thème du traitement de la pollution des sols par les plantes (ou phytoremédiation), procédé mis en place sur le projet par le paysagiste Damien ROGER.

Ce dernier, accompagné par Capucine DUFOUR (également paysagiste) entamera la soirée par une conférence. Ils présenteront tous deux leurs recherches et se questionneront notamment sur ce qu'est une pollution, la façon dont les plantes s'en accommodent, ce qu'on peut en faire, ainsi que sur la fabrication et la dégradation des matériaux utilisés dans le domaine de la construction. Ensuite, Liliana MOTTA proposera son installation paysagère, qui sera suivie d'un buffet «terre et vert» concocté par La Cuisine de Monique. 70 personnes se déplaceront au Point Haut à cette occasion.



En Attendant L'Inondation

Conférence, films.

Le 16 janvier 2014 à 18 H, profitant du fait que St Pierre des Corps soit le site pilote de l'Atelier national «Territoires en mutation face aux risques», la responsable de l'urbanisme Barbara RIVIERE et Éric Daniel LACOMBE (architecte parisien) sont invités pour une conférence autour des enjeux de la construction en zone inondable. Se poseront entre autres des questions telles que : comment habiter et travailler dans des territoires soumis aux risques ? Quelles sont les solutions en France ou dans le monde ?

Puis, le Polau projettera les films de Jour Inondable, une expédition artistique et urbaine de 24 heures menée par la Folie Kilomètre en octobre 2012. On compte environ 80 personnes présentes ce jour là.

Écoutez, Vous Allez Déguster

Conférence, concert, buffet.

Cette soirée du 20 mars 2014 commence à 18 H par une conférence du sociologue et spécialiste des ambiances urbaines Jean-Paul THIBAUD, sur la question : la culture sonore des chantiers, cacophonie ou véritable concert ?

Ensuite, vient la pratique : les musiciens du TSO (Tours Soundpainting Orchestra), avec la complicité des ouvriers de l'entreprise de gros oeuvre du chantier (GMB) propose aux spectateurs un concert inédit mélangeant instruments traditionnels (batterie, violons, contrebasse...) et instruments de chantiers (marteaux-piqueurs, chalumeaux...). On ne pourra pas ici s'empêcher de noter la similarité avec les Petits Concerts Dans Les Bassins joués par La Machine à La Roche ^s/Yon. Ariane COHIN se rappelle :



«Les ouvriers étaient habillés en costume trois pièces, ils jouaient de leurs instruments : le camion, le marteau-piqueur, il y en avait qui faisaient de la batterie sur des poutres... Et à côté de ça, mélangés, il y avait les vrais musiciens, mais eux déguisés en ouvriers, en cote de travail. Il y avait un guitariste sur une nacelle, il y avait une fille qui était dans la pelle...»¹

On notera que l'inversion des rôles entre les ouvriers et les musiciens du TSO n'est pas anodine. Si cette idée peut sembler simpliste, elle révèle en fait la volonté de s'inscrire dans une interprétation artistique mise en scène et éloignée de la réalité du chantier, dans laquelle les ouvriers n'interprètent pas leur propre rôle, évitant ainsi toute ambiguïté.

Pour terminer la soirée, le plasticien Nicolas SIMARIK offre aux 400 personnes présentes une performance culinaire avec des machines de chantier : agneau cuit à l'aide d'une grue, soupe à l'oignon préparée dans une bétonnière...

1. Extrait de l'entretien avec Ariane COHIN (annexes).





1. Les artistes de la compagnie Off ainsi que certains acteurs du projet hissent la charpente.

Le Point Haut Hisse La Charpente

Spectacle.

Le 10 avril 2014 à partir de 16 H, durant cet autre temps fort qui intervient à la moitié du chantier environ pour fêter la fin du montage de la charpente métallique, le Point Haut recevra plus de 600 personnes

D'abord, la compagnie Off donne un spectacle chorégraphié d'une petite demi-heure mettant en scène des ouvriers à l'époque des années 1930, jouant sur l'imaginaire collectif avec la référence à la célèbre image des *Men At Lunch* à New York (pages suivantes). Là encore, preuve de l'implication des différents acteurs, des ouvriers de l'entreprise GMB, Léo HUDSON (qui effectuait la permanence architecturale à ce moment là), Chloé BODART (architecte du projet) et Pedro VILLEGAS (pilote et économiste) participent à la représentation :

«Pedro VILLEGAS, le pilote, jouait l'architecte, et moi je jouait la secrétaire de l'architecte, on arrivait en voiture, je ne sais pas quoi, enfin c'était hyper drôle... Et je me dis : mais jamais je ne me serais retrouvé à jouer avec des ouvriers et des acteurs sur un chantier, quoi...

[...]

«Sur le spectacle il y avait des ouvriers qui jouaient. Donc moi, ça a été ma plus belle récompense ça.»¹

1. Extrait de l'entretien avec Chloé BODART, (annexes).



2. La structure du Point Haut éclairée par le collectif 1024 Architecture.



En plus des effets de mise en scène déployés lors de cette performance, on note un certain aspect pédagogique. Quelques gestes de communication utilisés au sein du chantier (ci-contre) sont montrés pendant la représentation, comme en témoigne une personne du public :

«C'était plutôt intéressant, on a pu voir la façon dont les ouvriers communiquaient sur le chantier. Parce qu'on ne se rend pas compte, mais avec tout ce bruit, il faut bien trouver un moyen d'échanger, alors ils utilisent des gestes. C'est un vrai langage, c'est fou ! Je n'imaginais pas du tout qu'ils dialoguaient comme ça, et ça m'a beaucoup plu !»

Plus tard, les concepteurs-lumière de 1024 Architecture éclaireront la charpente métallique colorée fraîchement installée, le tout sur un son du DJ Toffee Aka Matgorski, créant une piste de danse éphémère sous le squelette de la tour.

2. Les «ouvriers» font signe à la grue de lever la poutre.



①
Prise de
commandement



②
Déplacement du
support de la grue



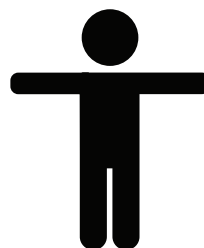
③
Déplacement
horizontal



④
Montée



⑤
Descente



⑥
Fin de
commandement







1. Le public teste le parcours imaginé par la compagnie Random.

À La Frontière Du Réalisable Et De L'Impossible

Conférence, parcours.

Lors d'une conférence, le 15 mai 2014 à 18 H, Luc GWIAZDZINSKI (géographe) et de Chloé BODART (architecte du Point Haut) aborderont les différents aspects du cadre normatif de la construction, mais se poseront aussi la question de savoir pourquoi le chantier est souvent un lieu clos, secret et défendu. Ils se demanderont alors de quelle manière il serait éventuellement possible de modifier les habitudes...

Ensuite, le collectif Random proposera aux 80 personnes venues lors de cette soirée un parcours pratique intitulé «Les Interdits du Chantier», qui mime les embûches que l'on peut y rencontrer et joue avec ses codes. Après avoir enfilé l'équipement nécessaire (casques, gants, lunettes de sécurité...), les visiteurs entrent sur le chantier pour vivre des jeux et des mises en situations originales les confrontant aux diverses réglementations d'un lieu en travaux.

Un Chantier, C'Est Bien Urbain

Journée d'étude.

De 9 H à 17 H durant cette journée du 16 mai 2014, sous la coordination de l'architecte doctorante stéphanoise Lise SIERRA, une vingtaine d'invités se réunissent autour du thème : «le chantier comme lieu public et attractif». Il s'agit de dialoguer et de confronter les opinions autour des enjeux de l'ouverture des chantiers au public.

On retrouve une grande variété d'intervenants comme le géographe Luc GWIAZDZINSKI, l'architecte du Point Haut Chloé BODART, Guillaume MAURY (le dirigeant de l'entreprise GMB), les architectes Jean-Charles LIDDELL et Étienne DELPRAT, l'artiste plasticien Stefan SHANKLAND, le photographe Laurent DESMOULINS, Martine BOUCHIER (professeur au CRH-LAVU) et la philosophe Gaëtane LAMARCHE-VADE.

La question du chantier comme espace et temps en perpétuel mouvement dans la ville est posée. On réinterroge ses différents aspects : le chantier comme de lieu de curiosité, de vie et de concentration des savoir-faire, mais aussi lieu de nuisances, rejeté, évité. On se demande alors dans quelle mesure le chantier peut devenir attractif et comment l'ouvrir, en invitant la population à se l'approprier, à le faire sien...

Micro-Architectures Surprises Pour La Rue Du Point Haut

Workshops.

Du 26 mai au 13 juin 2014, ce workshop va instaurer une collaboration entre les artistes et les architectes des collectifs ETC (collectif d'architectes marseillais), Le Bruit du Frigo (collectif d'architectes bordelais), et le FAIAR (Formation Avancée et Itinérante des Arts de la Rue).

Pendant trois semaines, ces collectifs vont s'atteler à la fabrication de micro-architectures faisant appel à «l'imaginaire du chantier», qui vont s'éparpiller autour du Point Haut. Le 12 juin, une centaine de personnes viendra assister à une grande présentation de ces différentes installations urbaines avec performances, repas, discussions...

1. L'un des 5 guides fait visiter la rue des Grands Mortiers.



L'Amour Des Villes

Conférence, concours de visites guidées.

À partir de 18 H le 3 juillet 2014, Jérôme BARATIER (directeur de l'Agence d'Urbanisme de Tours) et Denis MARTOUZET (géographe à Polytechnique Tours) croisent leur regard sur la ville à l'occasion d'une conférence. Ils développeront une vision plutôt sensible et affective de l'urbain, s'attachant principalement aux émotions et aux perceptions.

Enfin, une grande compétition met en concurrence 5 candidats pour faire visiter au public la rue des Grands Mortiers (adjacente au Point Haut) : Cécilia RIBAUT (danseuse, chanteuse, performeuse), Raphaël DUPIN (danseur, performeur), Servane DESCHAMPS (comédienne), Philippe DU JANERAND (acteur de cinéma) et Tahar CHEREF (architecte) participent à ce défi unique et hors du commun. À l'issue des performances, un prix est remis au plus grand guide par les spectateurs et la présidente du jury, Maud BÉRAUDY. La soirée aura rassemblé un total d'une centaine de personnes.



La Ville Dans Un Fauteuil

Rencontre.

Alors que le chantier touche à sa fin, l'évènement La Ville Dans Un Fauteuil se tient le 11 septembre 2014 à 18 H. Dans un premier temps, un débat sur la question de l'accessibilité des PMR (Personnes à Mobilité Réduite) aux lieux et aux bâtiments publics ainsi que sur la législation qui l'entoure est animé par Chloé BODART, Michel JEANNENOT (spécialiste des mobilités) et Patrick LEPROUST (membre de la commission départementale «Accessibilité PMR»).

Puis, le catalan Ferran OROBITG et sa compagnie de théâtre de rue Fadunito, qui étaient en résidence au Point Haut depuis une dizaine de jours, proposent aux 50 participants un parcours en fauteuil roulant au Point Haut et dans les rues voisines, afin de tester l'accessibilité du projet pour une personne en situation de handicap.

Inauguration Du Point Haut

Spectacle.

Pour clore ce «chantier ouvert», la compagnie Off et le Polau promettent une soirée haute en couleurs qui mettra en valeur toutes les dimensions développées dans le projet du Point Haut (Surface, Volume, Hauteur), le 18 avril 2015, à partir de 16 H.

Le Point Haut ouvre toutes ses portes, et alors que le lieu se remplit peu à peu et que les enfants s'agitent dans tous les sens, le public est petit à petit plongé dans une ambiance joyeuse et festive de kermesse géante. Sans doute grâce à l'aide de la vaste campagne de communication annonçant l'évènement dans toute la ville de Tours durant les semaines précédentes, près de 2 000 personnes au total se déplaceront à cette inauguration. Une affluence que les organisateurs eux-mêmes n'osaient pas espérer.

Le programme est varié : on peut y voir l'exposition «Barnum City» (organisée par le Polau) sur le thème de l'architecture foraine, des visites guidées du lieu sont dispensées à des groupes d'une quinzaine de personnes par les guides déjantés de la compagnie Off, alors que dehors sont proposés des rafraîchissements et de la nourriture (avec entre autres le service performé de pizzas de la compagnie Quignon Sur Rue).

Après les incontournables discours inauguraux des principaux acteurs du projet (Marie-France BEAUFILS, François BONNEAU, Maud LE FLOC'H, Patrick BOUCHAIN...), des performances s'enchaînent tout au long de la soirée : FLAT (chorégraphie aérienne de l'artiste argentin Rodrigo PARDO), mais aussi «Tableaux vivants» de la compagnie Off comme le catapultage d'une femme acrobate au sommet de la tour, des chants lyriques, des performances dansées, un buffet servi sur une table de 22 mètres de long (en référence à la hauteur de la tour du Point Haut), un numéro de trapèze, le décollage raté d'un avion jaune, des projections de poudre colorées sur le public, ainsi que des concerts (le Tours Soundpainting Orchestra, All That Glam, l'Orchestre Ducoin), et des mix (DJ Christian, ou encore DJ Squireel)... S'il ressort de ces événements courts mais nombreux une impression de joyeux désordre qui n'est pas désagréable, on pourrait cependant regretter l'absence de continuité avec le projet ou le chantier, comme cela avait été fait lors de la plupart des événements précédents.



1. L'arrivée d'un buffet sur une table de 22 mètres de long.

2. Performance chorégraphiée de Rodrigo PARDO.



3. L'acrobate juste avant d'être propulsée au sommet de la tour.



4. Concert de l'orchestre Ducoin.



Si au premier abord, la démarche d'ouverture du chantier et les enjeux d'appropriation par le public ne semblent pas aussi fondamentaux sur ce projet que sur celui de la place Napoléon, étant donné que le lieu est avant tout destiné à accueillir une compagnie artistique et une association, il n'en demeure pas moins que la démarche a finalement eu du succès vis-à-vis de la population, avec un total cumulé de plus de 3 500 personnes sur l'ensemble des événements.

De plus, on retrouve au Point Haut un aspect qui semble intéressant : celui d'une tentative d'influer sur les pratiques professionnelles avec la permanence architecturale, qui s'efforce de rechercher un lien plus direct entre concepteurs, bâtisseurs et destinataires, dans un contexte où les rôles sont de plus en plus compartimentés, et où la vision globale du projet, autrefois portée par l'architecte, paraît de plus en plus difficile à acquérir :

«Auparavant, je savais le coût à 5% près, maintenant personne ne le connaît, y compris le promoteur. [...] Il est pratiquement impossible de dire que si ce bâtiment représente tant de mètres cubes de béton, il vaut tant.»¹

Si la permanence architecturale peut sembler un bon moyen pour retrouver ce dialogue, on a vu que ce n'était pas une fin en soi, et que d'autres possibilités existaient, le tout étant une question d'implication et d'intérêt personnel de l'architecte vis-à-vis de son chantier et de ceux qui y travaillent.

Enfin, il faut aussi bien être conscient que si l'on veut que ce genre de démarche se passe dans de bonnes conditions, cela implique forcément des moyens supplémentaires : du temps, et de l'argent (cela n'empêchant pas non plus le projet de rentrer dans un certain équilibre financier). En définitive, l'avantage serait donc plutôt du côté d'une amélioration de la qualité du dialogue et d'une meilleure prise en compte des besoins de chacun, car on voit donc bien que le supposé gain de temps obtenu grâce à la permanence architecturale est à mettre en balance avec celui nécessaire à l'organisation des différents événements, comme le concède Chloé BODART :

«C'est de la préparation, des lieux de stockage, qui fait quoi, l'organisation des plannings, quelles entreprises, à quel moment on stocke, comment ça s'articule... Voilà, c'est un vrai travail en amont pour nous de gestion de chantier par rapport à ça.»

«C'est du temps. A un moment, je venais ici, et je faisais quasiment que la gestion du chantier ouvert, et même plus de chantier parce qu'en fait, là ça roulait quoi...»²

1. Roland SIMOUNET dans Virginie PICON-LEFÈBVRE, Cyrille SIMONNET, *Les architectes et la construction*, Éditions Altedia Communication, 1994, 219 pages.

2. Extrait de l'entretien avec Chloé BODART (annexes).

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PARTIE 3

PERSPECTIVES EN CHANTIER



LES CONDITIONS À RÉUNIR

Dans cette dernière partie, on se proposera de synthétiser les expériences de la partie précédente, de tenter de comprendre leur sens, mais aussi de développer une approche prospective sur l'éventuel avenir de ce type de démarche. On commencera par analyser les prérequis nécessaires, puis l'on tentera d'évoquer ce qu'y s'y joue et de quelle manière, selon quels enjeux, dans quels buts, et enfin quels en sont les effets...

La typologie des projets

Après avoir évoqué ces quelques cas d'ouverture et de mise en scène de chantiers, il convient de bien rappeler dans quel cadre ces initiatives ont pris naissance : il s'agissait à chaque fois de projets publics ou para-publics, de réaménagement ou de réhabilitation d'un existant.

En effet, cela a bien fonctionné dans les situations étudiées car tout l'intérêt était de rendre les projets accessibles à leurs futurs utilisateurs et aux premiers concernés : le public (même si, on l'a vu, c'était moins directement le cas du Point Haut). On comprend bien qu'il n'y aurait pas de sens à ouvrir à la population un chantier de bureaux, par exemple.

Le fait qu'il s'agisse d'interventions sur un existant semble également important, puisqu'on modifie un lieu où les utilisateurs avaient déjà certaines habitudes d'usages (encore une fois plus particulièrement dans le cas du projet de La Roche ^s/Yon). Le risque de traumatisme est alors davantage présent, et l'accompagnement du chantier permet d'opérer une transition plus en douceur.

On voit donc bien la particularité des contextes dans lesquels ces expériences se sont déroulées, et comme le rappelle Laurent RIDIER, tous les chantiers n'en valent pas la peine :

«Mettre en valeur le travail qui est fait, je ne sais pas, mais mettre en valeur un chantier, oui, si le chantier en vaut le jeu. 99,99 % des chantiers qu'on réalise sont quand même très standards. Et réaménager la place Napoléon avec Alexandre CHEMETOFF et puis DELAROZIERE, vous le ferez une fois dans votre vie.»¹

Cependant, étant donné le relatif succès des exemples analysés, on pourrait légitimement se demander si la démarche ne pourrait pas être extensible à d'autres projets, dans des contextes radicalement différents : y aurait-il un sens à l'initier sur une opération de logements neufs en promotion privée, par exemple ?

Dans l'absolu, pourquoi pas, et c'est ce que Chloé BODART est du moins en train d'essayer avec le projet d'éco-quartier Darwin à Bordeaux. Là-bas, elle a mis en place une permanence architecturale où elle réfléchit pour l'instant à la programmation avec les futurs habitants. S'ils commencent à s'y intéresser, les promoteurs restent toutefois selon elle encore plutôt frileux :

«J'ai l'impression qu'ils commencent à s'ouvrir, certains promoteurs commencent à comprendre. Je pense que ça se compte sur les doigts d'une main.

[...]

Je suis assez optimiste, peut-être à tort je n'en sais rien, mais la dernière fois je rencontrais Aquitanis, bailleur social à Bordeaux, ils étaient quand même assez intéressés par cette façon de faire.»²

1. Extrait de l'entretien avec Laurent RIDIER (annexes).

2. Extrait de l'entretien avec Chloé BODART (annexes).

Cultiver une volonté commune

Une des autres conditions pour que ces initiatives fonctionnent, il est bon de le rappeler, est de réussir à fédérer tout un ensemble d'acteurs malgré leurs intérêts souvent divergents, comme on l'a expliqué au début. Comme le rappelle Ariane COHIN au Point Haut, c'est d'abord une question d'implication personnelle de la part des différents intervenants, de la maîtrise d'oeuvre à la maîtrise d'ouvrage, en passant par les entrepreneurs :

«C'était un peu le chef d'entreprise de maçonnerie qui a beaucoup aimé le concept, qui s'est vachement engagé. Tu vois, ça ne marche que sur l'humain...»¹

A La Roche s/Yon, l'intervention de la compagnie La Machine est aussi l'histoire d'une affinité qui s'est créée avec un élu, Pierre REGNAULT :

«Et à la rencontre du maire, la mayonnaise a pris entre moi, lui et CHEMETOFF. Et donc on a été missionnés pour faire une étude et monter un projet.»²

1. Extrait de l'entretien avec Ariane COHIN (annexes).

2. Extrait de l'entretien avec François DELAROZIERE (annexes).

L'UTILISATION DES GRANDS MOYENS ?

Maintenant que l'on a défini les prérequis du chantier ouvert, nous pouvons nous intéresser aux moyens utilisés. On remarque que les dispositifs mis en place sont relativement semblables dans les deux projets : on a des typologies d'évènements similaires comme le recours aux spectacles, aux visites de chantier... Dans chaque cas, ces procédés permettent de porter un nouveau regard sur l'acte de construire, de le voir sous un autre angle.

Le registre de la poésie

Mais les performances vont particulièrement nous intéresser, car les ressemblances se retrouvent même jusque dans la mise en scène et les images utilisées (ci-après) : on a une esthétisation et une théâtralisation du chantier à travers les ouvriers ou encore les engins (comme les grues, les pelleteuses...) qui y participent. La similarité entre les Petits Concerts Dans Les Bassins à La Roche ^s/Yon et l'évènement musical Écoutez, Vous Allez Déguster à St Pierre des Corps en devient même plutôt troublante. Dans toutes ces manifestations, souvent avec poésie, on utilise un registre de l'ordre du spectaculaire, on joue sur l'imaginaire collectif en cherchant à s'adresser au plus grand nombre.

A noter que les compagnies qui accompagnent les projets sont toutes deux issues d'un même courant artistique, celui du théâtre de rue, forme qui, par son caractère vivant et ses possibilités d'interaction avec le public, s'adapte particulièrement à ce type d'initiatives.

Cependant, on n'insiste pas exactement sur les mêmes choses :

Ainsi, pour la place Napoléon, on met en scène certains des éléments au service du futur projet urbain. On accompagne et on souligne certains aspects de l'architecture pour mieux en révéler les potentialités.

Pour le Point Haut, bien qu'on retrouve là aussi une volonté de mettre en valeur le lieu (dans les possibilités d'investir l'espace dans les 3 dimensions Volume, Surface, Hauteur), on est plutôt face à une célébration poétique du chantier lui-même, mais aussi de l'acte de construire, cher à Patrick BOUCHAIN.

1. Un musicien joue du trombone dans une nacelle à La Roche s/ Yon lors des Petits Concerts Dans Les Bassins.



2. Tiens, au Point Haut (S' Pierre des Corps), un musicien joue aussi dans une nacelle... De la guitare électrique cette fois.



3. Le Crocodile du Nil est extrait de la terre à l'aide d'une grue et sorti de sa boîte lors du Premier Coup De Pelleuse à La Roche^s/Yon..



4. A St Pierre des Corps, lors du lancement du pont de la route, la « première pierre » est aussi posée au sol au moyen d'un engin de levage.



Des manifestations populaires

L'une des caractéristiques communes des procédés d'accompagnement du chantier dans nos deux exemples est également la mise en place de véritables événements populaires.

Pour avoir personnellement participé à certains d'entre eux (le Réveil des Animaux à La Roche s/Yon et l'inauguration finale du Point Haut à St Pierre des Corps), cet aspect est indéniable et sans conteste. Ces événements fédèrent la population et sont de véritables temps forts dans la vie du chantier, du projet, mais aussi de la ville. L'un des exemples les plus marquants est, dans un projet comme dans l'autre, la mise à disposition de nourriture et de rafraîchissements autour de pique-niques, buffets, ginguettes ou autres comme dans le Pique-Nique Des Petites Mécaniques à La Roche s/Yon, ou encore lors d'Écoutez, Vous Allez Déguster à St Pierre des Corps (ci-contre). Le Polau avait également organisé un gigot-bitume pendant le chantier : il s'agissait d'un repas autrefois traditionnel dans le domaine du BTP (Bâtiment et Travaux Publics), qui est de moins en moins fréquent aujourd'hui. À la fin de chaque chantier, une fois l'étanchéité terminée, la viande enveloppée de papier kraft était plongée dans le fondoir à bitume et cuisait dans ce qu'il restait de goudron.

Mais que se cache-t-il derrière ces événements ? Quand certains y voient des moments de fête et d'échanges qui permettent de réunir toute une population et de renouer un dialogue parfois perdu, d'autres y verront une manœuvre politique pour flatter le peuple et apaiser d'éventuelles contestations (c'est ce que nous verrons par la suite). En d'autres termes, il s'agirait d'acheter la «paix sociale», comme cela se faisait déjà dans l'Empire Romain, où l'on donnait au peuple le «*Panem et circences*» (que l'on traduira du latin par «Du pain et des jeux»). Cependant, le fait de rassembler la population pourrait aussi au contraire être vu comme un moment de possible exposition à des critiques sur le projet.





1. Résultat final d'un des visuel réalisés dans le cadre de la campagne de communication autour du projet du Point Haut.



2. L'envers du décor.

CHANTIER OU IMAGE DE CHANTIER ?

Les différents moyens mis en place étant énoncés, il convient de clarifier ce que l'on met derrière la notion de «chantier ouvert». On l'a dit dès le début de ce mémoire, le terme d'«ouverture» des chantiers ne revêt pas que le sens de l'ouverture physique, mais aussi celui de l'ouverture intellectuelle, celle des consciences, menant à une éventuelle remise en question des pratiques. Mais dans quelle mesure peut-on vraiment parler de chantiers «ouverts» ? Lorsque l'on entend ce terme, le risque est de l'assimiler à un accès laissé libre et sans entrave. Or, il faut se méfier, car il peut dans notre cas comporter un caractère plutôt ambigu selon la définition qu'on lui donne.

En effet, l'ouverture des chantiers au public est un phénomène relativement nouveau. On conçoit donc volontiers qu'on laisse voir au spectateur plus de choses qu'auparavant (où il ne pouvait quasiment rien voir), mais il ne faut pas pour autant considérer qu'on le laisse tout voir, ou qu'on le laisse voir ce qu'est réellement un chantier.

Ce qui nous amène à nous poser la question suivante : quel chantier nous montre-t-on exactement ? Est-il présenté directement, sans filtre, ou ne nous en expose-t-on que ce que l'on veut, c'est-à-dire une image maîtrisée, lissée, romancée ? C'est un peu le paradoxe de la situation : l'ouverture de ce dernier provoque une forme de maquillage, de déguisement par l'intermédiaire de la mise en scène. On ouvre les portes, certes, mais c'est pour dans la foulée jeter un voile.

Ce n'est pas le chantier lui-même, mais bien une image du chantier qui est donnée à voir au spectateur. Le besoin de transparence évoqué au début n'est donc pas totalement assouvi. Cette image est ensuite plus ou moins fidèle à la réalité selon les différentes actions menées, les performances étant bien sûr les manifestations les plus subjectives et assumées comme telles, mais les actions de type conférences ou visites de chantiers étant elles aussi dans une certaine mesure des visions orientées.



1. Ici, l'incitation à la comparaison entre la représentation par l'image et la réalité pose question au spectateur.

UN RISQUE À DOUBLE SENS

DES MENACES DE DÉRIVE

Le spectaculaire comme outil de persuasion

Et c'est précisément la thèse de Guy DEBORD, écrivain essayiste situationniste. Dans son essai politique et philosophique, *La société du spectacle*¹, il nous met en garde contre le risque d'avoir tendance à tout rendre évènementiel. A travers cette critique de notre société, régie par le capitalisme, il explique que l'apparition du confort (comme supplément à la survie) place la marchandise au centre de tout : on vit principalement pour elle, c'est le matérialisme. Toute chose devient donc produit et est susceptible de se voir attribuer une valeur marchande : les biens matériels mais aussi les biens immatériels, l'architecture, l'art ou encore les évènements qui nous intéressent n'étant pas exclus de ces catégories. Selon lui, la représentation suprême de cette société de consommation est la figure du spectacle au sens large, c'est-à-dire le pouvoir de l'image sous toutes ses formes :

1. Guy DEBORD, *La société du spectacle*, Éditions GALLIMARD, 1967, 224 pages.

«Sous toutes ses formes particulières, information ou propagande, publicité ou consommation directe de divertissements, le spectacle constitue le modèle présent de la vie socialement dominante.»²

Le spectacle englobe donc selon lui l'appareil de "propagande" du système sur nos vies, mais aussi les rapports sociaux entre les individus eux-mêmes, déformés par les images (purs produits du capitalisme) qu'ils se renvoient. Le système réussirait donc à nous détourner, à nous orienter pour nous dicter notre jugement.

L'œuvre de l'artiste plasticien Pierre HUYGHE (ci-contre), photographie prise sur le chantier de Barbès-Rochechouart à Paris en 1994, illustre très bien ce propos. Elle souligne d'abord la différence entre réalité et fiction (sujet cher à l'artiste) et la capacité qu'a l'image à nous mentir et à ne nous montrer que ce qu'elle veut dans une sorte de fausse mise en abyme entre les ouvriers qui sont sur le chantier et leur image affichée sur un panneau de 4x3 mètres. On se prend alors à jouer aux 7 différences. L'autre aspect que révèle cette œuvre concerne le sujet lui-même : ironiquement, ce n'est pas comme bien souvent l'affiche type d'un paysage de rêve idéalisé mais bien le travail des ouvriers, généralement peu mis en valeur, peu montré, qui est ici affiché sur un grand support publicitaire. On voit bien ici le parallèle avec les initiatives d'accompagnement de chantiers, qui permettent aussi entre autres cette mise en valeur du travail des ouvriers.

Le chantier ouvert, qui rentre totalement dans la définition énoncée par DEBORD, d'autant plus qu'il utilise comme moyen le spectacle à proprement parler (au sens où on l'entend couramment), pourrait donc alors devenir un puissant outil de communication du pouvoir politique en place pour faire-valoir son projet, comme une sorte de vitrine publicitaire.

Les possibilités d'instrumentalisation

Le risque de récupération par le système politique est bien présent, on le constate, et cela s'est déjà vérifié dans certains exemples de participation citoyenne. Si elle fonctionne effectivement dans beaucoup de cas, on a déjà vu certains écueils de la pseudo-participation visant à réduire les protestations, qui entraîne des débats stériles et figés :

«Oui, il y a concertation et concertation, ça c'est clair. Il y a les mairies qui font le minimum syndical pour rentrer dans la norme de la concertation mais ne savent pas du tout comment s'y prendre.»³

Autant de bonnes intentions qui peuvent au final perdre de leur authenticité, le danger pouvant alors être le même pour les chantiers ouverts au public...

2. Ibid.

3. Entretien avec Ariane COHIN (annexes).

MAIS AUSSI UNE MISE À L'ÉPREUVE

Le contre-pouvoir par la critique

Mais si l'Histoire a en partie donné raison aux prédictions de DEBORD, ce dernier, sans doute par soucis de convaincre et de ne pas affaiblir sa thèse, s'efforce de décrire un rapport dominant/dominé à sens unique du pouvoir sur le peuple, n'insistant ainsi quasiment pas sur la réelle possibilité de contre-pouvoir de la population, comme l'expliquent GOZZI et ALZVA :

«Il faut donc prévoir une pédagogie de l'information pour le public, et peut-être, une pédagogie pour les associations qui apprendrait non seulement à vivre, mais aussi à apprécier et à contrôler l'exercice de la vie collective. Cette formation devant permettre d'améliorer la capacité de dialogue, de tri, de choix pour l'ensemble des individus qui seraient la cible de l'information distribuée et qui pourraient ainsi en assurer le retour.»¹

En effet, des moyens tels que la culture (au sens des connaissances que l'on acquiert sous toutes ses formes) par exemple, sont de formidables armes pour se forger un avis critique et décoder, déchiffrer ces messages qui nous sont envoyés par la société de consommation. Le simple fait d'être conscient que les images sont émises par une source non objective est donc pour le spectateur un premier pas pour s'en affranchir.

Le domaine de la culture au sens large donc, tout en étant parfois un instrument contrôlé par le pouvoir (quand elle n'est pas réduite, réprimée ou interdite dans certains régimes), du fait qu'il permet aussi une ouverture sur le monde, pourrait donc aussi paradoxalement apparaître comme un outil et un moyen de garder l'esprit éveillé. L'ouverture des chantiers pourrait alors s'interpréter comme une mise en danger de la part de ceux qui la mettent en place, à travers une exposition accrue au jugement de la population.

L'évènement comme porte d'entrée

Tous ces processus de mise en scène autour du chantier, en plus de le ponctuer, peuvent alors devenir de possibles points de départ à une éventuelle réflexion plus en profondeur, comme l'avance Chloé BODART. Cette complémentarité entre le divertissement et une véritable pensée sur les chantiers semble donc intéressante, et l'illustration nous en est donnée au Point Haut où la combinaison des performances et des conférences (dans un second temps) permet véritablement cela :

1. Jacques GOZZI, Jean-Jacques DE ALZVA dans Collectif, *Participation et urbanisme*, Colloques de Marly, 1977, 143 pages.

«Moi j'ai été extrêmement surprise du monde qu'il y a eu à chaque temps fort. Déjà, à chaque fois, les temps forts s'harmonisaient sur deux temps, un premier sur une conférence donc une partie plus théorique autour de la pensée, ramener de la pensée dans l'acte de construire, et une deuxième partie qui était plutôt une diffusion, une performance, un concert... A chaque fois on a lié les deux. Ce qui était très bien dans cette réflexion là, c'est qu'à chaque fois on amenait des publics à l'un qui ne seraient pas restés à l'autre, et inversement.

[...]

A Tours il n'y a pas d'école d'archi', mais on s'est retrouvé à chaque conférence avec jamais moins de 70 personnes sur des thèmes comme la phytoremédiation, le bruit du chantier, la pollution des sols... Enfin voilà, des thèmes qui peuvent être super rébarbatifs et en fait, c'était très étonnant.»²

Pour la place Napoléon, mis à part les visites de chantiers régulièrement organisées, le spectateur est moins accompagné et incité à réfléchir au delà, au projet ou à l'acte de construire. Cependant, les spectacles restent tout de même des invitations à s'y intéresser, pour les curieux à qui l'envie viendrait d'aller plus loin.

Ainsi, à travers ces événements qui restent de l'ordre de la représentation, il y a une volonté d'incitation à approfondir, à s'intéresser véritablement au chantier, et pourquoi pas à l'architecture en général. En ce sens, on peut véritablement parler d'ouverture des chantiers comme d'une ouverture sur le monde, au sens intellectuel du terme. Cette démarche pourrait donc être un début de réponse et permettre une initiation du public à l'architecture, comme c'était le souhait Xavier ARSÈNE-HENRY :

«L'étonnant n'est pas que les usagers de l'architecture et de la ville aient quelque difficulté à «participer», à exprimer leurs souhaits, mais qu'ils commencent à le faire malgré une quasi-absence d'informations en ce qui concerne l'architecture et une carence totale de culture architecturale.»³

On le voit donc bien, cet accompagnement des chantiers n'est pas une fin en soi, et il devient d'autant plus intéressant lorsqu'il ne se limite pas aux événements qu'il génère, mais qu'il a par ailleurs d'autres ambitions et des conséquences dans d'autres domaines, comme nous le verrons plus tard...

2. Entretien avec Chloé BODART (annexes).

3. Xavier ARSÈNE-HENRY, *Notre ville*, Éditions Mame, 1969, 328 pages.

DES OBJECTIFS AMBIVALENTS

L'implication du public : démagogie ou pédagogie ?

Ensuite, on peut se demander pourquoi tous ces dispositifs sont mis en oeuvre : quel est le but ? Est-il le même dans nos deux cas d'études ? Bien sûr, les contextes et les moyens (financiers en premier lieu) ne sont pas comparables : le projet de la place Napoléon, central dans l'histoire de la ville, revêt sans aucun doute beaucoup plus d'enjeux en termes d'acceptation que celui du Point Haut, situé dans une zone industrielle excentrée. Cependant, il semble que les mécanismes et que l'objectif poursuivi soient assez similaires. Une des hypothèses qui semble apparaître, on l'a vu, est celle d'impliquer le citoyen dans le projet. Ce processus se nourrissant d'expériences personnelles, il faut donc créer une histoire entre l'usager et le lieu, afin de transformer un possible traumatisme et «positiver le chantier»¹.

Se pose alors la question de la part entre la communication démagogique via une démarche de séduction, et la sincère volonté de transmission du projet par la pédagogie. Est-ce une simple opération de promotion, une manipulation visant à favoriser son appropriation par le public, ou le but est-il de sensibiliser et de faire parvenir le projet au plus grand nombre pour le faire comprendre, le vulgariser ? Dans le premier cas, on ne fait que délivrer un message, alors que dans le deuxième on essaye s'assurer qu'il va véritablement être assimilé. Cependant, la limite reste relativement floue, et on pourra considérer que derrière ce type d'initiative se cachent la plupart du temps les deux aspects, le tout dépendant de la manière dont le citoyen réceptionnera les informations.

Sous réserve de savoir garder une distance critique, comme on l'a déjà évoqué, le chantier ouvert permettrait tout de même de chercher à comprendre ce qui est fait, et d'éviter toute tentation au jugement hâtif. Le regard se pose alors sur le fond (le message) en plus de la forme (l'esthétique). Comme l'explique Pierre BOURDIEU, les esthétiques «dominantes» ou «savantes» sont celles pour lesquelles sont mobilisées des logiques d'appréciation reposant plus sur une approche cérébrale et érudite que sur une approche sensorielle et spontanée.

1. Olivia DOERLER (directrice de la culture de La Roche s/Yon) dans Clémence GABILLEAU (sous la direction de Laurent LESCOP), *La narration dans l'aménagement urbain (place Napoléon - La Roche s/Yon)*, mémoire recherche, ENSA Nantes, 2013, 214 pages.





Une mise en valeur des savoir-faire du chantier ?

La mise en valeur du travail des ouvriers et du chantier vis-à-vis du public est l'un des arguments utilisés et des buts parfois affichés dans les démarches d'ouverture des chantiers. Mais qu'en est-il vraiment ?

Dans certains spectacles, on utilise volontairement des raccourcis, des clichés sur le milieu ouvrier pour parler au plus grand nombre (comme en témoigne la réutilisation de l'image des *Men At Lunch* dans le spectacle du lever de charpente). Lorsque cette mise en scène et cette exagération sont clairement assumées, cela ne pose en soit aucun problème, mais dans quelle mesure l'argument utilisé de réelle mise en valeur du travail de l'ouvrier est-il alors audible ? Il y a là une possibilité de confusion, et la justification pourrait alors paraître un peu tirée par les cheveux.

Si dans le cas des mises en scènes, on le voit bien, ce raisonnement peut-être contestable, il n'en demeure pas moins qu'en parallèle, on peut retrouver une réelle volonté de valoriser le chantier, par exemple par sa scénarisation à La Roche s/Yon (avec entre autres les belvédères, ou encore les Animaux exposés sur la place, ci-contre), qui incite à s'y intéresser et à porter un autre regard. C'est aussi ce qu'essaye de faire Chloé BODART au Point Haut, lors des visites de chantier :

« Ça veut dire aussi une réflexion, que les ouvriers soient présents pour pouvoir expliquer à ce moment-là ce qu'ils faisaient, comment... Où on ait des enfants qui voient leurs parents travailler... Donc il y a aussi cette relation de générations, que je trouve assez intéressante. »¹

1. Extrait de l'entretien avec Chloé BODART (annexes).

1. Sur le chantier de la place Napoléon en novembre 2012, on note la propreté des lieux, et notamment le balisage derrière des rubans rouge et blanc des treillis soudés des fonds des bassins stockés sur place en attente d'être mis en oeuvre.



QUELS EFFETS ?

SUR LE MONDE PROFESSIONNEL

Plus de propreté, plus de sécurité

S'il ne faut pas négliger les contraintes que peuvent ajouter l'ouverture d'un chantier à la population (gestion du planning, de la sécurité du public qui entre sur le site...), il ne faut pas non plus oublier les conséquences bénéfiques directes que cela apporte. En effet, lorsque le chantier n'est pas mis de côté ou caché, il est en représentation, ce qui nécessite une certaine vigilance quant à son rangement, comme l'explique Olivier CHASSERIEAU :

«Il y avait un prix dans le marché pour l'entreprise, enfin c'était un forfait, qui devait préparer tous les vendredis, bien ranger le vendredi après-midi, des choses comme ça... Après être vraiment à disposition, à l'écoute de la ville pour que tout soit en permanence propre.»¹

1. Extrait de l'entretien avec Olivier CHASSERIEAU (annexes).

Ainsi que Chloé BODART :

«On l'ouvre, nous ici c'était une fois par semaine, le jeudi à 17 H, on faisait les visites. On s'inscrivait sur internet, les gens venaient, et l'étudiant chargé de la permanence architecturale faisait visiter le chantier. Donc c'était quand même très encadré.

Ça veut dire que le chantier il est propre, puisque les gens viennent voir.

[...]

C'est des contraintes, mais qui sont aussi quelque chose de positif sur le chantier : ça veut dire qu'on a moins de problèmes de sécurité, parce que le chantier est plus propre, parce que les entreprises sont obligées de faire attention...»²

Un bouleversement des habitudes ?

Certes, on note que l'accompagnement des chantiers apporte quelques changements, mais il ne révolutionne pas en lui-même les pratiques du côté des professionnels. Sur le chantier de la place Napoléon, Laurent RIDIER comme Olivier CHASSERIEAU confient ne pas avoir vécu de différence majeure par rapport à leur pratique «habituelle», bien que cette dernière soit toutefois différente selon chaque cas. On notera que ce n'est pas non plus l'objectif premier d'un chantier ouvert au public.

Si la manière de faire au Point Haut semble un peu plus différente, elle n'est pas directement due à l'ouverture du chantier, mais bien à la volonté de construire autrement de son architecte, Chloé BODART, qui prend soin de mettre en place différents dispositifs pour modifier la façon de faire un projet, en utilisant notamment la maquette comme support :

«On fait une maquette au 1:50^{ème} de tous les projets, qui permet de faire notre conception sur cette maquette.

[...]

Et puis elle nous sert après, à expliquer le projet aux ouvriers au début, aux entreprises. Mais parce qu'en fait l'ouvrier il vient, il arrive, et puis il est en train de passer un réseau mais il ne sait pas ce qu'il veut faire, il ne sait pas pourquoi. Il est en train de monter une charpente mais il ne sait même pas ce qu'il va y avoir dedans. Et on s'aperçoit que 90% des gars sur les chantiers ne savent pas pour qui et pour quoi ils font ça.»³

2. Extrait de l'entretien avec Chloé BODART (annexes).

3. Ibid.

On retrouve ainsi la même volonté de pédagogie vis-à-vis des ouvriers que du public. On a également une recherche de proximité, et la volonté de passer d'un système pyramidal descendant à un système plus horizontal d'allers et retours. Mais il y a aussi une réflexion sur les conditions de travail des ouvriers, avec la mise en place de la cité de chantier :

«Ils ont un lieu où ils ont chaud, avec du café, ils ont un lieu où ils peuvent venir voir en permanence un archi' qui serait sur place et qui peut répondre à des questions, ou en tout cas remonter l'information nécessaire, faire le lien entre chaque entreprise, donc oui, oui. Les ouvriers, ils pleurent à chaque fois qu'ils partent de nos chantiers.»¹

Si cela est clairement affiché en ce qui concerne le projet de St Pierre des Corps, cette volonté peut aussi être présente chez d'autres, et on l'a déjà évoqué, ceux qui pratiquent le chantier ouvert ne sont pas les seuls à prendre en compte ces préoccupations, comme en atteste Gilles PERRAUDIN par exemple :

«Notre travail ne se déroule pas simplement sur la planche à dessin. Il est complètement sur le chantier. Nous n'avons pas forcément une présence physique sur le chantier, mais une prise en compte, un intérêt très fort pour les gens qui bâtissent. A la limite même, nous essayons de passer au-dessus des responsables d'entreprises pour aller jusque dans l'atelier, là où l'ouvrier est en train de souder son bout de ferraille.

[...]

Dès que l'on est convaincu que la qualité de l'architecture passe par la prise en compte des moyens par lesquels cette architecture est faite, il est évident qu'on est amené à penser l'organisation du chantier.»²

1. Extrait de l'entretien avec Chloé BODART (annexes).

2. Gilles PERRAUDIN dans Virginie PICON-LEFÈVRE, Cyrille SIMONNET, *Les architectes et la construction*, Éditions Altedia Communication, 1994, 219 pages.

SUR LA POPULATION

(Se) retrouver (dans) l'espace public

De l'objectif d'implication des citoyens à travers le chantier ouvert et de ses différents événements (spectacles, visites...), naît une incitation à la réappropriation et à la reprise de possession des lieux publics, qui sont aujourd'hui de plus en plus délaissés pour devenir des espaces contrôlés, aseptisés. Comme le rappelle Nicolas SOULIER dans *Reconquérir les rues*³, ces lieux d'échanges sont d'une absolue nécessité et sont catalyseurs de véritables enjeux :

«Parce que c'est là que se joue, sans qu'on en soit toujours conscient, une grande partie de la qualité de la vie dans une ville ou un village. Il y a des rues où l'on se sent bien, des rues vivantes - sans forcément être commerçantes - où l'on se dit qu'on aimerait bien habiter et élever nos enfants. Et puis il y a des rues qui, à l'inverse, nous semblent mornes, stériles, désertes, et qui malheureusement sont devenues plutôt la norme dans notre pays. Pourquoi ?»⁴

C'est exactement ce qu'à essayé de faire Alexandre CHEMETOFF dans le projet de la place Napoléon, qu'il cherche à réaffirmer comme un lieu central de rencontres pour les citoyens à La Roche^s/Yon. Si, on l'a déjà abordé à plusieurs reprises, le projet du Point Haut ne revêt pas autant ce caractère public, le simple fait d'organiser des moments autour du chantier durant lesquels la population se réunit (dans un projet comme dans l'autre) permet dans une certaine mesure de regagner ce rapport à la ville :

«Nous pourrions reconquérir nos rues, sans devoir tout démolir ni tout reconstruire. Il faudrait pour cela que nous, les riverains de la rue, ne soyons plus amenés à lui tourner le dos et à nous enfermer derrière des écrans, des murs et des portes pleines. Si nous nous tournions vers la rue, nous pourrions engager des processus très différents, et considérer que la rue, c'est aussi notre affaire.»⁵

3. Nicolas SOULIER, *Reconquérir les rues (exemples à travers le monde et pistes d'actions)*, Éditions Eugen ULMER, 2012, 288 pages.

4. Antoine ISAMBERT, «Pourquoi reconquérir les rues» (consulté sur <http://www.nicolassoulier.net>).

5. Nicolas SOULIER, «Introduction» (consulté sur http://nicolassoulier.net/html/texts_introduction.html).

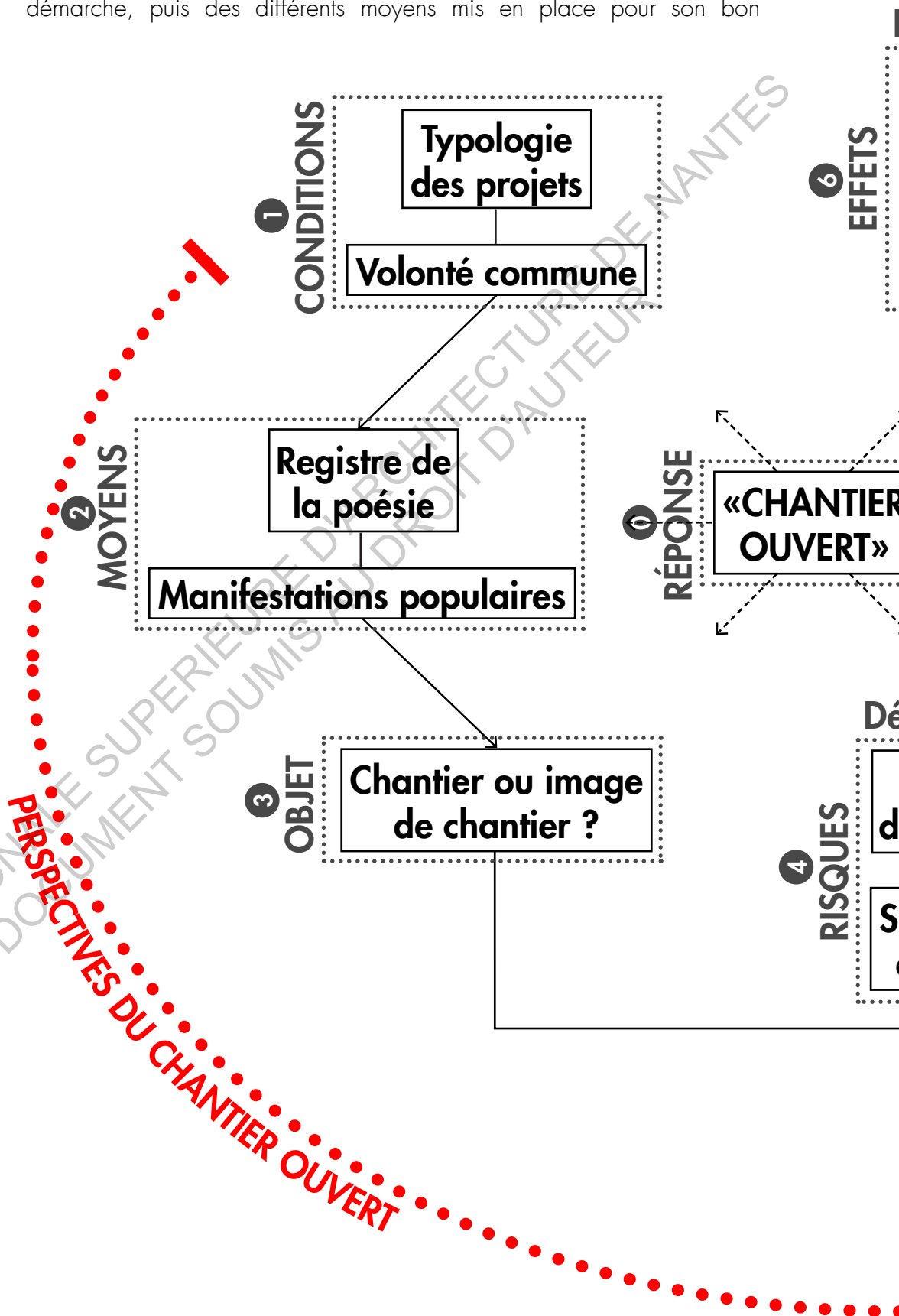
En guise de clôture de cette dernière partie, il convient de rappeler la manière dont peuvent se développer les différentes formes de chantiers ouverts. Après avoir étudié quelques exemples, on a vu les conditions favorables à ce type d'initiatives : des projets plutôt publics, et des acteurs unis par la même volonté de partager un projet avec les citoyens. Les moyens mis en oeuvre pour mener ces expériences, eux, sont divers : de la scénarisation du chantier à la mise en place de visites, en passant par l'organisation d'évènements, principal procédé utilisé pour impliquer le public dans l'aventure du chantier.

Si on a fait allusion aux différents dangers de ces méthodes, comme celui d'influencer les citoyens pour mieux faire la promotion du projet, on a aussi vu que le fait de montrer ce qui se passe sur un chantier est en même temps une possible exposition supplémentaire à la critique de la part de la population. La démarche peut donc s'avérer être à la fois démagogique et pédagogique, et c'est seulement le récepteur qui permettra de faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. On a aussi dénombré quelques uns des effets collatéraux de ce type de démarche, avec entre autres plus de propreté et de sécurité sur les chantiers, ou encore une opportunité de se retrouver dans l'espace public pour les citoyens.

Quoi qu'il en soit, cette ouverture des chantiers est intéressante en cela qu'elle permet d'utiliser le moment où les choses prennent forme comme support pour ponctuer des étapes de construction, et pour éventuellement redonner au public le goût de s'intéresser aux tenants et aux aboutissants du projet dont ils sont les destinataires. De plus, dans une société de l'instantané et du virtuel, où tout s'accélère et se dématérialise (notamment par l'intermédiaire des moyens de communication), cette mesure est l'occasion de retrouver un rapport plus concret au temps, de reprendre conscience du fait qu'un projet ne naît pas du jour au lendemain, et qu'il s'agit d'un processus long s'inscrivant sur la durée.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le diagramme suivant synthétise le déroulement de cette dernière partie, qui nous a permis d'analyser et de mettre en perspective le phénomène d'ouverture des chantiers à la lumière des exemples étudiés en deuxième partie. Tout commence par une étude des prérequis nécessaires à la démarche, puis des différents moyens mis en place pour son bon



fonctionnement, de son objet et de son essence réels, des risques que cela comporte (dans un sens comme dans l'autre), et enfin de l'objectif final poursuivi, ainsi que des effets directs que cela génère ou non (sur le monde professionnel et en général)...

Professionnel Population

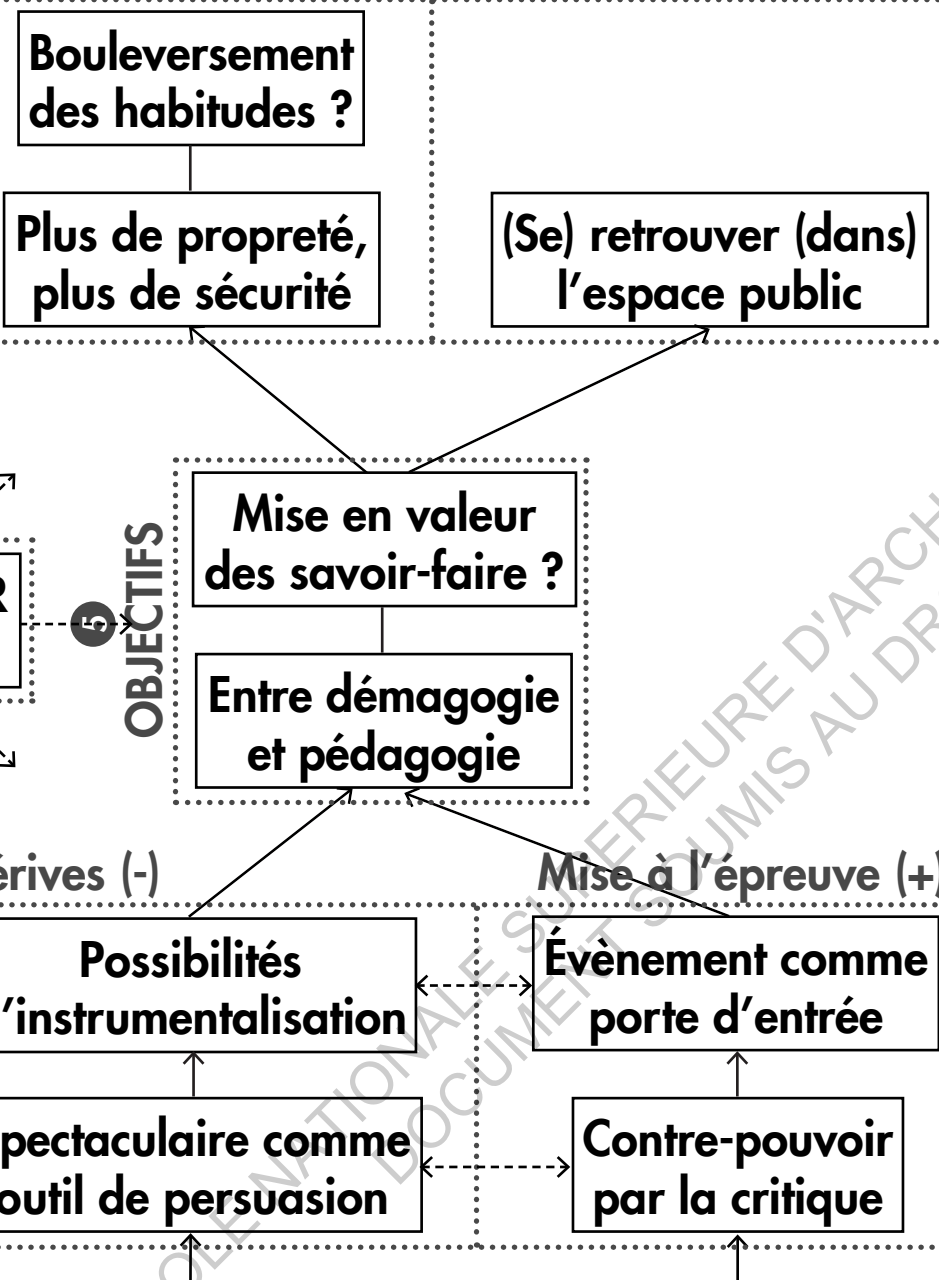


SCHÉMA (PARTIE 1)

FIN DE CHANTIER

Pour conclure, il convient de vérifier si des réponses aux enjeux évoqués en première partie sont au moins en partie données dans le cadre des «chantiers ouverts»... En d'autres termes, y a-t-il bien adéquation entre les attentes engendrées par le contexte développé au début et l'analyse finale de ce que signifie véritablement ce type de démarche ?

Une appropriation volontaire

En ce qui concerne la recherche de mise en avant du processus et le besoin de transparence, on peut globalement dire que oui, malgré les réserves émises sur la nécessité de bien différencier la réalité du chantier lui-même et son image, contrôlée et mise en scène lors des spectacles entre autres. On considérera qu'il vaut sans doute mieux qu'il y ait une présence d'information, toute aussi subjective soit-elle (tant qu'elle n'est pas fausse), que de ne pas en avoir du tout, pour ensuite pouvoir se forger un jugement sur le projet.



Comme on l'a déjà évoqué, si l'on présuppose qu'il est nécessaire pour le récepteur de toujours rester vigilant, après la «pédagogie de projet»¹ reposant sur l'enseignement à partir d'une production réelle et finie, apparaîtrait alors ce que l'on pourrait appeler une «pédagogie par le chantier», basée sur une production en train de se faire. Ce temps de **chantier pédagogique** semble d'autant plus se prêter à l'exercice qu'il s'agit d'une période longue où les choses ne sont pas figées, et sur laquelle on peut prendre le temps de raconter «en direct» et au fur et à mesure une évolution. Ainsi, pourrait commencer à s'opérer un principe de vulgarisation du projet et du chantier en général, permettant au plus grand nombre de s'y intéresser et d'y accéder.

D'autre part, l'aspect pédagogique de ces initiatives serait d'autant plus riche s'il venait s'ajouter à d'autres actions, de type participation citoyenne par exemple. En effet, cette forme de sensibilisation à une culture du projet architectural ou urbain pourrait permettre de nourrir la réflexion des citoyens dans des expériences qui les impliquent dès la fabrication du projet. Même si cela peut sembler paradoxal, l'étape du chantier étant postérieure à celle de la conception, on pourrait imaginer la complémentarité de ces actions à une échelle plus globale : sur plusieurs projets et sur un temps plus long.

Mais serions-nous alors voués à devenir tous des spécialistes du chantier, de la construction ou de l'architecture ? Avec l'augmentation de la circulation des connaissances, c'est là l'un des effets directs de la vulgarisation : chacun à la possibilité de devenir «sachant». Le patient peut désormais remettre en cause le diagnostic de son médecin, sous prétexte qu'il a fait ses propres recherches sur internet. Comme le révèle cet exemple, si le fait que tout le monde puisse avoir accès à un sujet auparavant réservé aux professionnels est plutôt positif, il faut toutefois que chacun sache rester à sa place pour éviter les dérives.

Ainsi, avec l'accompagnement des chantiers, l'objectif d'implication du citoyen est plutôt rempli : ce dernier est invité à s'intéresser à la production de la ville, de manière plus ou moins approfondie. Armé de son regard critique, il aura alors la possibilité (que ce soit totalement ou en partie) de rejeter ou de s'approprier le projet de manière pleinement consciente. C'est en cela que se distinguent l'appropriation et l'acceptation : le premier terme revêt un caractère «actif», où le sujet est véritablement impliqué et choisit de faire sien (ou non) ce qui lui est proposé, alors que dans le deuxième terme transparaît plutôt une notion de «passivité», où le sujet subit plutôt une décision, parfois malgré lui.

1. Technique éducative développée par William HEARD KILPATRICK, *The Project Method (the use of the purposeful act in the educative process)*, Kessinger Legacy Reprints, 1918.

Un changement des métiers de la construction sur la durée

Pour ce qui est du phénomène de tendance à la dévalorisation et à la déqualification de certains métiers dans le secteur du bâtiment, le bilan est beaucoup plus mitigé : on retrouve bien dans les deux exemples explorés une certaine valorisation, une estime et une pédagogie autour du travail de l'ouvrier qui pourraient progressivement permettre une évolution de son image et donc possiblement à terme du métier lui-même, dans le but de retrouver un rapport plus direct et une proximité à l'acte de construire, mais il s'agit là de transformer en profondeur les habitudes d'un monde professionnel déjà bien établi. Et ce n'est pas chose facile, d'autant plus que ces évolutions s'inscrivent généralement sur la durée, et que leurs effets ne se font pas ressentir immédiatement. L'essai est tout de même tenté au Point Haut, alors que c'est un peu moins le cas sur le projet de la place Napoléon.

Finalement, si les expériences de chantiers ouverts se sont plutôt révélées positives dans le cadre de nos exemples, il leur resterait peut-être à trouver de nouveaux ambassadeurs pour leur faire prendre de l'ampleur, les mettre à l'épreuve d'autres projets (sans non plus tomber dans une méthode systématique et institutionnalisée), et ainsi confirmer tout l'intérêt et toute la pertinence de ce type d'initiative.

MÉDIAGRAPHIE

Ouvrages

Divers

Jean DE VIGAN, *Dicobat (dictionnaire général du bâtiment)*, Éditions Arcature, 2003, 1181 pages.

Eugène VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française (du XI^{ème} au XVI^{ème} siècle)*, Éditions BANCE et MOREL, 1854 à 1868, 5040 pages.

Xavier BEZANÇON, Daniel DEVILLEBICHOT, *Histoire de la construction (de la Gaule romaine à la Révolution)*, Éditions Eyrolles, 2013, 392 pages.

Xavier BEZANÇON, Daniel DEVILLEBICHOT, *Histoire de la construction (moderne et contemporaine en France)*, Éditions Eyrolles, 2014, 475 pages,

Daniel COUFFIGNAL, Pierre HAXAIRE, *Conduire son chantier*, Éditions Le Moniteur, 2012, 301 pages.

Paul-Henry CHOMBART DE LAUWE, *Des Hommes et des villes*, Éditions PAYOT, 1965, 267 pages.

Yona FRIEDMAN, *L'Architecture Mobile*, Éditions Casterman, 1970, 160 pages.

Xavier ARSÈNE-HENRY, *Notre ville*, Éditions Mame, 1969, 328 pages.

Collectif, *Participation et urbanisme*, Colloques de Marly, 1977, 143 pages.

Michel RAGON, *L'Architecte, le Prince et la Démocratie*, Éditions Albin MICHEL, 1977, 252 pages.

Anne GONON, *In Vivo (figures du spectateur des arts de la rue)*, Éditions L'Entretemps, 2011, 205 pages.

Fernand POUILLON, *Mon ambition*, Éditions du Linteau, 2011, 157 pages.

Virginie PICON-LEFÈBVRE, Cyrille SIMONNET, *Les architectes et la construction*, Éditions Altedia Communication, 1994, 219 pages.

Christophe CATSAROS, *Le Lieu Unique : le chantier, un acte culturel*, Éditions Actes Sud, 2006, 95 pages.

BOUCHAIN Patrick, *Construire autrement (comment faire ?)*, Éditions Actes Sud, 2006, 190 pages.

Patrick BOUCHAIN (direction), Simone et Lucien KROLL, *une architecture habitée*, Éditions Actes Sud, 2013, 355 pages.

Herman HERTZBEGER, *Leçons d'architecture*, Éditions In folio, 2010, 514 pages.

François DELAROZIERE, *La Machine Spectacle*, Éditions Actes Sud, 2013, 158 pages.

François DELAROZIERE, *Carnet de croquis (Les Animaux de la Place - La Roche s/Yon)*, Éditions La Machine, 2013, 25 pages.

Guy DEBORD, *La société du spectacle*, Éditions GALLIMARD, 1967, 224 pages.

Nicolas SOULIER, *Reconquérir les rues (exemples à travers le monde et pistes d'actions)*, Éditions Eugen ULMER, 2012, 288 pages.

Travaux d'étudiants

Clémence GABILLEAU (sous la direction de Laurent LESCOP), *La narration dans l'aménagement urbain (place Napoléon - La Roche s/Yon)*, mémoire recherché, ENSA Nantes, 2013, 214 pages.

Emmanuel DENECHAUD (sous la direction de Didier POTON DE XAINTRAILLES), *Culture et urbanisme, les raisons d'un rapprochement (l'exemple des Animaux de la Place)*, Faculté des Lettres, Langues, Arts, et Sciences Humaines de La Rochelle, 2013, 94 pages.

Alice MAINE (sous la direction de Marie ROLLAND), *L'université foraine*, mémoire, ENSA Nantes, 2014, 139 pages.

Anne GONON (sous la direction de Bernard LAMIZET), *Qu'est-ce que le théâtre de rue ? (de la définition du genre artistique «théâtre de rue»)*, mémoire, Institut d'Études Politiques de Lyon, 2001, 98 pages.

Carole PETIT (sous la direction de Marie-Paule HALGAND), *L'architecture des écoles d'architecture (l'apprentissage sous influence)*, ENSA Nantes, 2014, 162 pages.

Internet

Documentation officielle

<http://www.ville-larochesuryon.fr/374-les-animaux-de-la-place-crees-par-francois-delaroziere.htm>.

<http://www.lamachine.fr>.

<http://www.agence-double-mixte.com/place-napoleon-ville-la-roche-sur-yon>.

<http://www.pointhaut-lechantier.com>.

<http://www.compagnieoff.org>.

<http://www.polau.org>.

<http://construire-architectes.over-blog.com>.

Articles

<http://www.lemoniteur.fr/133-amenagement/article/actualite/22333483-a-la-roche-sur-yon-d-etranges-animaux-s-veillent-sur-la-future-place-napoleon>.

http://www.lepoint.fr/villes/napoleon-de-plus-en-plus-vert-12-04-2012-1455403_27.php.

<http://www.ouest-france.fr/la-roche-le-cout-de-la-place-napoleon-fait-polemique-2304>.

<http://www.ouest-france.fr/la-roche-sur-yon-un-crocodile-geant-sur-la-place-napoleon-375835>

<http://www.lejournaldupaysyonnais.fr/2014/09/19/40-000-utilisateurs-estivaux-du-croco>.

<http://www.lejournaldupaysyonnais.fr/2011/10/13/les-machines-de-la-future-place-nap-divise-les-elus-de-la-roche>.

<http://www.lejournaldupaysyonnais.fr/2011/01/06/place-napoleon-les-yonnais-font-bouger-le-projet>.

<http://www.darchitectures.com/chantier-ouvert-au-public-a1844.html>.

<http://www.lanouvellerepublique.fr/Indre-et-Loire/Actualite/24-Heures/n/Contenus/Articles/2014/04/14/Point-Haut-lieu-de-creation-a-chantier-ouvert-1871776>.

<http://www.tvmag.fr/tours/2014/01/22/rencontre-avec-chloe-bodart-architecte-du-point-haut.html>.

Emissions

<http://www.franceculture.fr/emission-du-jour-au-lendemain-patrick-bouchain-2012-06-26>.

Autres

<http://williamchevillon.over-blog.com/2014/08/quand-la-ville-fait-sens.html>.

<https://www.facebook.com/notes/la-nouvelle-place-napol%C3%A9on-que-n-pensez-vous-pour-ou-contre/les-machines-nantaises-s'exportent-%C3%A0-la-roche-sur-yon/156814701082136>.

<http://aaar.fr/revue/pointhaut-rehabilitation-et-chantier-ouvert>

<http://www.metropolitiques.eu/Construire-autrement-avec-Patrick.html>.

<http://strabic.fr/Patrick-Bouchain-ma-voisine-cette,48>.

<http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article3992>.

Films

Compagnie La Machine, *Chantier-théâtre à La Roche s/Yon*, XBO Films, 2013.

Compagnie La Machine, *Les Animaux de la Place*», XBO Films, 2013.

ICONOGRAPHIE

Page 16 : 1. Photographie, © François BON / page 23 : 1. Enluminure, Robinet TESTARD, XV^{ème} siècle, dans *Les Grandes Chroniques de France*, conservé à la Bibliothèque Nationale de France / pages 26-27 : 1. Photographie, © Julien LANOO, 2014 2. Dessin paru dans *La vapeur*, Amédée GUILLEMIN, Hachette, 1875 / page 28 : 1. Image extraite d'une vidéo, © YKKAP Video, 2014 / page 31 : 1. Photographie, © Urbanmakers Architectes, 2014 / page 36 : 1. Photographie, © Urbanmakers Architectes, 2014 2. Photographie, © Phovoir images, 2009 / pages 38-39 : 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. Photographies, © Google / page 54 : 1. Photographie, © Théo VIVIEN, 2014 / page 57 : 1. Photographie, © Monsieur J., 2013 / pages 58-59 : Photographie, © William CHEVILLON, 2013 / page 61 : 1. Photographie, © Service du patrimoine de la ville de La Roche s/Yon, vers 1970 / page 63 : 1. Photographie, © Ludovic TRENTETROIS, 2007 / page 64 : 1. Plan masse, © Alexandre CHEMETOFF & Associés / pages 66-67 : 1. Photographie, © Théo VIVIEN, 2014 2. Croquis de François DELAROZIERE dans *Carnet de croquis (Les Animaux de la Place, La Roche s/Yon)*, 2013 / page 68 : 1. Photographie, © Clémence GABILLEAU, 2013 / page 70 : 1. Photographie, © William CHEVILLON, 2013 / page 76 : 1. Photographie, © Clémence GABILLEAU, 2013 / page 78 : 1. Photographie, © Clémence GABILLEAU, 2013 / page 81 : 1. 2. 3. Photographies, © Jordi BOVER, 2012 / page 83 : 1. 2. 3. Photographies, © Clémence GABILLEAU, 2013 / pages 84-85 : 1. 2. Photographies, © Clémence GABILLEAU, 2013 / pages 86-87 : 1. 2. 3. Photographies, © Jordi BOVER, 2013 / page 89 : 1. Photographie, © Jordi BOVER, 2013 / pages 90-91 : 1. 2. Photographies, © Théo VIVIEN, 2014 / pages 94-95 : Photographie, © A Voir, 2013 / page 96 : 1. Photographie, © Atelier Construire, 2013 / pages 98-99 : 1. Photographie, © Léo HUDSON, 2014 2. 3. Photographies, © Léonard DE SERRES, 2015 4. Photographie, © Léo HUDSON, 2014 / pages 102-103 : 1. Croquis, © Ariane COHIN, 2013 2. 3. Photographies, © Léonard DE SERRES, 2015 / page 104 : 1. Photographie, © Ariane COHIN, 2013 / pages 106-107 : 1. Photographie, © Théâtre Dromesko, 2013 2. Photographie, © Polau, 2013 / page 112 : 1. Photographie, © Sandra DAVEAU, 2015 / page 115 : 1. Photographie, © Ariane COHIN, 2013 2. 3. Photographies, © Léo HUDSON, 2014 / page 118 : 1. 2. Photographies, © Léo HUDSON, 2014 / pages 120-121 : 1. Photographie, © Ariane COHIN, 2014 2. Photographie, © Léo HUDSON, 2014 / page 123 : 1. 2. Photographies, © Polau, 2013 / page 124 : 1. Photographie, © Polau, 2013 / pages 126-127 : 1. Photographie, © Polau, 2013 2. Photographie, © Polau, 2014 / pages 128-129 : 1. Photographie, © Polau, 2014 / pages 130-131 : 1. 2. Photographies, © Léonard DE SERRES, 2014 / pages 132-133

: 1. 2. Photographies, © Léonard DE SERRES, 2014 3. Schéma, © Théo VIVIEN, 2015 / pages 134-135 : 1. Photographie, © Léonard DE SERRES, 2014 / 2. Photographie, auteur inconnu, 1932 / page 134 : 1. Photographie, © Polau, 2014 / pages 138-139 : 1. 2. Photographies, © Polau, 2014 / pages 140-141 : 1. 2. Photographies, © Sandra DAVEAU, 2015 3. Photographie, © Benoit FAURE, 2015 4. Photographie, © Léonard DE SERRES, 2015 / page 149 : 1. Photographie, © Domus, 2010 / pages 150-152 : 1. Photographie, © Clémence GABILLEAU, 2013 2. Photographie, © Polau, 2014 3. Photographie, © Ouest France, 2012 4. Photographie, © Polau, 2013 / page 153 : 1. Photographie, © Ouest France, 2013 2. Photographie, © Polau, 2014 / pages 154-155 : 1. 2. Photographies, © Monsieur J., 2013 / page 156 : 1. Photographie, © Pierre HUYGHE, 1994 / page 161 : 1. Photographie, © Clémence GABILLEAU, 2013 2. Photographie, © Polau, 2014 / page 162 : 1. Photographie, © Jordi BOVER, 2013 2. Photographie, © Léo HUDSON, 2014 / page 164 : 1. Photographie, © Clémence GABILLEAU, 2012 / page 173 : 1. Photographie, © Monsieur J., 2013 / pages 232-233 : Tableaux © Emmanuel DENECHAUD / pages 234-235 : Plans, coupes et élévations du Point Haut, © Atelier Construire, 2012.

ANNEXES

Entretiens

Olivier CHASSERIEAU

Architecte-urbaniste au sein de l'agence CHEMETOFF & Associés.

Entretien effectué à l'agence Alexandre CHEMETOFF & Associés à Nantes le 7 janvier 2015, vers 14 H 15, durant 45 minutes.

Sur la place, sur la rue CLÉMENCEAU, et la rue piétonne...

En fait, je suis originaire de La Roche -Yon...

Ah bon ? D'où ?

De St André d'Ornay, qui est un quartier un petit peu plus à l'Ouest...

D'accord, ok...

Et voilà... J'ai l'occasion d'y venir, de voir un petit peu...

Avec de la famille là-bas ?

Toujours ouais, c'est ça...

Et comment ils apprécient projet ? Enfin, est-ce qu'ils l'apprécient ?

Et bien oui... Oui oui oui... Ils l'apprécient, et ouais, c'est vrai qu'au début tout le monde était un petit peu sceptique et se demandait ce qui allait se passer, mais je pense qu'au final, il y a eu d'assez bons retours, je ne sais pas si vous vous en avez eu...

Ah oui, on en a pas mal... Les gens sont contents, et puis, ça change, quoi... La place était vide, à part la fête foraine, la petite fête foraine...

Oui, elle a complètement changé de statut et c'est vrai qu'on ne la traverse plus du tout pareil...

Ouais, on prend le temps, on passe au milieu, on observait, nous, pendant les études la traversée à pied. Les gens à éviter absolument le centre. On se mettait sur une position d'observation, et, les gens venaient de là et ils passaient là... Et là, à part quelques jeunes autour de la statue...

C'est vrai, c'était très vide, et moi, ce que j'ai remarqué en y revenant, c'est que justement maintenant il y avait beaucoup de jeunes qui restaient...

Ouais, c'est à prendre en compte aussi...

Alors que moi, quand j'étais jeune, je n'aurais jamais eu l'idée de rester sur cette place.

Il n'y avait pas énormément de bandes, il y avait quelques pelouses, c'était un peu bizarre...

Et alors vous dans ce projet, quel rôle vous avez eu par rapport à Alexandre CHEMETOFF ? Comment vous êtes arrivé dans le projet ?

Ah bah, dès le départ, dès le concours, on a été sélectionnés pour participer à un concours... On on a fait le concours avec une équipe à Paris, avec des collègues de l'agence de Paris, et puis on a gagné ce concours, on a commencé les études préliminaires, avant-projet... Donc là,

j'ai repris... L'équipe de Paris a arrêté... Donc j'ai repris, moi, les études préliminaires, et l'avant-projet...

D'accord. Donc vous avez pris la suite ?

On était plusieurs, parce que le concours ça demande pas mal de temps, moi j'ai d'autres chantiers en même temps, à suivre... Le concours, c'est assez technique, c'est du graphisme aussi... Il y a des logiciels spécifiques...

Et ce concours, il a été commencé quand, vous avez commencé quand à dessiner en gros ?

Le début de chantier c'était en 2011, c'est ça, donc, en 2010...

La question c'est combien de temps vous avait eu pour faire le rendu du concours ?

Heu, je sais plus... Ça remonte à quatre ans... Heu... Je ne peux pas vous dire comme ça... C'est quelques mois, c'est court comme délai. C'est court pour le concours. Après, les études préliminaires et l'avant-projet c'est en permanence avec les services de la ville et puis le chargé de projet de la ville. Donc on rencontre les différents services, on écoute les gens, on écoute les élus... Et puis le projet avance, parce qu'il n'était pas comme ça au départ, au concours... Il y avait plus d'eau...

C'est de bassins centraux qui ont été réduits...

Voilà... On déplaçait le kiosque à musique, on le mettait sur cette grande terrasse...

Et donc, ces changements ça résulte d'une concertation avec les habitants ?

Avec les élus, le maire, et les services également... Il y a eu des réunions publiques avec les habitants, qui ont eu un grand succès...

C'est-à-dire ?

Bah, des salles combles quoi... C'est rare quand même, parce que généralement les gens ça ne les intéresse pas... Et là vraiment, c'était assez exceptionnel...

Et alors justement, cette question de la participation habitante, moi elle m'intéresse un petit peu, est-ce que pour vous ces changements du projet ça va dans un sens positif toujours, ça l'enrichit, ça l'améliore ? Ou ça peut lui faire perdre de la force ?

C'est la meilleure forcément, c'est obligatoire, au départ c'est une idée et un concours ça reste assez précis, mais il faut retravailler dessus avec la ville... C'est toujours comme ça...

Donc vous ne voyez pas du tout la concertation avec les habitants comme une contrainte ?

Bah non... Alors attention, parce qu'elle n'est pas en direct avec les habitants... C'est la ville qui fait l'intermédiaire, nous, on a le retour de la ville uniquement... Les élus, ou les services... L'habitant, si : quand on se promène dans la rue les commerçants, on discute avec eux, on les écoute... Mais voilà, c'est pas forcément direct... C'est pas un choix que nous en fait, c'était dans l'organisation...

Et surtout sur, par exemple, le contexte de la collaboration avec François DELAROZIERE aussi qui m'intéresse un petit peu, parce que je l'ai rencontré également, et, si j'ai bien compris au début du projet il y avait un bassin qui était considéré comme le bassin des folies, et à ce moment-là vous avez eu l'idée de contacter François DELAROZIERE ?

C'est ça... Heu, déjà, dans le concours, il y avait un premier dessin de François DELAROZIERE, je ne sais pas si j'ai gardé quelque chose... Je ne l'ai pas avec moi là... Mais, oui, il y a déjà un premier dessin, demandé à François par Alexandre... Juste comme ça, pour dire qu'on pouvait y faire des choses dans ces bassins, et de toute façon il y aurait eu des jets d'eau ou quelque chose comme ça, il y aurait quand même eu une animation s'il n'y avait pas eu les animaux... Et après, la ville a rencontré François, et le projet s'est développé comme ça... Moi, pendant les études, j'ai travaillé avec une équipe de François, sur les mises au point qui me concernaient...

Et alors ici qu'est-ce qui vous concernait vous exactement ?

Tout ce qu'ils ne pouvaient pas faire : la fondation par exemple des animaux, puisqu'il faut les poser au sol, c'est pas simple, tout ce qui est réseau... Avec le bureau d'études, puisqu'il faut amener les réseaux, il y a tout un tas de calcul de puissances et de choses comme ça. Et après, aussi, il y a eu un travail sur la phase chantier avec la Machine. Sur l'idée d'ouvrir le chantier au public.

C'est un petit peu ça le sujet de mon mémoire, et ce qui m'intéresse aussi, c'est cette ouverture...

On a mis dans le marché de l'entreprise une clôture en bois pour qu'elle soit déjà plus belle qu'une clôture métallique classique de chantier, et puis les équipes de François l'ont un peu habillé pendant le chantier, la com' de la ville aussi. Et les équipes de François ont créé des belvédères, pour que les gens passent au-dessus des palissades et observent le chantier.

Et ce marché des palissades il a été donné à l'entreprise de menuiseries ? A quelle l'entreprise ?

Non non, à l'entreprise principale du chantier... D'espace public...

Donc c'était une entreprise générale ?

Oui oui.

Quelle entreprise ?

Là, pour ce chantier là, c'était DLE Eiffage...

D'accord.

On a mis dans le marché de l'entreprise une clôture en bois pour qu'elle soit déjà plus belle qu'une clôture. On avait, il y a plusieurs lots sur un chantier, donc là c'est le lot principal, lot terrassement/revêtement/hydraulique (pour les bassins) et donc on a le lot mobilier aussi, et espaces verts...

Mobilier, c'était aussi DLE Eiffage ?

Non, non... C'est une entreprise, un serrurier, donc c'est BABCO à St Nazaire.

Est-ce que vous auriez la liste des entreprises, d'une par hasard ?

Je suis en train de la donner...

[...]

L'entreprise principale c'est l'entreprise de VRD, DLE Eiffage... Ça c'est un premier lot : le lot 1. Le lot 2 : mobilier BABCO, le lot 3 : CAJEV, pour les plantations. Après pour l'éclairage c'est un petit peu différent, c'est l'entreprise Bouygues pour l'éclairage. C'est un peu différent puisqu'il y a un syndicat d'éclairage sur la Vendée, et donc la maîtrise d'ouvrage du chantier d'éclairage, on va dire, s'est effectuée par le SYDEV, qui avait son entreprise, Bouygues.

Et donc vous vous avez effectué le suivi de chantier ?

Alors, toutes les études, études préliminaires, avant-projet, projet, DCE, le suivi pendant les études puisqu'il y a toute une phase de travaux de dévoiements de réseaux faits par la ville. Donc là, on intervient avec notre bureau d'études en assistance à la maîtrise d'ouvrage pour tout ce qui est dévoiements et réparation des réseaux, voilà, parce qu'évidemment avant les travaux on s'inquiète de ce qui se passe en dessous, il faudrait pas revenir après une fois les travaux finis pour tout recasser parce qu'il y a un réseau qui est abîmé. Ensuite, le suivi de chantier, on a été aidé par ce qu'on appelle un OPC qui était Quatuor, dans l'équipe maîtrise d'œuvre, et notre bureau d'études techniques c'est Groupe Étude Michel NICOLET ça c'est des gens qui sont basés à Niort mais on travaille avec eux depuis des années.

Et le suivi de chantier, chez vous, il y a quelqu'un qui l'a effectué ?

C'est moi, oui.

Donc une fois par semaine, vous alliez...

C'est plus que ça, un chantier comme ça... La réunion est une fois par semaine, mais il faut être présent plus que ça, je veux dire, c'est plutôt deux et demi à trois jours. Surtout dans la période la plus critique. En parallèle du chantier, les études de la rue CLÉMENTEAU commençaient. C'est pratiquement un temps plein à La Roche s/Yon.

Ah oui, vous étiez quasiment là-bas tout le temps...

Pratiquement. Ou ici au bureau.

Les phases que vous dites les plus critiques, c'étaient lesquelles ? Vers la fin je suppose ?

Non, les phases où j'étais le plus présent sur la place, c'est le milieu le chantier, c'est quand on commence les finitions, généralement. Quand on commence à faire les revêtements de sol, les choses comme ça...

Il n'y a pas que sur le chantier, quand on choisit des arbres on va les choisir en pépinière à l'étranger, on visite des carrières pour les enrochements, on va chez les fournisseurs pour voir les différents produits, il y a toute une phase avec les serruriers de mise au point du mobilier, puisque tous les mobiliers ont été dessinés par nous, c'est du sur mesure, pour la place. Donc création des prototypes, à St Nazaire, ou des choses comme ça... Présentation à la ville...

Ok. Donc quasiment un temps plein ?

C'est quasiment un temps plein.

Et vous travailliez que sur ce projet là à cette époque où vous aviez d'autres projets en même temps ?

Heu... J'avais au départ d'autres projets en cours, à Nantes toujours le secteur 21, secteur du Pont TABARLY là, qui était encore en cours en même temps, qui vient de se terminer. Donc c'est plusieurs projets en même temps... Ouais.

Et alors sur cette question du chantier qui était un petit peu différent ici d'un chantier classique étant donné qu'il était entre guillemets «ouvert», qu'est-ce que ça a changé pour vous par rapport un chantier plus «classique» entre guillemets ?

Non, il était pas plus ouvert qu'un autre. Il est juste visible. Quand vous faites un chantier à Nantes, sur l'espace public, regardez les barrières là devant l'agence, c'est un chantier ouvert ça. Tout le monde voit ce qu'il se passe. C'est qu'il y a une communication dessus.

Mais au niveau du chantier lui-même, ça n'a rien changé ? Plus de rangement ?

Si si si... Si, il y avait un prix dans le marché pour l'entreprise, enfin c'était un forfait, qui devait préparer tous les vendredis, bien ranger le vendredi après-midi, des choses comme ça... Après être vraiment à disposition, à l'écoute de la ville pour que tout soit en permanence propre. Par contre, à l'intérieur de la palissade, le public ne pouvait pas pénétrer, sauf autorisation, mais ça c'est assez compliqué puisqu'un chantier c'est interdit au public, donc il y a des problèmes d'assurance, ou de choses comme ça, ça c'est la ville qui s'en est occupée quand elle avait besoin de faire entrer des personnes à l'intérieur. Et quand il y a eu des spectacles de François DELAROZIERE, en phase chantier, c'était des zones ouvertes, qui devenaient ouvertes, même s'il restait quelque finitions à faire dans ces zones, ce n'était plus un chantier.

C'était quasiment terminé. D'accord. Donc votre pratique du chantier n'a pas été modifiée sur ce projet ?

Chaque chantier est différent : les gens, les vendéens, les nantais, c'est pas pareil...

C'est ma question : est-ce qu'il y a une manière de faire de chantier ?

Non, il n'y a pas de secret. Il faut faire avec les gens, comme ça. Non non, il faut écouter. Il n'y a pas de méthode bien définie. De toute façon, les entreprises sont toutes différentes...

Et sur la sélection des entreprises, vous les avez sélectionnés et elles savaient au début que le chantier allait accompagné ?

Oui, c'est dans le marché, c'est un marché public, donc c'est très cadré. C'est une des phases des études et de la mise au point. Donc il y a une analyse des offres, les entreprises répondent, donc là pour les principaux lots il y a en moyenne 3 à 5 entreprises, je ne sais plus, qui attendaient pour un lot. Donc, elles font une offre, il y a eu une phase de négociation, puisque le type d'appel d'offres le permettait. Donc on a négocié avec les entreprises pas seulement les prix, mais surtout, cette phase de négociations sert à expliquer le projet un peu mieux, parce que quand une entreprise répond à l'appel d'offres, elle remplit des lignes de prix, elle crée un mémoire technique en mettant en avant ce qu'elle sait faire, c'est toujours un peu loin du projet. Même si certaines entreprises font des efforts pour être sur place, prendre des photos, des choses comme ça, c'est toujours assez loin. Donc cette phase négociation permet d'expliquer ce qu'on veut et le résultat qu'on veut. Et puis là, l'entreprise est choisie en fonction du prix, pour 40 % et pour 60 % son mémoire technique, ses capacités en chantier. C'est pas forcément la moins disante qui va remporter le marché. Là, c'était la moins-disante, mais aussi la meilleure techniquement pour le lot n°1, le lot principal.

Donc oui, l'entreprise générale...

Voilà, le VRD, ce qu'on appelle le VRD, généralement...

Et ça, le choix de prendre une entreprise générale ça venait de la ville ?

On ne choisit pas, l'entreprise répond. Il y a une entreprise qui répond. Après si, effectivement, c'est une entreprise de paysage qui répond pour une VRD, son mémoire technique va être faux, on va dire, elle ne sera pas retenue. Donc pour des gros chantiers comme ça, du VRD, c'est forcément des grosses boîtes.

Par exemple, ça aurait pas été possible de séparer les lots : terrassements...

C'est plus compliqué à gérer après... C'est beaucoup plus compliqué, c'est plus long. Là, le délai de chantier c'était 18 mois. Pour un chantier comme ça, c'est très court, très très court. Donc, c'était pas possible de trop diviser. On ne va pas chercher non plus à tout diviser, non non.

Alors sinon, en ce qui concerne l'accompagnement du chantier par François DELAROZIERE et les spectacles qu'il a fait par exemple au cours du chantier, est-ce que vous vous étiez en dialogue avec lui à ce niveau là, vous saviez ce qu'il allait faire ? Vous avez participé ?

Il y avait des réunions. C'est-à-dire qu'on a une réunion par semaine avec toutes les entreprises, je ne sais plus, qui était le mardi matin. L'après-midi, c'était consacré à la réunion avec les équipes de François, qui venaient en réunion. Il y avait soit en salle, soit sur place pour préparer les détails des spectacles et de l'arrivée des machines.

Mais ces spectacle à chaque fois était sur des phases de fin, sur des zones qui étaient quasiment finies, c'est ça ?

Oui, c'est ça la difficulté. Parce que la ville communique sur un spectacle, donne une date, alerte les gens : «Le 14 septembre, il y aura un événement.». On ne peut pas dire la veille : «C'est pas possible parce qu'on n'a pas fini de poser les pavés». C'est pas possible. Donc forcément, bien en amont, tout est préparé. Et les entreprises doivent réagir rapidement. Donc la réunion avec les équipes de François, c'était aussi avec les entreprises. Pas que nous maîtrise d'œuvre, c'était aussi les entreprises, notre OPC qui est chargé de l'organisation et du phasage chantier (l'entreprise Quattor, c'était Céline TANQUEREL). Eux, ils sont spécialisés dans tout ce qui est planning, organisation, pilotage. C'est-à-dire, le pilote, voilà. Nous, la maîtrise d'œuvre, c'est tout ce qui est plans, finitions, choix des matériaux, des choses comme ça, dialogue avec les entreprises...

Alors, un autre petit sujet qui m'intéressait aussi en ce qui concerne le projet lui-même : je pense que vous le savez, ça a soulevé pas mal de questions au tout début ce projet, notamment des questions sur l'identité de la place et de la ville. Beaucoup ont reproché à cette place, au tout début, je ne sais pas maintenant, que ça soit peut être un export par rapport à Nantes parce que le fait d'avoir votre équipe CHEMETOFF/DELAROZIERE, qui était sur Nantes...

Enfin après pas qu'à Nantes ... Enfin il y a Nancy, St Étienne, Montpellier...

Enfin par exemple, la réutilisation des machines...

Non, il n'y a pas, c'est pas Nantes, il faut aller sur place. C'est complètement différent. C'est

des machines, c'est ouvert au public, il y a un parc, c'est gratuit... Voilà... Ca n'a rien à voir...

J'en suis convaincu, mais la question c'est : qu'est-ce que vous répondez à ceux qui diraient ça ?

Bah, j'ai rien à leur dire, donc... Après les gens ils pensent ce qu'ils veulent... Les matériaux aussi, quand on met en place un enrobé dans une rue, l'enrobé on le retrouve dans toutes les villes. Le pavé on le retrouve dans beaucoup de villes...

[...]

Et puis il faut faire attention, parce qu'il y a les images de concours, mais on ne rentre pas dans le détail jusqu'au mobilier, dans un concours. Le détail de quelle forme aura le pied du garde corps, ça, on ne va pas jusque-là. Après, c'est un travail avec la ville, on fait des propositions, voilà. Ça avance au fur et à mesure des études. Donc effectivement, peut-être que sur des images, il y a quelque chose qui ressemble à un banc...

Non, et puis après, c'est aussi notre façon de travailler.

[...]

Et donc sinon, maintenant je pense qu'on peut dire que la place a eu un relatif succès, quelle est votre réaction par rapport à ce succès est-ce que vous vous y attendiez, est-ce que vous pensiez avoir plus de réticences ?

Ah, ah ! On s'y attendait, on est sûrs de nous... Je ne sais pas quelle crainte on peut avoir, aucune... On sait déjà, l'image de synthèse du concours, où celle d'après on va dire, celle mise à jour, ressemble au projet aujourd'hui, enfin au résultat, jusqu'à la couleur des sols. Après effectivement, les plantations, l'arbre n'est peut-être pas aussi grand aujourd'hui, mais bon ça pousse. C'est une image aussi à 5 ans. Si si, c'est tout à fait ça. Il faut bien regarder les images, et aller sur place avec les images. Alors elles sont prises à 3 m de hauteur, ces vues, mais à 1,80 m on devrait pouvoir comparer. Et il y a la webcam là, sur internet, donc on voit bien.

En fait, on a repris les grandes lignes de la ville : les rues perpendiculaires, et donc tout a ce dessin, systématiquement. La dalle ici, la dalle en béton, sa forme, regardez... C'est aussi la proportion de la place. Tout est calculé dans l'alignement. On prend un morceau de potelet, ça, c'est encore la croix. Les arbres ici, sont alignés sur les façades ici. Cette ligne là existait avant. On a fait que la recréer.

D'accord, vous l'avez replantée...

Oui. En fait, elle existait. Évidemment, là il y avait 3 voies avant nos travaux, il n'y a pas eu 3 voies tout le temps. La place était plus grande avant. Elle a été réduite pour caser les voitures, ça s'est transformé en parking géant...

Parce que ma question elle est dans le sens où c'était quand même un challenge de réaménager cette place, où pendant longtemps il y a eu des projets qui ont été finalement avortés, ça a été un challenge. Est-ce que tout ce projet s'est construit d'une seule traite, vous avez eu directement l'idée ou il y a eu des allers-retours un peu ?

Bah, il y a eu des allers-retours avec les réunions publiques et puis la ville : les bassins qui ont été modifiés, un peu moins d'eau, un petit peu plus de place pour les manifestations, voilà, le kiosque qui reste à sa place finalement et qu'on vient de restaurer là, qui est fini. C'est rajouter aussi la création du restaurant, la serre...

Qui n'était pas prévue au début ?

Non, mais il fallait y faire quelque chose dans cette place... On avait commencé à esquisser quelque chose, il y avait les kiosque BARTO qui étaient présents ici mais un peu vétustes, les mêmes que sur la place de Commerce à Nantes. Et donc on a souhaité faire un projet avec ces kiosques, les conserver, et ça ne s'est pas fait, donc on a créé une serre.

Après il y a un travail aussi avec la RATP (puisque pour les bus c'est la RATP à la Roche), sur la façon de fonctionner, les girations pour les bus... Il y a tout un travail avec eux aussi...

Et donc pour vous cette expérience de chantier accompagné, est-ce que c'est quelque chose que vous imaginez sur d'autres projets ou qui pouvait se faire que dans ce projet spécifique ?

Non, c'est sur tous les projets. Enfin, accompagné... C'est quoi ? Accompagné par qui ?

Bah, accompagné avec François DELAROZIERE, la Compagnie La Machine, cette collaboration...

Ah... Avec les Machines... Bah, c'est différent, c'est quand il y a un chantier comme ça... Bah ça s'est passé aussi sur le parc des chantiers à Nantes... Après, on ne fait pas que ce genre de choses...

Oui, mais pour vous est-ce que c'est intéressant comme procédé ?

Oui oui oui. C'est intéressant... Travailler avec «les artistes». Ah ah !

Mais alors, qu'est-ce que ça permet peut-être ?

Ils sont libres... Ils ont leurs animaux, leurs postes de commandes, voilà... Nous, on leur donne quelques contraintes techniques : de nivellement, de hauteurs d'eau, des choses comme ça, c'est tout. Et puis quelques consignes sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire dans un milieu naturel, dans un bassin. En allant jusqu'au type d'huile qu'on doit mettre dans le moteur.

Donc pour vous, c'est un intervenant comme un autre dans le projet ?

Oui, oui... C'est pas comme une entreprise, mais... C'est un projet qui s'ajoute... Vous savez, quand on travaille sur de l'espace public, on travaille souvent avec un chantier de bâtiment, on va dire entre guillemet «dans les pattes», quoi. Donc là c'est différent, puisque c'est plutôt une équipe, avec le bâtiment c'est un peu différent. Les plannings qui se chevauchent...

Est-ce que ça c'était dur à gérer ? La gestion des plannings ?

Sur les machines ? Oui, c'est pas facile puisque comme je le disais tout à l'heure, le fait qu'il y ait des spectacles organisés à telle date et puis on ne revient pas sur la date. C'est à telle date, c'est tout quoi. Donc ça, c'est pas simple.

Il y a des intempéries sur un chantier. On a eu des grosses intempéries, l'hiver 2012/2013, 2013/2014 aussi, il n'avait pas plu comme ça depuis 30 ans. Donc les caves inondées dans les commerces, dès qu'on faisait un trou il y avait de l'eau... On est sous la nappe phréatique. C'est-à-dire que la place Napoléon qui est le sommet de la ville, il y a une nappe au sommet de la ville, il y a de l'eau... L'hiver, au mois de janvier vous creusez, à 2,50 m il y a de l'eau, sur le sommet, donc c'est particulier. Donc, ça c'est une grosse contrainte dans un planning, les intempéries c'est assez compliqué à gérer. Quand vous faites un béton, une voie en béton, vous ne pouvez pas le faire quand il fait froid, quand il fait chaud... Donc il faut caser tout ça... Mais le planning, le phasage on va dire est déjà étudié pendant les études... C'est-à-dire comment on maintient la circulation, parce qu'il y a ça aussi, comment les commerces continuent à travailler... Ça fait partie du chantier.

Mais alors ce phasage, par exemple, par rapport aux spectacles, ce n'est pas fait avant les études ? Vous n'étiez pas au courant ?

Si. Si si si... On a toujours travaillé avec les équipes la ville et les équipes de François.

Parce qu'avant le concours vous saviez exactement...

Quel type de spectacle il y aurait, ouais... Heu... Pas avant le concours, avant le chantier. Avant le concours, non. On ne savait pas que les machines allaient arriver. On ne savait pas combien il y en aurait, s'il y en aurait, non... Avant le chantier, oui, on connaissait les dates, à peu près, et elles se sont précisées au fil du temps.

Et donc pour votre équipe chez CHEMETOFF, vous étiez combien à travailler sur ce projet, en phase chantier par exemple ? Vous étiez tout seul ?

Oui, moi, mais il y a dans l'équipe un bureau d'études VRD, donc il y avait Jean-Claude, et l'OPC, Céline (Quatuor). Donc, en maîtrise d'œuvre, on va dire, c'est 3 personnes...

C'est de la co-traitance...

C'était des co-traitants oui, ou des sous-traitants... Et donc le mandataire c'est nous, c'est une équipe, et puis il y a Alexandre qui vient aux réunions, à la mairie, qui visite le chantier, qui donne ses consignes, voilà... Je ne suis pas tout seul.

Donc en fait, vous vous avez vraiment pris le relais en phase études, enfin vous avez participé aussi au concours mais vous étiez aussi plusieurs à Paris, c'est ça ? Et en phase études vous avez vraiment pris le projet ?

Ouais.

D'accord, ok ok, très bien. Bah, peut-être une dernière petite question sur votre parcours personnel, vous qu'est-ce que vous avez fait comme parcours pour en arriver ici aujourd'hui ?

Je ne développerais pas là-dessus.

C'est vrai ?

Non. Ah ah ! Non, non, c'est de l'expérience. C'est de l'expérience.

Depuis combien de temps vous êtes ici ?

Je travaille pour Alexandre depuis 2001, 2000-2001... 15 ans... 14 ans...

D'accord. Vous êtes un autodidacte un peu ?

Voilà, on va dire ça... Ah ah ! On va dire ça...

Ok. Ouais, bon bah je pense que j'ai pas mal d'infos... Si vous vous voyez des choses que vous ne m'avez pas dites, importantes ?

Non. Non non, on a fait pas mal le tour, c'est très bien.

Ok. Bon bah très bien, je vous remercie.

[...]

Interruption.

Vous voyez, à St Nazaire, par exemple, le chantier... Là c'est les avocats. Donc je ne vous conseille pas d'aller voir les entreprises, c'est un marché public c'est un cadre et les entreprises doivent le respecter.

Et elles ne l'ont pas toutes respecté ?

Mais non... Après, il y a des petits problèmes de planning : quand on dépasse pour un truc, la ville elle est tenue, elle est obligée d'appliquer des pénalités. C'est la loi. Elle ne peut pas dire : « Oh bah non, tu as été gentil, je ne t'en veux pas. » Alors même si avec le conducteur de travaux, on s'entend super bien, après, c'est une société, donc on lui dit : « On t'enlève 5 000 € », elle n'est pas contente, quoi. Voilà, donc vous n'allez peut-être pas être bien reçu partout, quoi. Alors, à la Roche s/Yon, il y a quand même la CAJEV, qui a un rôle important sur la finition. C'est les espaces verts : c'est les bassins, il y a des poissons, des plantes... Les poissons étaient dans le marché, il y avait un prix.

D'accord. Donc, peut-être plus avec la CAJEV qu'avec l'entreprise générale... C'était qui l'entreprise générale encore une fois ?

C'est DLE Eiffage. Après, ils sont vraiment pas dispos comme ça... C'est compliqué...

Parce moi l'idéal, ça aurait été de rencontrer peut-être aussi un ouvrier...

Bah, je pense qu'allez voir à la CAJEV. Il y a Laurent, et, il vous le dira.

[...]

Voilà, c'est ça... Et donc accompagnement de chantier, chantier ouvert, c'est ça qui m'intéresse un peu... Les relations entre les différents acteurs, comment ça se passe... Donc je vais essayer un petit peu de...

Parce que le chantier ouvert à Nantes, le parc des chantiers c'était un chantier ouvert aussi. Il y avait la biennale qui venait s'incruster dans le chantier, donc c'était assez nouveau aussi...

Ouais, ce qui m'intéresse c'est ce que ça implique, ce que ça donne aussi peut-être... Plus d'appropriation par les habitants, du projet...

Je pense que c'est bien. On n'aurait pas eu à La Roche ^s/Yon ces palissades, ces belvédères devant, laissées derrière. Heu... Ils se seraient posé d'autres questions. Et là, on allait de temps en temps monter sur les belvédères avec eux, avec un casque, et ils nous posaient des questions. Les gens observaient.

C'est vrai que quand on voit un gros projet, on se dit : «Tiens, ils font un parking souterrain.». C'est ça. On leur dit : «Bah non, ne vous inquiétez pas, c'était pas prévu. Il n'y aura pas de parking souterrain.» On leur explique qu'ils sont en live, en direct.

Même sur la question des bassins il y a eu des petites réticences, des questions au début. Et après, vous avez été visiter au Tripode, c'est ça ?

On a amené les élus, ouais. Les élus, et puis le comité de pilotage, enfin bon des gens de la ville, des habitants. Mais c'était la mauvaise période, c'était l'hiver. Les bassins, c'est naturel, l'hiver il ne se passe pas grand chose. Mais du coup ça explose tout se suite, c'est plus rapide qu'un espace vert classique...

Donc voilà, c'est ça un peu qui m'intéresse, le rapport avec les habitants. Parce que c'est vrai que le chantier qui dure un an, ça peut devenir un traumatisme, mais là je pense que...

C'est un an et demi plus il y avait quand même avant, trois mois de réseau. Donc en gros, c'était deux ans. Pour les habitants c'est deux ans de chantier.

Et François DELAROZIERE me le disait, je pense que c'est aussi le spectacle Premier Coup de Pelleuse...

Qui a eu beaucoup de succès. C'était un peu la surprise. Il était bien, ce spectacle de pelleuses. Je trouve que (ça c'est personnel) le spectacle avec les acrobates en l'air, là...

Le Réveil des Animaux ?

Oui, il n'était pas assez accessible. Nous on était en famille, sur une des terrasses. On était un peu loin de tout, pourtant on était au milieu de la place.

Mais moi aussi je pense ça, et je pense que c'est assez partagé comme... Le premier a vraiment donné un coup de boost, et même qu'il y a eu peut-être un peu des déceptions sur les événements un petit peu plus petits, comme le Pique-nique de la Place ou les gens s'attendaient à quelque chose de très spectaculaire, et au final c'était plus petit, mais après les gens se sont habitués...

Ouais... Mais c'était avec les gens. Le côté spectaculaire c'est pas avec les gens. Quand il y a une pelleuse, vous ne pouvez pas mettre quelqu'un en dessous. C'est pas possible. Vous êtes obligés de mettre des barrières. Et quand il y a des grues, c'est pas possible. Alors que le pique-nique, ce sont les gens qui participent.

Non, je pense que ce n'est pas sur le Pique-nique, c'est sur le Concert dans les Petits Bassins...

Ouais, peut-être... Mais après ça dépend, je ne sais plus si c'était la semaine, ou quelque chose comme ça, c'était différent... Après, ils n'ont peut-être pas assez communiqué aussi, à la ville. C'est une question de communication.

Je sais que là, cet été, il y a eu un comptage : il y a eu (j'ai peur de dire une bêtise, il faudra redemander à Rémi si vous le rencontrez), juste sur les postes de commande des machines, pas les gens qui regardent, il y a eu 40 000 personnes.

Oui, c'est le chiffre que j'ai vu...

C'est ça ? Et que du bouche à oreilles.

Non, mais c'est un gros succès. C'est un succès...

C'est-à-dire qu'il n'y a pas eu de communication sur la côte, ou très peu, à part dans les journaux nationaux, enfin Ouest France ou des conneries comme ça. Mais, pas de com'. Pratiquement pas.

Tout le monde en parle...

Et c'est même mieux le bouche à oreilles. Parce que ça veut dire que les gens apprécient. Si c'est pas bien, ils n'en parlent pas à leurs voisins.

[...]

Non, par contre on a un stage de suivi de chantier en troisième année, ça c'est pas mal. Mais bon c'est court. C'est 4 mois et on ne va qu'aux réunions de chantier une fois par semaine...

Le suivi de chantier, bah oui, il y a une méthode de travail. Comment on fait pour les ouvriers, pour éviter les problèmes sur un chantier, prendre des notes tout le temps, ça va agacer les gens. Donc c'est là, c'est dans la tête. Faire des photos, et dans la tête. Et c'est une méthode de travail : vous faites des photos, après vous faites des dessins sur les photos, vous donnez ça aux gens... Vous allez voir le poseur de pavés, vous lui expliquez. Limite vous prenez la truelle pour lui montrer ce que vous voulez. C'est ça aussi un suivi de chantier. C'est de la compta, de la paperasse de marchés publics, de la fin de chantier c'est énormément de paperasse, c'est pénible...

Et alors justement ça, ce rapport avec les entreprises, vous vous essayez de les «laisser faire» entre guillemets ou alors vous faites un projet très défini qu'ils doivent suivre ?

Il faut les écouter. Sinon ça ne marche pas. Parce que vous ne pouvez pas tout savoir. C'est pas possible. Il y a un métier : quand vous voyez un paveur, il va lui, quand vous posez un pavé en granit, vous expliquer pourquoi il ne peut pas coller les deux pavés. Ca, ça ne s'apprend pas à l'école. C'est juste le gars, sur place, il sait pourquoi on ne peut pas coller les deux pavés.

[...]

Aujourd'hui, vous vous êtes tout seul sur Nantes à travailler ?

Sur Nantes je suis tout seul, ouais.

Avant vous étiez plus ?

Heu... Au début en 2001 oui, on était 3. Après il y en a un qui est parti, donc on est passé à 2, mais à nouveau à 3... Et...

[...]

François DELAROZIERE

Directeur artistique de la Compagnie La Machine.

Entretien effectué dans les bureaux de la Compagnie La Machine à Nantes le 26 novembre 2014, vers 12 H 45, durant 23 minutes.

J'ai déjà regardé un petit peu le projet, de quoi il s'agit, le projet Pentagone 2020... ce qui m'intéressait c'était dans un premier temps de savoir comment était né le projet, par exemple vous avez été contacté par CHEMETOFF avant le concours, vous lui avez donné un petit peu l'idée...

Non, on lui a pas... Non, CHEMETOFF m'a contacté parce qu'il y avait un manège sur la place, et qu'il faisait des bassins, et il sentait qu'il y aurait besoin de quelque chose qui soit en mouvement, quelque chose de ludique, en plus de l'aménagement qu'il faisait. Et il avait prévu, lui initialement, enfin mis dans le concours, une fontaine de jet d'eau animé sur un des bassins...

Le bassin de la folie...

Voilà... Et il m'a dit « Bon écoute, je sens que tu as quelque chose à faire dans cette aventure donc je te mets en option, est ce que tu es d'accord ? Envoie-moi quelques croquis d'objets marins. » Donc j'avais envoyé quelques croquis du Carrousel des Mondes Marins. Et donc il a gagné le concours, et après il m'a fait rencontrer plus tard le maire, comme prévu, puisque j'étais en option mais pas du tout impliqué dans l'équipe qui avait concouru. Et à la rencontre du maire, la mayonnaise a pris entre moi, lui et CHEMETOFF. Et donc on a été missionné pour faire une étude et monter un projet. C'est à ce moment là qu'on s'est intéressés à La Roche s/Yon. C'est marrant, j'ai appris beaucoup de choses, j'ai rencontré quelques historiens, des commerçants... On s'est attaché un petit peu aux différentes problématiques d'aménagements du centre-ville, plus largement de toute la ville, en s'intéressant aussi à la place Napoléon. Et avec Alexandre CHEMETOFF, il était incontournable que le projet soit lié à Napoléon puisqu'il reste à trôner au centre de la place... Et en voiture, avec Alexandre CHEMETOFF, il m'a mis sur la piste de la Campagne d'Égypte, de ce que Napoléon avait ramené...

Donc c'est lui qui vous a mis sur cette piste ?

Ouais, ouais... Parce qu'il a une bonne connaissance de l'histoire de Napoléon, puisqu'il s'était posé la question avant moi, et on a décidé ensemble que ce n'était pas l'aspect « guerre » de l'histoire de Napoléon qui nous intéressait, mais plus l'aspect Républicain de notre société : débuts de l'industrialisation, transformation de notre société, l'école, la poste, les préfectures, les chefs-lieux et toute cette organisation républicaine de la France. Et c'était ça qui était intéressant de révéler, puisque La Roche s/Yon avait été construite comme une préfecture. C'est comme ça qu'est né le projet. A partir de ça, je me suis intéressé à la Campagne d'Égypte, à cette histoire là. Et il était après simple de plonger dans cette aventure et de faire le lien entre la Campagne d'Égypte et la ville, et la place naissante. On est parti sur un espèce de canular...

De création de la légende...

Voilà... Une espèce de légende car il fallait raconter une histoire autour de cette place qui fasse que ce qu'on allait construire et faire sorte de terre comme si c'était enraciné dans le sol, dans les fondations de la ville. Et donc la campagne d'Égypte a été un moyen intéressant... Dire que les savants ont écrits les manuscrits, ils sont venus, ensuite tout a disparu, mais comme on creuse on va retrouver. Donc il y avait à la fois l'Histoire et la vraie Histoire de La Roche s/Yon qui venait se frotter à une espèce de fable et évidemment, avec l'enjeu d'impliquer les médias pour qu'ils jouent le jeu avec nous, ce qu'ils ne savent pas trop faire raconter des conneries... Et là, la mayonnaise a pris...

Interruption due à un appel reçu par François DELAROZIERE...

[...]

Donc vous disiez que vous vous étiez imprégné de la Campagne d'Égypte. Mais vous n'aviez aucune idée, avant de faire ces études, de ce vers quoi vous alliez tendre ?

Non... Si si, j'avais quand même une intuition, puisqu'il y avait les bassins, qu'on pouvait créer une espèce de famille, qui partait d'une matrice et qui pouvait occuper tout l'espace. Puisque c'est fractionné, donc il fallait réfléchir à quelque chose. On n'allait pas lutter contre la statue,

donc quelque chose qui puisse se diffuser, et créer un espèce de parcours. Et j'avais cette idée de famille... Comme un animal qui avait pondu des animaux. C'était ça l'idée que j'avais, au départ. Mais je ne voulais en aucun cas que ce soit un manège, en aucun cas que ce soit des choses comme ça...

Mais dans tout les cas ça aurait été des machines ? On imagine difficilement autre chose...

Oui oui oui oui... Moi, je résonne sur l'objet en mouvement : j'utilise le mouvement pour créer de l'émotion.

Et alors cette idée d'étendre à tous les bassins, elle est venue de Pierre REGNAULT ou de vous, en concertation ?

Non elle est venu de moi, après les idées... Le parcours de l'idée, ou même l'aboutissement d'un projet ce n'est jamais complètement linéaire. Ça arrive dès fois, un mec qui arrive et qui programme tout... Mais c'est des discussions, des rencontres, des idées que certains ont, des idées qu'on envoie, et qui évoluent, des contre-idées... Et ça se construit comme ça, ça se construit à plusieurs, en y réfléchissant, au fil des conversations, elles naissent... Et il n'y a pas de règles. Par exemple, pourquoi il y a des animaux locaux ? C'est parce qu'à un moment on m'a dit : «Ça serait bien quand même qu'il y ait un peu de faune locale»... Donc à ce moment là je me suis dit pourquoi pas ? C'est assez chouette de se dire que les savants quand ils sont arrivés, ils ont étudié, et ils m'ont dit qu'il y avait la loutre qui faisait sa réintroduction. Donc voilà, allez, on va faire une loutre.

Une idée, elle se nourrit de la réalité dans laquelle elle se trouve, à tous les niveaux : social, humain, physique, géographique... Et c'est ça qui fait la force, sinon on arrive avec sa choucroute, et puis on la pose comme un gâteau, et c'est déconnecté du reste. Nécessairement une idée s'inspire d'un contexte.

Alors la question de la faune locale m'intéresse aussi... Et j'ai vu les petits interviews de vous sur le site de la Roche, très bien faits, où vous expliquez très bien le projet, et vous parlez à un moment de l'ibis sacré, qui est à la fois retrouvé pendant la campagne d'Égypte et sur les bords de Loire...

Ça vient du fait que de ma fenêtre (j'habite sur les bords de Loire à La Chapelle Basse Mer, près d'une digue), et il y a parfois des poireaux qui poussent un peu, il y a des colonies d'ibis sacrés qui viennent manger les vers et tout... Et ça m'avait vraiment étonné la première fois de voir ces animaux qui arrivent, assez grands, avec des becs magnifiques. Ce sont de très beaux oiseaux... Et de voir ça à la Chapelle Basse Mer, je me suis dit : «Mais qu'est ce qu'ils foutent là ?». Et j'ai appris que finalement, ils s'étaient échappés d'un zoo il y a quelques années, et c'est devenu endémique puisqu'ils régulaient la population, parce qu'ils n'ont pas de prédateurs..

Et donc ça pose la grosse question de l'identité, qui a pu faire débat, de la place. Est ce que le fait de considérer les bords de Loire, vous considérez la totalité du territoire Pays de la Loire comme un territoire ?

Non mais des ibis il y en a en Vendée, il n'y a pas de problème... Parce qu'à partir de la Loire Atlantique, ils irriguent toute la côte, tous les marais environnants... Ils vont partout. Mais après je m'en fiche un petit peu, enfin... Un hippopotame il y en a dans le Nil, le crocodile aussi, les flamants roses on les retrouve en Camargue mais aussi en Égypte...

Qu'est ce que vous répondez à ceux qui disent qu'il y a un risque de mélange entre Nantes et la Roche ?

Ah, sur le projet ? Ce que je réponds à ça c'est que La Roche s/Yon n'est pas du tout le même projet que les Machines de l'Île. A La Roche s/Yon, on accède à des belvédères, on manipule de loin des objets qui sont dans l'eau. C'est lié au projet urbain, l'aventure accompagne tout le chantier, mais directement, puisque le chantier est de plus petite taille que l'Île de Nantes, et on est impliqués au jour le jour dans le chantier... C'est une aventure complètement différente ! Moi, ce que je réponds c'est que si c'était la même chose, les machines de l'Île de Nantes et La Roche s/Yon, ce serait extrêmement dommage.

Mais vous demandez à un plasticien, un artiste, un peintre, ou un musicien d'écrire une piste de musique, il va le faire avec ses instruments. Il va écrire un autre morceau, et cet autre morceau va être écrit avec les mêmes instruments, mais ça ne sera pas la même émotion, ça ne sera pas

la même tonalité. Il ne faut pas avoir peur que les artistes puissent s'exprimer dans plusieurs lieux, dans différentes villes... Picasso a fait 1000 tableaux, chaque tableau, peut-être que certains font la même taille, sont dans un cadre sur une toile avec de la peinture, mais ce sont des univers différents.

Les modes d'expressions sont peut-être les mêmes mais le propos est bien différent. Et la question du chantier m'intéresse vraiment aussi : cet accompagnement que vous avez fait tout au long, c'est assez inédit, c'est assez unique...

C'est un vieux rêve, ça...

Comment c'est venu ? C'est une idée qui vous travaillait ?

C'est un vieux rêve d'accompagner les chantiers... Et c'est pour ça que je hais les palissades qui se cassent la gueule, les palissades dégueulasses en tôle déployée ou en bardage... Et je pense que les chantiers, enfin j'estime que la ville est un espèce de magma en permanence en mouvement, en permanence en chantier. Et il faudrait faire des chantiers des aventures à vivre, des aventures qui structurent le paysage, qui racontent une histoire... C'est une transformation de la ville, c'est une mutation. Cette mutation, pour moi, c'est presque un acte théâtral dans la ville. Parce que j'avais le souvenir de voir le théâtre Liceu à Barcelone lorsqu'il a brûlé, ils avaient creusé sur trente mètres de profondeur pour aller chercher les fosses, et on avait un belvédère sur le théâtre quand on marchait sur les Ramblas. J'avais passé une heure et demi à les regarder travailler. Et j'étais fasciné, j'ai passé un moment incroyable ! C'est comme un film au cinéma. Et donc je me dis que le chantier peut ne pas être ce qu'il est d'habitude : les entreprises qui arrivent, qui défoncent tout, qui dénaturent, qui font du bruit de la poussière, et qui rangent mal leurs trucs, mais quelque chose à partager avec le public. Et là, avec Alexandre CHEMETOFF, on s'y est pris assez tôt pour pouvoir mettre dans l'appel d'offres au départ les conditions dans le choix des entreprises, qui fassent qu'elles étaient impliquées déjà dans l'idée qu'il y allait y avoir des spectacles, que le lieu aller être transformé... Donc le secret est là, c'est qu'avant que le chantier ne soit fait, avant le choix des entreprises, si on veut faire une aventure comme ça il faut le mettre dans la concertation pour ça que soit inclus dans le cahier des charges.

Donc les entreprises ont été choisies en fonction de ces critères aussi ?

Ouais, les entreprises ont été choisies et elles le savaient dans leurs offres. Elles ont tenu compte de ça.

Donc elles étaient d'accord pour vivre cette expérience ?

Voilà ! L'État a lancé une commission qui s'appelle la CNACEP sur l'art dans la ville, l'art et la culture dans la ville. Et tout ça partait du 1 %, dont ils ne savent plus trop quoi faire. Moi je dis qu'il faut que pour tout chantier, tout acte de construction, il faut le 20 % de culture : que l'artiste ou le plasticien s'associe à l'architecte. Si l'architecte est peintre, ça peut être l'architecte lui-même, je n'en sais rien... Ou qu'un musicien intègre l'acte culturel dans la conception d'un lieu, d'un bâtiment, d'une place... Mais à hauteur de 20 % d'apport, pour vraiment transformer le geste, le chantier, mais aussi le geste d'architecte ou d'aménageur qui ont tendance à faire par reflex les mêmes trucs un peu partout... Et comment on pourrait fabriquer de la vie à chaque fois unique et différente. Simplement, ce n'est pas de l'argent en plus ou en moins, c'est 20 % consacré au geste culturel. Ça peut être dans la phase de construction...

Et alors comment vous avez géré ce rapport, qu'est ce que ça permet de faire suivre le chantier par les habitants, comment est impliqué l'habitant ?

Là, on a créé des belvédères, parce qu'ils donnaient une vue sur le truc, donc tout le monde avait son avis... Il y a deux films qui vont sortir qui sont assez intéressants : un qui est du point de vue de l'habitant, et l'autre du point de vue... Où on m'entend parler avec Alexandre CHEMETOFF. Il faudra d'ailleurs que tu puisses les regarder... Ils sont pas sortis, mais il faudra que je puisse te les passer, mais si c'est vraiment personnellement.

Interruption due à l'échange d'adresses mail.

[...]

Il y a chaque micro-action que l'on a fait : la mise à l'eau des poissons, toutes les actions qu'on a faites sont répertoriés...

Et donc qu'est ce que ça permet pour les habitants ? Ça permet peut-être qu'ils s'approprient un peu le projet ? Parce qu'il y a eu quand même au début une espèce de polémique...

A La Roche s/Yon, c'est polémique jour et nuit, 24 h sur 24, tous les jours de l'année, donc moi j'ai trouvé ça marrant... C'était pas une polémique, c'était que les gens qui donnent leur avis, et c'est des petites villes, où tout le monde se sent concerné, s'approprie le territoire, le maire connaît tous le monde, serre la main à tout le monde... C'est un terrain complètement différent d'une grande ville de plusieurs centaines de milliers d'habitants. Et donc, les Yonnais aiment bien donner leur avis, j'ai remarqué. Ça n'a jamais effrayé, ni fait peur, parce que donner son avis, discuter... Bah voilà, c'est une façon de râler ou apprécier... Après le fait qu'il y ait les belvédères, et que le chantier soit mis à vu, les Yonnais se sont approprié le projet, et ont tous donné leur avis à chaque moment de l'aventure.

Donc est-ce que ça a rempli la mission que vous vous étiez donnée ?

Le spectacle du Premier Coup de Pelleteuse a quand même pas mal inversé la vapeur et transformé les opinions sur le projet. Parce que ça a été un grand succès : il y avait quand même 12 000 personnes, presque un quart de la population qui était là, dont des gens qui venaient de l'extérieur. Et ça a été une aventure, ça a lancé vraiment, ça me semble une chose importante. On n'est pas simplement dans le discours intellectuel, là, on était face à une émotion. On a sorti de terre, donc ça a marqué et ça a fait un peu basculer l'affaire. Mais les gens on continué à râler...

Toujours...

Il y en a qui râlaient, il y en a qui ont inversé leur point de vue, d'autres non... Là-dessus, on ne fait jamais l'unanimité, et c'est aux élus de prendre le risque.

Et dans les spectacles vous avez intégré les entreprises et les ouvriers ?

Non, non non, ça ne s'est pas fait, ça n'a pas pu se faire. On aurait voulu mais finalement, ceux qui ont manié les pelleteuses n'étaient pas des ouvriers du coin. Ça s'est pas bien goupillé pour qu'on puisse le faire.

Alors comment vous avez géré ce spectacle, c'était assez nouveau pour vous ?

Oui, c'était un spectacle d'une heure, je fais souvent des formats plus larges. Et bien on a répété : on a trouvé un local, enfin un terrain, on a creusé, on a mis des caisses, on a regardé ce que ça donnait, on a répété pendant trois semaines avec les pelleteuses. Et puis la forme est née, c'est une création. On est venu s'installer au dernier moment, la veille on a creusé. On a fait deux trois répétitions publiques, pas publiques mais en ville donc a vue, et puis on a fait l'histoire.

Et le calage du spectacle et des événements par rapport au chantier, comment il s'est fait ? Est-ce que ça a modifié le planning du chantier ?

Non, on n'a pas touché au planning du chantier. Il y avait quand même une interaction, une réflexion, on faisait partie des réunions de chantiers, donc c'était pris en compte. Ce qui a été le plus dur, c'est de garder un chantier propre et des palissades proprement installées. Ça c'était une vraie guerre. La prochaine fois que je ferais une prestation de La Machine sur le projet, s'il y a prochaine fois.

Et ensuite, les objets étaient découverts à différents endroits où ça creuse dans La Roche s/Yon. Ça c'est l'idée d'un élu, parce qu'au départ je comptais tout trouver à l'intérieur, et à un moment on m'a dit : «Mais il y a des chantiers, et si on les faisait apparaître.». J'ai trouvé l'idée très belle.

Et du coup, c'est comme ça que le chantier s'est élargi à l'ensemble de La Roche s/Yon : au Bourg s/La Roche, dans les quartiers en construction... Et là dans la nuit, on faisait apparaître un nouvel animal. Il restait quelques jours, et il venait rejoindre les autres animaux en attente d'aller dans les bassins. Les animaux étaient un prétexte pour regarder le chantier, parce que regarder se creuser les bassins, les transferts des baches se mettre, c'est rentrer dans la stratification de la production de la ville, donc c'était super pour le public.

Donc si c'était à refaire, vous imagineriez, vous pensez que ça peut être reproductible sur d'autres chantiers ?

Ah oui oui oui oui oui... Complètement. Chaque chantier est différent, mais on peut inventer une

histoire à chaque chantier. Au contraire, je pense que c'est très intéressant de le faire et dès que je le peux je l'envisage. Ça ne s'est pas encore fait, mais j'y pense sur des gros projets qu'on a ailleurs. Accompagner le chantier. Et il y a 1 000 façons de le faire. Il y en a qui le font déjà, il y a des plasticiens qui le font, qui investissent des morceaux de chantiers, qui produisent des œuvres au fur et à mesure que le plancher se fait, avec les matériaux... Il y a un tas d'aventures qui se font, mais celle là était quand même assez particulière.

Autre question pour finir peut-être... Sur la durabilité du projet, je vous ai vu dire dans quelques interviews que vous pensez que ça allait attirer des foules pendant des années et des années. On voit que ça a eu un succès cet été, est ce que vous croyez que ça va durer dans le temps cet engouement ?

Je n'en sais rien, je pense que ça dépend de la façon dont les objets sont entretenus et de la politique culturelle qui est menée autour de l'usage de l'équipement. Moi je me suis rendu compte que ce qui serait bien c'est de mettre un peu plus de médiateurs, notamment l'été, pour accompagner le public, et pour raconter des histoires. Parce que ça ne serait pas des médiateurs, mais à la fois des vétérinaires ou machinistes, qui à la fois accompagnent le public. Parce que les modes de postes de commandes qu'on a fait ne sont pas très intuitifs, à cause du pneumatique et tout... Et ça demande une compréhension, alors qu'aujourd'hui avec les manettes on est très direct même dans les jeux vidéos, et ça c'était dû à nos modes de productions... Il y a un geste, il y a de l'attente, et donc pour emmener les gens à passer une belle expérience en peu de temps c'est vachement bien qu'on raconte l'histoire de ce lieu, qu'on explique comment ça fonctionne, qu'à plusieurs on peut faire une scène, réveiller et faire une séquence...

Et à ce moment là, ça rend l'objet beaucoup plus attrayant et on rentre plus facilement dans la compréhension. Parce que les gamins arrivent, ils essayent un truc, et si ça ne marche pas ils s'en vont. Alors que s'ils insistent un peu, tac, tout d'un coup ça se met à bouger. Donc je pense que là-dessus, il y a quelque chose à faire. Et après on peut profiter de cet équipement. Et dessus, il y a Alexandre CHEMETOFF, ce n'est pas l'un sans l'autre, pour rendre la place extrêmement vivante à très haut niveau. On peut changer les points de vue, créer des événements, mettre en scène des choses avec ces animaux autour, faire des concerts...

Donc ça peut être à continuer...

Complètement. Et puis après on peut remplacer un animal par un autre, il peut y avoir des nouveaux arrivants au bout de 2 ans... C'est pas tellement ce que ça coûte qui va grever le budget de La Roche s/Yon. Il faut qu'il y ait une volonté politique de porter le projet. Il faut que la mairie se sente comme un espèce d'exploitant d'une entreprise culturelle et touristique et prenne à corps le fait que ça doit être bien entretenu, renouvelé, transformé... C'est ça qui va faire la durée. Si c'est pas repeint, ça va mourir. Donc il faut les sortir régulièrement, mais l'entretien fait partie du projet. On entretient à vue, on sort les machines, les gens viennent voir dessous comment ça vieillit... C'est vraiment une histoire assez complète.

Et vous avez parlé des enfants aussi, c'est les enfants qui amènent les parents sur la place. C'est l'inverse de d'habitude, les parents apprennent aux enfants, là c'est les enfants qui apprennent aux parents...

Oui, et puis les enfants peuvent courir à peu près partout, c'est assez sécurisé alors qu'il y a pas de barrières. C'est génial ! L'aménagement est assez exemplaire pour ça, je trouve. Pour moi, c'est la plus belle gare routière d'Europe.

Est ce que le projet d'Alexandre CHEMETOFF a été modifié aussi en fonction de votre intervention ?

Oui oui, bien sûr : on reprenait les plans, il y avait des bout de tables, on a dessiné des pas, notamment tout ceux qui s'avancent dans les bassins a été rajouté. Enfin, il y avait quelques îles et tout, mais il y a des choses qui ont été faites par Alexandre, et d'autres qu'on a fait ensemble. Bien sûr. Il y a des dessins sur lesquels il griffonne, moi j'y griffonne aussi. On travaille ensemble.

Vous vous connaissiez depuis longtemps ?

On s'est connus dans le cadre du projet de l'île de Nantes. C'est pour ça qu'il a pensé à moi, parce qu'il sait la façon dont je travaille. C'est un urbaniste que j'apprécie.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Laurent RIDIER

Conducteur de travaux à la CAJEV.

Entretien effectué dans les bureaux de la CAJEV à La Roche s/Yon le 11 mars 2015, vers 16 H 15, durant 21 minutes.

Donc d'abord première question, savoir un petit peu l'entreprise de la CAJEV par rapport à la ville de La Roche s/Yon, comment ils interviennent ? Est-ce que c'est un acteur avec qui vous êtes souvent contact ?

Oui, c'est un acteur avec qui on en est souvent contact, quand il y a des projets, après, on travaille que sur du marché d'appel d'offres, marché public avec eux. Donc c'est forcément des procédures de marchés publics...

De concours...

Voilà... Alors, c'est pas des concours, mais c'est un peu le même principe... C'est un appel d'offres avec concurrence. Après, on essaye en effet d'être pertinents sur les offres qu'on fait parce qu'on travaille à domicile, maintenant c'est pas forcément... On ne gagne pas à chaque fois...

D'accord. Et vous ne travaillez que sur ce secteur ? Jusqu'où vous allez ?

Non. On travaille sur tout le département, plus on va dire le Sud 44, le Nord 17, et l'Ouest du 79, globalement. On fait une banane La Rochelle, Niort, Bressuire, Cholet, puis après on remonte sur le Sud 44.

D'accord. Ok, très bien. Et donc, sur ce projet particulier de la place Napoléon, sur l'appel d'offres, qu'est-ce qui vous a motivé pour aller sur ce projet là, qui est un petit peu spécifique ?

La motivation première, elle est économique. C'est surtout qu'il faut qu'on aille démarcher pour vivre. Donc, la raison première, elle est là. Et la deuxième raison, c'est parce que c'est La Roche s/Yon, et qu'on est de La Roche s/Yon, donc on allait pas laisser passer l'occasion d'y répondre.

Mais c'est qu'il y avait une petite différence, peut-être, par rapport à d'autres appels d'offres, c'est la notion d'accompagnement de chantier qui a été voulue par François DELAROZIERE, je ne sais pas si vous vous l'avez vraiment vécu ou pas mais...

Qu'est-ce que vous voulez dire par accompagnement ?

Il me semble que dans l'appel d'offres, il y avait une spécification aux entrepreneurs que le chantier allait être entre guillemets «visible par le public», qu'il y allait avoir des moments où...

Oui oui, bah oui il y avait des moments avec des interactions, il y a eu des moments de mises en scène, il y a eu des moments de spectacles... Mais, visible par le public j'ai envie de dire, c'est tous les jours, sur n'importe quel dossier. Là, c'était peut-être un petit peu plus spectaculaire parce qu'en effet on était en plein cœur de la Roche, et enfin c'était vraiment des travaux assez magiques, et puis vraiment très important. Ensuite, nous, en ce qui nous concerne nous sur la partie espaces verts, on a pas eu, enfin il n'y a pas eu d'impact important dans notre organisation à nous. Je veux dire, ça ne nous a pas désorganisé... Puisque tous les cheminements des spectacles ont été faits, de toute façon ils sont fait en tenant compte des interventions et de l'avancement du chantier. On avait des dates butoir sur certaines choses, mais c'est tout. Donc il n'y avait pas...

Pas vraiment de différence par rapport à d'autres marchés ?

Si, c'était un petit peu différent, il y avait plus d'acteurs. Voilà, c'est tout. Je veux dire, après, c'était pas si exceptionnel que ça par rapport à d'autres chantiers...

Et, savoir un peu quel moyens vous avez utilisés là-bas, les équipes, combien ils étaient ?

Alors les équipes, il y avait un chef de chantier qui était sur place en permanence. Et en termes de personnel, il y a eu, au minimum, c'était 3 personnes et on a été jusqu'à, je crois que c'est 12. Parce que en fonction des besoins, en fonction des besoins pour la tâche, mais aussi des besoins par rapport au planning du chantier, il a fallu des fois qu'on réadapte nos besoins... Et après, en terme d'organisation, lui pilotait, en fait, le chef de chantier intervient pour dire : «Bah voilà, on

va reconcentrer sur telle tâche, et puis on va mettre tels moyens en fonctionnement pour arriver au bout, à partir de telle date.»

D'accord. Et vous là-dessus, vous étiez conducteur de travaux, c'est ça ?

J'ai suivi l'opération, oui.

D'accord. Et vous étiez présent sur le chantier à quelle fréquence ?

Bah, je ne vais pas dire... Ce n'était pas journalier, parce que ça serait exagéré, mais je passais deux fois à trois fois par semaine, mais en même temps, on passe devant tous les jours, donc c'était facile de s'arrêter 5 minutes et de jeter un œil pour voir s'il y a quoi que ce soit qui déconnaît, et puis...

Sur un chantier de la même ampleur, je pense, à 30 ou 40 kilomètres, on ne serait intervenus qu'une fois par semaine. Voilà.

Là, c'est parce que vous étiez local...

Là, c'est vraiment parce qu'on était en face, et...

D'accord, vous en avez profité, ok.. qui. Sinon, savoir au niveau de l'entreprise elle-même : vous êtes combien à peu près en tout ?

Alors, tout CAJEV, ça représente 91 personnes.

D'accord. Ah oui, donc quand même...

Tout le groupe CAJEV, ça fait ça... Sur la partie de paysage, ça représente environ 70 personnes...

D'accord. Et les autres parties, c'est quoi ?

Alors, les autres parties : donc, il y a une société de services à la personne, deux sociétés de services à la personne, il y a une pépinière de production, il y a une entreprise de travailleurs handicapés, travailleurs adaptés. Et une autre structure qui se trouve à Saint-Hermine.

Ok. D'accord. Ok ok. Sinon, un des sujets qui m'intéressait un peu sur le projet de la place Napoléon, c'est l'utilisation que voulait Alexandre CHEMETOFF de faune locale, d'espèces locales...

Je ne sais pas je, franchement, si on peut le dire que c'est une utilisation de faune et de flore locale : Le dirlo dindon n'est absolument pas issu de nos territoires, le séquoia non plus, le *taxodium* non plus... Non...

C'est une question que je vous pose...

Non, il n'y a pas de...

Je ne connaissais pas spécifiquement, mais dans les volontés d'Alexandre CHEMETOFF, j'ai vu qu'il y avait entre autres ça, de vouloir...

Moi je ne trouve pas... Ce n'est pas une flore locale en tous cas, ça c'est sûr. C'est une flore qu'on trouve localement, ça c'est sûr... Maintenant, quelle était son idée vraiment profonde là dessus, il faut appeler Alexandre CHEMETOFF et lui poser la question.

Vous, vous n'avez fait qu'exécuter ?

Si, on a eu quelques échanges par rapport à certaines choses... Mais globalement, oui, on a quand même respecté l'idée première et les choix de végétaux qui étaient imposés. Enfin c'est epsilon, ce qu'on a bougé nous.

Parce que, le fait que vous ayez une pépinière ici...

Ouais, alors, on produit pas du tout ce type de végétaux là. Notamment, tout ce qui est plantes

aquatiques, c'est vraiment des pépinières très très spécialisées qui ne font que ça, donc on n'avait pas la capacité de le faire. Nous, on a produit quelques végétaux, comme des *iquésétum*, des choses comme ça, les agapanthes, des choses très particulières qu'on sait qu'on maîtrise de A à Z, mais sur tout le reste on l'a acheté dans divers endroit à droite à gauche.

Et c'est quoi l'avantage d'avoir une pépinière personnelle ?

L'avantage, c'est qu'on peut... Alors, pour le chantier de la Place Nap', c'est qu'on pouvait mettre en production certains végétaux, comme les agapanthes, c'est un exemple. Et sinon, tout au long de l'année, ça nous permet nous d'avoir un volume de végétaux à disposition. On sait qu'on peut aller se servir plus facilement.

Pas de problèmes de livraison...

Voilà.

Heu... Sinon, une petite question, un peu plus, peut-être pas en tant qu'entreprise : vous êtes du coin, de La Roche s/Yon ?

Pas du tout. Non.

Est-ce que vous avez vu quelques spectacles ?

Oui.

Qu'est-ce que vous avez pensé, par exemple, des spectacles qui se sont passés ?

Bah c'était bien les spectacles ça a permis, surtout celui du démarrage des travaux, de lancer les travaux, donc c'était intéressant. Non, c'était bien, c'était des belles animations.

On essaye de mettre un petit peu en scène le chantier dans ces spectacles, ce n'est pas une véritable image du chantier...

Non, mais c'était plutôt bien fait... Non non, sur les mises en scènes qui ont été faites, je tire mon chapeau. Après, on aime ou on n'aime, mais même si on aime pas, je pense qu'on ne peut que être assez stupéfait des différents spectacles qui ont été mis en place.

Et est-ce que vous avez déjà vécu ça ailleurs, ce type d'expérience ?

Non, non. Il faut être honnête, non non. Non, il n'y avait pas eu de spectacle, il n'y avait rien eu... Non, non. Aussi important, aussi marquant, non, c'est la première fois. Et puis ce sera sans doute la dernière, en ce qui me concerne.

Et alors est-ce que pour vous c'est une piste intéressante pour mettre en valeur un chantier, peut-être le travail qui est fait ?

Ouais, oui. Mettre en valeur le travail qui est fait, je ne sais pas, mais mettre en valeur un chantier, oui, si le chantier en vaut le jeu. 99,99 % des chantiers qu'on réalise sont quand même très standards. Et réaménager la place Napoléon avec Alexandre CHEMETOFF et puis DELAROZIERE, vous le ferez une fois dans votre vie. Voilà, moi c'est bien, je l'ai fait. Mais sinon, non, honnêtement je ne le referai jamais, je suis sûr qu'on aura jamais une occasion comme ça.

Donc c'était une expérience plutôt intéressante ?

Ouais, c'était très enrichissant.

D'accord. Ok. Sinon, est-ce que vous avez des retours de la part des personnes qui travaillent ici sur ces spectacles ? Je pense notamment aux belvédères où les gens montent et peuvent regarder le chantier, est-ce que ça crée un rapport avec les gens qui travaillent ou pas du tout ? Est-ce qu'il on se sent plus observés ?

Si, si, si... Bah oui, forcément, on se sent plus observés, mais enfin, en règle générale, nos chantiers ne sont pas clos, on est observés. Actuellement, on travaille sur la résidentialisation du quartier Jean YOLE à La Roche, il y a je crois que c'est 5 tours, il y a 4 000 habitants. On est certainement encore plus observés à faire ce qu'on est en train de faire aujourd'hui que ce qu'on ne l'était sur

la place Napoléon. Donc, voilà, il y a des interactions qui se font, oui, avec des gens qui sont pour et des gens qui sont contre, il y a des questions, les gens se posent des questions, mais après on ne s'est pas sentis plus observés sur la place Nap' qu'ailleurs...

D'accord. Ok ok. Sinon, vous m'avez un petit peu répondu sur la question du planning, si l'intervention de François DELAROZIERE avait modifié, mais c'était prévu tout ça, en amont...

C'était tout calé, on savait à l'avance.

D'accord. Ok. Ca aussi vous avez répondu... Par exemple, j'ai eu un entretien avec Olivier CHASSERIEAU (c'est grâce à lui que j'ai eu votre numéro), et il m'expliquait qu'il y avait un certain échange entre la compagnie et eux, qui venaient toutes les semaines aux réunions de chantier. Est-ce que vous, les entreprises, vous étiez présentes à ces moments là ?

Oui, oui oui. Les échanges se faisaient, les réunions de chantiers duraient pratiquement une journée à chaque fois, et on avait des échanges au maximum avec tout le monde. C'est pour ça qu'il n'y pas eu, enfin de à mon niveau, après je ne parle pas pour les autres, je ne sais pas au niveau des terrassements et plus de puis de l'éclairage, mais nous à notre niveau, on n'a pas eu de mauvaises surprises, ça c'est plutôt globalement bien passé, tout était calé.

D'accord. Et est-ce qu'ils étaient à l'écoute de certains changements, modifications du projet ?

Oui. Il y a même des idées de spectacles qui ne se sont pas fait parce qu'on leur a dit que ça n'était pas possible.

Par exemple ?

Je ne sais pas si je dois le dire...

Alors je sais qu'il y en a qui ne se sont pas faits...

Question de budget.

Ouais ?

Je sais qu'il y en a qui ont été annulés à cause du budget, et puis après, François DELAROZIERE avait comme idée de prendre un arbre avec une grue, au moment de la plantation, et de le faire pivoter, de l'amener... Enfin voilà, dans ses idées tout à fait magnifiques, mais je ne des fois un petit peu trop... Et on lui a dit que ça n'était pas possible.

Au niveau technique ?

Bah, au niveau technique, parce que l'arbre allait être trop lourd, on ne trouverait pas de grue pour faire ce qu'il voulait, et que ça n'était pas envisageable.

Ok. Et il a tout de suite accepté ?

Bah non, il a essayé de chercher d'autres solutions, mais après voilà, quand on ne trouve pas, on ne trouve pas. Donc, on ne peut pas tout. Non non, il a été très respectueux de nos contraintes à nous aussi.

Ok. Oui, parce que les autres spectacles qui ne se sont pas fait notamment c'était l'allumage des éclairages ?

Ouais, il y a eu deux trois trucs oui...

Et ça c'était pour des questions de planning plutôt ?

Oui, du planning et de budget, je crois qu'il y a un peu des deux. Après, je ne suis pas dans les petits papiers, il y a des choses...

D'accord. Et vous, vous avez commencé à intervenir à quelle phase du chantier à peu près ?

On a été les premiers, puisqu'on a commencé à couper des arbres et à élaguer des arbres.

Ah oui, avant même...

Et puis après on a été les derniers, comme bien souvent on est les premiers et les derniers. Bon après, les premiers et les derniers, sachant comme le chantier a eu plusieurs phases, on a été tout le temps présents. Je ne l'ai pas en tête là, mais on a dû rester sur site l'équivalent de, en continu ça doit faire je ne sais pas peut-être 8 mois, 10 mois.

D'accord. Oui, sur des moments séparés...

Non, ça a été parce qu'on est pas intervenus... Le chantier a dû durer 16 mois, je crois. 16 mois ou 18 mois. Et de mémoire, on a eu une toute petite intervention pour les abattages et les éclairages qui a duré, on va dire 10 jours, 15 jours. Ensuite, on a été absents le temps qu'ils fassent leur terrassements, les mises en place... On a dû être absents environ 6 mois. Les 6 premiers mois, on était pas présents physiquement sur le chantier, par contre on assistait, enfin moi j'assistais à toutes les réunions de chantier parce que du coup, toute notre intervention devait se préparer pendant ces 6 mois là. Et après, on a été présents les 10-12 mois qui ont suivi.

D'accord, ok. Et donc avec les autres entreprises (c'était DLE Eiffage, c'est ça ?), vous avez échangé ?

On se voyait minimum une fois par semaine. Et puis après, il y a le téléphone portable. Donc on s'appelle beaucoup. Mais, ce n'était pas spécifique à ce chantier là, tous les suivis de travaux se font comme ça. On a de la chance, il y a des ingénieurs qui ont inventé le téléphone portable, on s'en sert.

D'accord, ok. Et à cette époque, alors je ne sais pas si vous vous en souvenez aussi, est-ce que vous étiez sur plusieurs chantiers en même temps ?

Oui, oui oui. Ah oui oui, le chantier de la Place Napoléon n'est pas suffisant pour faire vivre l'entreprise. On fait 7 millions d'euros de chiffre d'affaires, la Place Napoléon ça représente 450 000 euros, donc ça n'était pas du tout suffisant. Il y avait beaucoup d'autres chantiers qui étaient en cours à côté, pour faire tourner. Il y a 10 équipes au total sur les chantiers.

D'accord. Et les équipes sont toujours les mêmes entre elles ?

Globalement oui. Elles sont fixes, ouais.

Ok. Bien bien bien. Vous avez répondu à une bonne partie de mes questions déjà. Ouais, il me semblait que dans le dossier de consultation il y avait un petit intitulé sur...

Bah c'est possible. Alors après, le dossier de consultation, ça fait il y a plus de 3 ans et demi maintenant, donc je ne l'ai pas appris par cœur. Que ça soit marqué qu'il y avait un accompagnement ou une interaction avec DELAROZIERE, ça on le savait, ça a dû être marqué comme ça. Après, l'accompagnement particulier...

Vous, votre travail n'a pas été vraiment...

Pas impacté.

Je pense qu'il faudrait rencontrer DLE Eiffage, parce que eux ils ont été beaucoup plus impactés que nous.

Et sinon, votre réaction face au projet actuel ? Est-ce qu'il y a des ratés ? Vous êtes satisfait du travail effectué ?

Bah, globalement c'est plutôt une belle réussite. Si on parle aménagement global, c'est une belle réussite, ça fonctionne bien. Je pense que l'objectif premier qui était de ramener du monde, ça fonctionne, c'est fait. Après, en ce qui concerne les végétaux, je pense que 90 % c'est bon, en termes de choix et de mise en place, après il y a 10 % je pense qui sont à revoir. Et à mon avis, qui bougeront. Là, on entretient encore dans les 6 prochains mois, jusqu'à l'automne prochain. Et je suis sûr qu'après, le relais est pris par la ville de La Roche, je suis persuadé qu'il y aura des modifications qui se feront.

Parce que les plantes ne vont pas tenir ?

Non, parce que je pense que les services ne vont pas mettre les mêmes moyens que nous pour

entretenir, donc il vont aller chercher des solutions un peu moins chronophages pour entretenir. Parce que là, ça demande du temps quand même.

Et ça, l'entretien après avoir mis en place, fait le projet, vous le faites sur beaucoup ?

Aujourd'hui, c'est pratiquement systématique... Pratiquement. C'est pas à 100 %, mais 70 aller 75 % des projets aujourd'hui on a entre 1 et 2 ans de suivi derrière.

D'accord. Et c'est pas spécifique à votre entreprise, c'est ce qui se fait ?

Non non, c'est la loi des marchés qui est comme ça aujourd'hui. C'est logique, c'est l'évolution des marchés par rapport aux budgets des communes qui s'amenuisent, elles n'ont pas la possibilité de recruter, du coup comme c'est des surfaces d'espaces verts complémentaires bien souvent, il faut les entretenir, donc comme il n'y a pas d'agents à mettre en face, on laisse à l'entreprise, le temps que ça se mette un peu en place. Parce que ce sont souvent les deux trois premières années qui sont très gourmandes en nombre d'heures d'entretien, après dans le temps ça s'épuise un peu. Donc du coup, ça leur permet un peu d'amortir ou d'augmenter le nombre de surface pour justifier l'emploi d'un agent supplémentaire.

D'accord, ok. Et une autre question qui me vient : il y a eu un changement de mairie avec Luc BOUARD, et j'ai entendu qu'il y avait un projet d'augmentation du nombre de stationnements sur les espaces verts latéraux, est-ce que vous avez été au courant de ça ?

Ouais ouais, on a été au courant, oui. On nous a demandé d'ouvrir et de préparer une des zones en parking, maintenant après je ne sais pas ce qu'ils vont faire et ce qu'ils ne vont pas faire, je n'en sais rien. Là par contre, on n'est pas dans les petits papiers de monsieur le maire, donc je ne peux pas vous répondre.

Et d'un point de vue personnel ?

Non, ça serait inutile d'un point de vue personnel. Et quand même pour y passer, ça va faire 2 ans qu'on passe sur la place, je pense que ce n'est pas la peine d'avoir des voitures. On a réussi à les bouter hors, donc c'est bien.

Bah oui, c'était un petit peu le sens du projet, et là ça va... Mais c'est les aléas des changements de...

Ouais, et puis des pressions aussi extérieures : des commerçants, des citoyens...

Et ça, est-ce que pendant le chantier vous avez senti beaucoup de ces pressions extérieures, de doutes ?

Nous directement, non. Par contre on avait des retours, oui. Mais nous, on a pas ressenti la pression, c'est le chargé d'opérations qui recevait surtout la pression.

Et qui vous en faisait part lors des réunions ?

Bah il nous en parlait, voilà. Lui, sur tel endroit, il nous disait : «Bah voilà, machin est pas content, il faut aller plus vite... Qu'est-ce qu'on peut faire ?». Voilà, ça s'arrête là, c'est pas une pression insurmontable.

D'accord, ok. Bon bah bien, je ne sais pas si vous aviez quelque chose d'autre à me dire là dessus ?

Non non non, sur la place Nap', c'est presque un vieux dossier...

Chloé BODART

Architecte au sein de l'atelier Construire.

Entretien effectué sur le site du projet du Point Haut à St Pierre des Corps le 18 avril 2015, vers 14 H 30, durant 48 minutes.

Bah pour commencer déjà un petit peu savoir Construire, l'agence, comment vous êtes arrivés à ce projet et comment vous vous définissez... Vous vous définissez comme une agence, comme un collectif, comme un atelier ?

C'est une vaste question ça... En fait, à l'agence, on appelle ça agence pour l'instant, Construire, on est plusieurs entités avec chacun nos sociétés, et on s'associe ensemble sur certains projets. Donc moi, j'ai ma société, et je me suis associé avec Julienne de Construire, pour ce projet et pour le musée maritime de La Rochelle. Après, Sébastien et Marc s'associent sur d'autres projet, ça peut être plus proche d'un collectif que d'une agence traditionnelle en terme de fonctionnement...

Alors, depuis combien de temps à l'agence ?

Moi, 15 ans.

15 ans ?

Ouais. J'ai commencé en 3ème année d'école d'archi' avec Patrick. Au début stagiaire, après salariée, et puis associée depuis 8 ans à peu près. Voilà, donc ça fait des petits bouts de vie. Et là maintenant j'ai déménagé à Bordeaux.

D'accord. Parce qu'en fait vous êtes tous à des endroits un petit peu différents ?

Non, on est tous normalement sur place.

C'est à Paris ?

C'est à Paris, rue Rambuteau, et j'ai décidé de quitter Paris, et donc les projets se font différemment de Bordeaux. Certains de Bordeaux, et certains toute seule.

Mais toujours pour Construire ?

Non, de plus en plus toute seule. Là, j'ai deux projets que je fais sans l'agence. Je termine celui-là, on vient de terminer le musée maritime. Donc en effet, les deux projets que j'ai actuellement sont toute seule.

Et alors l'arrivée par rapport à ici, en fait Maud LE FLOC'H du Polau travaillait avec nous sur certains projets depuis quelques années, et donc s'est posé la question de réhabiliter le lieu dans lequel elle était en association avec la Compagnie Off, donc une réflexion de longue date avec Tour(s) Plus, la communauté d'agglomération, et une assistante à maîtrise d'ouvrage. Et le projet s'est monté petit à petit, de réhabiliter ce lieu-là. Ils ont lancé un appel d'offres, sur références et moyens...

Ariane m'a expliqué que c'était une procédure adaptée...

Voilà, une procédure adaptée sur laquelle on a répondu. Sur laquelle d'ailleurs ont répondu 3 autres structures avec lesquelles on avait nous l'habitude de travailler, donc c'était assez rigolo, on s'est retrouvés tous ici à visiter le bâtiment, on se connaissait tous assez bien.

Au niveau des entreprises ?

Non non, au niveau des agences... Il y avait Christophe TELMAN, qui est à Nantes, avec lequel on a travaillé à Calais et Nantes, on avait 2 autres : Mathieu POITEVIN de Marseille, avec qui on a travaillé sur des friches, et le troisième Philippe BOUVARD avec lequel on avait déjà travaillé. Donc on était 4 en concurrence, et on a été retenus, en novembre il y a à peu près 3 ans et demi. On a commencé à travailler sur le projet au mois de décembre/janvier donc 2012.

Et donc là ça arrive à la fin...

Exactement. Donc on a fait à peu près un an d'études, sur lequel je venais toutes les semaines.

On se faisait des réunions toutes les semaines avec Maud et Philippe, on a commencé à faire la maquette, et après on a commencé le chantier au mois de juin 2013. Donc après un an d'études, un an de chantier : juin 2013. On a phasé le chantier en 3 parties : une première partie sur l'administration et les chambres, une deuxième partie sur le Coffee et la résidence, et une troisième partie sur la halle.

Et vous vous rendiez à quelle fréquence sur le chantier ?

Toutes les semaines, tous les jeudis.

Elle est interpellée par Maud le FLOC'H (directrice du Polau).

[...]

Donc plus la permanence architecturale d'Ariane...

Alors par contre, tout le long du chantier, dès le mois de juin, Ariane s'est installée ici, jusqu'au mois de quasiment décembre/janvier d'après, et après on a eu Léo qui est venu s'installer d'à peu près avril au mois de fin septembre. Donc Ariane vivait dans une caravane derrière, puis dans une chambre. Et en fait, Léo a repris.

Assez génial ça la caravane, parce que nous, chaque fois je parle de chantier habité, mais c'était au sens souvent figuratif, et là pour la première fois c'était au sens propre.

C'était un petit peu la question que j'allais poser : pourquoi ici parler vraiment pour la première fois de chantier ouvert ? C'est une des premières fois que vous utilisez ce terme sur le chantier, alors je sais que votre démarche elle est depuis longtemps là-dessus, mais précisément ce chantier non ?

Alors, souvent, on a appelé ça nous : chantier «culturel», chantier un «acte culturel»... A Calais, principalement, on a commencé à amorcer cette réflexion, avec beaucoup de visites, parce qu'aussi il y avait la scène nationale qui était encore en fonctionnement, donc on a fait énormément de spectacles pendant le suivi de chantier. Et au fur et à mesure, on a essayé de le faire sur un certain nombre de chantier, assez différemment à chaque fois, par rapport aux problématiques que posaient les sites. Donc à la piscine de Bègles on a travaillé sur le 1% scientifique, donc on a fait une permanence on va dire autour de cette problématique là...

Enfin voilà, sur chaque chantier on a essayé de se poser la question. Systématiquement, on a essayé de l'ouvrir au public. Sans dire «chantier ouvert», on disait «chantier ouvert au public» avec des visites, avec des manifestations... Plus ou moins selon les chantiers, les problématiques, mais quand même à chaque fois on s'est posé cette question là.

Et ici, on a vraiment véritablement, par notamment la gestion du Polau, par ce projet que eux ont déposé, porté et sur lequel ils ont réussi à avoir un financement par Tour(s) Plus, on a développé et accompagné le chantier par cette suite de manifestations qu'on a appelé «chantier ouvert».

D'accord. Alors derrière cette notion de «ouvert», qu'est-ce que vous mettez derrière ? Est-ce que c'est une ouverture totale ? Parce que quand même on imagine bien qu'on ne peut pas aller directement voir les ouvriers travailler... C'est une mise en scène ? C'est...

Alors, chantier ouvert, déjà pour moi la première chose dans le chantier ouvert c'est la permanence architecturale qui permet d'accompagner cette ouverture...

Avant tout ce qui est mise en scène et événements autour ?

Oui, parce qu'en fait, pour pouvoir articuler de façon harmonieuse cette ouverture, si on ne travaille pas en amont on y arrivera pas, ça sera compliqué : d'un point de vue sécurité, d'un point de vue relation avec les entreprises, d'un point de vue avec les usagers... Donc à partir du moment où il y a une personne qui est là, qui connaît tous les acteurs du chantier, qui permet de faire ce lien et ce liant, on peut commencer à l'ouvrir.

L'ouvrir, l'ouvrir, on n'ouvre pas n'importe où, n'importe comment. On l'ouvre, nous ici c'était une fois par semaine, le jeudi à 17 H, on faisait les visites. On s'inscrivait sur internet, les gens venaient, et l'étudiant chargé de la permanence architecturale faisait visiter le chantier. Donc c'était quand même très encadré. Ça veut dire que le chantier il est propre, puisque les gens

viennent voir.

C'est des contraintes supplémentaires ?

C'est des contraintes, mais qui sont aussi quelque chose de positif sur le chantier : ça veut dire que si on a moins de problèmes de sécurité, parce que le chantier est plus propre, parce que les entreprises sont obligées de faire attention... Ça veut dire aussi une réflexion, que les ouvriers soient présents pour pouvoir expliquer à ce moment-là ce qu'ils faisaient, comment... Où on ait des enfants qui voient leurs parents travailler... Donc il y a aussi cette relation de générations, que je trouve assez intéressante.

Mais les ouvertures pour les visites de chantier, les ouvriers ne travaillaient pas en même temps, si ?

Alors ça dépend. A chaque fois évidemment, on n'était pas en train de gruter des éléments mais on balisait, on faisait attention... C'est arrivé que les enfants restent derrière les barrières, mais sinon le jeudi à 17 H les ouvriers avaient fini, donc là on faisait vraiment une visite de tout le chantier. Après, il y a eu des scolaires qui sont venus dans la journée, si on était en train de faire des levages évidemment qu'ils ne rentraient pas sur le chantier, c'était suivant les périodes. Donc la sécurité, et il y a résultat sur notre chantier eu aucun problème d'accident de travail. Jamais, ça ne nous est jamais arrivé.

Et donc il y a un petit peu une notion pédagogique derrière ça ? Expliquer le chantier ? Quels sont les objectifs de cette ouverture ?

Tout à fait, alors déjà, pour nous la pédagogie elle est indispensable justement par cette permanence architecturale, qui permet de transmettre ce lien. Et l'un des premiers supports qu'elle a, c'est la maquette. C'est-à-dire qu'on travaille, nous déjà en termes de conception, avant qu'elle nous serve pour le chantier ouvert, elle nous sert pour faire le projet. On fait une maquette au 1:50^{ème} de tous les projets, qui permet de faire notre conception sur cette maquette. Elle nous sert à concevoir, mais ce n'est pas une maquette de rendu, c'est une maquette de travail, vraiment. Donc avec sa patine, avec ses essais... Donc c'est une maquette de travail qui sert à la transmission.

Déjà, la transmission du projet envers les usagers, envers les politiques. Parce qu'on s'aperçoit que lire un projet d'architecture est complexe, que pour moi les images ne peuvent raconter que ce qu'elles veulent, alors qu'une maquette, on s'aperçoit tout de suite si elle est juste ou non. Et donc par cet outil, on arrive à accompagner les futurs usagers et politiques de ce que va devenir l'outil qu'on est en train de leur montrer. Donc ça c'est un des points essentiels.

Et puis elle nous sert après, à expliquer le projet aux ouvriers au début, aux entreprises. Mais parce qu'en fait l'ouvrier il vient, il arrive, et puis il est en train de passer un réseau mais il ne sait pas ce qu'il veut faire, il ne sait pas pourquoi. Il est en train de monter une charpente mais il ne sait même pas ce qu'il va y avoir dedans. Et on s'aperçoit que 90% des gars sur les chantiers ne savent pas pour qui et pour quoi ils font ça.

Donc il y a un temps d'explication du projet aux ouvriers ?

Exactement. Donc, à chaque fois, on explique à chaque ouvrier : qui, quoi, comment... Autour de la maquette. Pourquoi ils sont là ? Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Et qu'est-ce que ça va devenir ?

Donc cet outil pédagogique par rapport aux équipes de chantier, par rapport aux usagers comme on l'a vu, donc ça c'est la partie plus traditionnelle de notre métier d'architecte, mais donc dans un autre temps aussi par rapport à toutes les visites. Toutes les visites commencent autour de la maquette : regardez ce qu'il va y avoir, et venez voir ce qu'on est en train de construire. Donc c'est un peu dans tous les sens.

Et puis aussi on a travaillé, par exemple Léo, qui a fait la deuxième partie de la permanence architecturale, a même lui construit une maquette, pour que les enfants ou même les adolescents construisent eux-mêmes la structure. Donc aussi, le côté pédagogie : regardez la structure comment on la fait, à quelle échelle, comment on emboîte, quelles sont les jonctions structurelles, etc... Donc, un peu un workshop autour de cette maquette.

D'accord. Et je reviens un peu sur la permanence architecturale, vous en parliez : est-ce que cette mise en place que vous avez déjà pratiquée vous la trouvez nécessaire, indispensable

pour un chantier maintenant ? Vous ne pourriez plus faire de chantier sans ?

Ouais, exactement. On discutait tout à l'heure pendant le déjeuner avec Sophie RICARD, qui a fait la permanence à Boulogne s/Mer, qui a habité dans ces maisons, dans ce quartier qui a été réhabilité. Aujourd'hui, on ne pourrait plus, faire un projet traditionnel maintenant m'ennuie. Ces dimensions d'ouverture, de faire avec les gens, d'habiter vraiment le projet nous permet de faire une richesse, autant dans la conception que dans le chantier.

Mais alors, est-ce que le fait de rajouter un acteur supplémentaire, ça n'interfère peut-être pas ? Parce que, plus ça va, plus on ajoute des acteurs dans le projet de construction. Est-ce que ça permet un meilleur lien ou ça peut peut-être interférer parfois ?

Alors moi je pense que non... Voilà, d'ailleurs beaucoup de gens nous disent mais combien, comment vous faites, même économiquement. Parce que c'est important de le dire aussi, la partie : combien ça coûte ? C'est aussi la base de notre métier, on fait quelque chose : combien ça coûte ?

Déjà la permanence, c'est une formation, donc elle est souvent portée par des étudiants...

Économiquement c'est...

Économiquement, c'est quand même aussi moins cher. Mais par contre, je fais beaucoup attention à ce que ça reste une formation et que chacun s'y retrouve, normalement c'est le cas.

Et donc ce lien de permanence, il permet finalement de gagner aussi de l'argent, parce qu'aussi du temps. Puisqu'en fait il n'y a pas de conflits entre les entreprises, il y a beaucoup moins de conflits parce qu'ils sont désamorçés par cette personne qui fait le lien. Pareil, comme on travaille sur des sites occupés souvent, c'est compliqué : machin ça fait du bruit, ça sent mauvais, il y a des gravats... C'est compliqué. D'avoir cette personne qui permet de faire tampon avec les entreprises, d'accompagner cette occupation, etc... Finalement, on arrive à construire deux fois plus vite. Donc, en termes de temps on y gagne tous, en termes d'argent le temps étant de l'argent notamment sur les chantiers, aussi...

Et finalement, les entreprises au début se disent : «Ah, mais les temps d'ouverture, les spectacles, les machins, ça va nous faire perdre du temps, ça ne va pas être simple, et tout...». Et en fait, beaucoup, pas toutes mais beaucoup se sont prises au jeu...

Mais alors, mais dans le planning original, la date de livraison n'était pas prévue en avril à la base ?

Mais nous on a livré avant, on a livré au mois d'octobre.

Et sans retard ?

Quasiment pas.

Quasiment pas. Mais ce n'est pas plus rapide ? Est-ce qu'un chantier classique aurait été plus lent ?

Bah non. Parce qu'un chantier plus classique. Ici on l'a phasé. Mais par rapport au planning initial on n'a pas eu de retard.

On n'a quasiment pas eu de retard. 3 bricoles, mais enfin voilà, c'est les levées de réserves, qui prennent toujours un peu de temps, mais qui n'empêchent pas une exploitation du chantier...

Et est-ce que ça ne permet pas, cette permanence aussi, d'avoir toujours un œil sur ce qui se passe ? Notamment, je me rappelle qu'Ariane m'avait dit : «Il faut savoir trouver le juste milieu entre ne pas être trop derrière les ouvriers, et en même temps faire le lien avec la maîtrise d'œuvre, enfin avec la conception.»...

C'est vrai. Le but n'est pas de fliquer, le but est d'accompagner. Évidemment, le fait d'être plus présent permet de déceler plus vite les malfaçons, on s'aperçoit qu'un des gars ne sait pas faire, et résultat on passe, ça permet de dire «attention», voilà. Moi je viens une fois par semaine, quelque fois ça fait perdre un peu de temps parce que je ne peux pas prendre une décision à distance, donc la personne est là, elle voit le truc, et dit : «Ah bah ouais, il y a un problème, il y a un pro-

blème», donc m'envoie 3 photos, «Chloé t'en penses quoi ?», «Ca, ça, ça», «Bah oui, c'est ça». Et hop, ça permet de débloquent le chantier rapidement.

Mais on le fait dans un œil de bienveillance, et pas de fliquage. Et les relations avec les ouvriers ont été à chaque fois extrêmement cordiales et même plus.

Parce que l'idée c'est qu'avec cette permanence on aie aussi la cité de chantier. On n'en a pas parlé, mais la cité de chantier est quelque chose d'important. C'est déjà le lieu où il y a la permanence architecturale, le bureau de la permanence architecturale, c'est le lieu où les ouvriers peuvent venir boire un café chaud tout le temps, c'est le lieu où il y a la maquette, et le lieu de départ des visites et des manifestations qui vont se faire tout au long du chantier. Donc cette maison : maison du projet, cité de chantier, on peut lui donner plein de noms, ici Coffee. C'est un lieu très important sur la permanence.

Et ça permet peut-être une meilleure implication des ouvriers ? On cherche à les impliquer plus dans le projet ? Notamment avec cette maquette, mais avec tous ces dispositifs...

Bah déjà, ils ont un lieu où ils ont chaud, avec du café, ils ont un lieu où ils peuvent venir voir en permanence un archi' qui serait sur place et qui peut répondre à des questions, ou en tout cas remonter l'information nécessaire, faire le lien entre chaque entreprise, donc oui, oui. Les ouvriers, ils pleurent à chaque fois qu'ils partent de nos chantiers.

C'est vrai ?

Ah bah ouais, à chaque fois ils nous disent : «On a une qualité, on adore vos chantiers !». Surtout que la dernière fois il y a eu un temps fort sur le Bruit du Chantier, ils ont fait un concert avec un orchestre, et les ouvriers étaient eux même en train de jouer du marteau-piqueur, de la grue, etc... Donc leur outil de travail quotidien, avec un orchestre, en concert. Donc ils arrivent à des problématiques qu'eux n'ont jamais eu de leur vie. Non non, ils adorent.

Et sinon, au niveau des attentes que vous espériez par rapport au public, bon on va voir aujourd'hui le monde qu'il va y avoir, mais est-ce que ça a rempli vos objectifs ?

Ah oui, même au-delà. Moi j'ai été extrêmement surprise du monde qu'il y a eu à chaque temps fort. Déjà, à chaque fois, les temps forts s'harmonisaient sur deux temps, un premier sur une conférence donc une partie plus théorique autour de la pensée, ramener de la pensée dans l'acte de construire, et une deuxième partie qui était plutôt une diffusion, une performance, un concert... A chaque fois on a lié les deux. Ce qui était très bien dans cette réflexion là, c'est qu'à chaque fois on amenait des publics à l'un qui ne seraient pas restés à l'autre, et inversement.

D'accord, il y avait des variétés...

Exactement, j'étais très surprise. A Tours il n'y a pas d'école d'archi, mais on s'est retrouvé à chaque conférence avec jamais moins de 70 personnes sur des thèmes comme la phytoremédiation, le bruit du chantier, la pollution des sols... Enfin voilà, des thèmes qui peuvent être super rébarbatifs et en fait, c'était très étonnant.

Et on cherche à mettre en valeur le chantier lui-même, le projet, les deux un petit peu ?

Le chantier, les hommes qui le construisent, puisqu'aujourd'hui on oublie qu'il y a des hommes derrière un chantier, c'est encore un lieu extrêmement manuel, etc... Donc le chantier, le projet, les gens pour qui on le fait : donc la Compagnie Off et le Polau, ils ont eu un vrai rôle ici. Ils savent qu'on a réussi à faire un chantier comme jamais on a réussi à en faire à l'agence. On fait un chantier vraiment habité, avec un vrai accompagnement culturel. Hyper juste, voilà.

Et une autre question aussi qui me vient c'est sur votre style architectural dans l'agence, vous avez une esthétique assez brutaliste, dans la lignée de laisser tout apparent, vous pouvez expliquer un peu ce choix ? Parce que quand on parle du retour au manuel de l'ouvrier, et tout, c'est quand même des processus un peu standardisés, non ?

De construction ?

Ouais... Enfin...

Justement, moi ce qui m'intéresse, c'est souvent se re-questionner sur ce rôle du standardisé. Parce

qu'en fait, à partir du moment où on fait à la main, il n'est plus standardisé. Et par exemple, là, les chemins de câble, et bien j'ai passé une demi-journée avec l'ouvrier qui allait les poser tout le long, pour que je lui explique exactement ce que je voulais.

Le chargé de projet, je lui ai dit : «Écoutez, laissez-moi le faire avec votre ouvrier, ce n'est pas vous qui allez le faire. Moi ce qui m'intéresse c'est que ça soit posé de telle manière hyper précise parce que c'est essentiel, et donc j'ai passé la matinée à expliquer au gars que je voulais que ce soit en canne à pêche, posé comme ça. Le peintre, pareil : on peint sur un support brut, donc au contraire, on part sur du chantier sur un lien qui est assez loin de la standardisation, et de faire avec les gars qui font direct, moi je trouve ça vachement bien...

Non mais oui, ce n'est pas dans le rapport, mais c'est dans les matériaux...

Et ce côté brutaliste, on l'a aussi parce qu'on garde autant qu'on peut ce côté brut, qu'on essaie de garder une trace de l'existant, qu'on essaie de l'accompagner, au contraire de le révéler, par la façon dont ça s'articule... Et le style, ouais, il y a un côté brutaliste, et en même temps on vient mettre de la couleur, on vient mettre des formes, on vient mettre de drôles de choses...

De la générosité aussi ?

Ouais, et puis avec plaisir. En fait, on fait nos projets avec un véritable plaisir, autant dans la conception que dans le chantier. Nos réunions de chantier sont des lieux de discussion et pas de tensions...

Donc tout est beau, tout est rose ?

Pas du tout, mais justement, le fait de le faire un peu autrement fait qu'on arrive...

Les repères sont perdus ?

Ouais, et c'est vraiment bon. Non, parce qu'on est sur des chantiers, donc les mêmes tensions existent. Et puis c'est énormément de rapports humains, donc on fait avec les énergies qu'on a. Et puis il y en a des bonnes et des moins bonnes, mais il faut tirer les bonnes vers le haut, et puis on arrive à faire des choses assez fabuleuses.

Et alors, du coup on construit autrement à chaque fois ? Par exemple, la permanence architecturale c'est quelque chose que vous répétez, c'est une méthode que vous suivez ? Ou il y a des variations bien sûr peut-être à chaque fois ?

Alors, on ne fait pas forcément partout tout le temps, enfin on essaie, parce que moi je pense qu'aujourd'hui, je m'aperçois que s'il n'y a pas il manque beaucoup de choses. Donc on essaie de faire autant qu'on peut cette permanence. On ne fait pas tout tout le temps : on ne peut pas faire forcément ou la permanence, ou la cité de chantier, ou le chantier ouvert. Enfin, selon les chantiers, selon les problématiques qu'on rencontre.

Et pour quelles raisons vous ne pouvez pas, souvent ?

Parce que par exemple, il y en a qui sont fait extrêmement rapidement, et la permanence ça demande du temps. Il y en a qui sont au contraire tellement longs qu'on s'aperçoit que c'est pareil. Il y en a où il faut qu'ils soient en site occupé, pour pouvoir générer cette force et cet accompagnement culturel. Si on n'a pas de structure sur place on ne peut pas nous le porter dans le vide. Il faut qu'il y ait des équipes qui travaillent sur place, ou pas loin, ou qui peuvent accompagner cette maîtrise d'usage, donc s'il y en a qui ne sont pas là on fait des chantiers plus classiques. Et puis il y a des moments où on pensait faire et puis en fait on n'y arrive pas, justement parce qu'il n'y a pas cette rencontre, et on ne le fait pas.

Mais vous cherchez toujours à y aller le plus possible ?

Ouais. Et souvent on vient nous chercher pour ça. Parce qu'en fait on s'aperçoit qu'on ne peut pas faire n'importe quoi n'importe où s'il n'y a pas ça. Donc en faisant avec eux comme ça, on arrive à aller dans ce sens là en tout cas.

Et alors, je pensais aussi à autre chose qui est mis en place chez Construire, c'est les «universités foraines», est-ce que vous voyez ce type de chantier ouvert un peu dans la continuité ? Est-ce qu'après une université foraine on pourrait imaginer un chantier ouvert, ou c'est deux

démarches ?

Ah bah, au contraire. Je pense que l'université foraine, donc tu vois Sophie là-bas, qui prend les photos, c'est elle qui a porté toute l'université foraine à Rennes, qui a amorcé la première université foraine, donc n'hésites pas à aller lui parler aussi...

Heu... L'université foraine permet d'interroger le lieu même où il va y avoir le chantier, et donc savoir. C'est une définition de la programmation autrement. Et c'est ce que je suis aussi en train de faire à Darwin à Bordeaux, c'est un lieu assez alternatif, de pratiques de co-working, culturelles, écologiques... Je ne sais pas si tu connais...

Non, heu...

Tu regarderas, Darwin à Bordeaux. J'ai gagné un des bâtiments là, et on est en train d'occuper une partie du bâtiment, plutôt en permanence architecturale pour interroger le bâtiment et savoir ce qu'il va devenir : quelle occupation, quelle programmation, qui, est-ce qu'on commence à occuper d'abord en faisant après la construction ? Enfin, exactement ce qu'est en train de faire l'université foraine. Je pense qu'au contraire, c'est une étendue du chantier ouvert à une phase, même pas d'étude, mais même de programmation. Et ça c'est assez génial.

Remonter le plus possible, et toujours faire avec ?

Exactement. On remonte le processus.

Et du coup, quel est le rôle de l'architecte quand on construit avec les gens ? Qu'est-ce qu'on fait ? De la médiation ?

C'est de l'accompagnement. Parce que « médiation » c'est devenu tellement utilisé, connoté. Voilà, c'est comme les réunions publiques, tous ces trucs-là... Il y a un problème sur une sur-utilisation de ces termes à d'autres fins qui sont des fins pour justement essayer de désamorcer le conflit avec du voisinage en disant que c'est de la participation mais ce n'est pas du tout de la participation, c'est de l'information pour faire bonne figure.

Ouais, non, moi j'aime bien ce mot « accompagner ». C'est les accompagner en les écoutant, pas sur tout, parce que sinon on n'arrive à rien, on arrive à chacun veut : « Moi un mur rouge ! », « Moi un mur vert ! », « Moi je veux une colonnette ancienne ! »... Mais c'est accompagner pour tirer vers le haut, avec nos outils, un désir qu'il faut qu'on harmonise par rapport aux contraintes qu'on a aussi de partout dans notre métier.

Et alors, est-ce que dans les projets que vous faites, vous ne choisissez pas vos projets au hasard, ça ne peut pas se faire n'importe où des projets de plus grosse ampleur, avec plus machineries plus politiques mises en place, est-ce que vous arrivez à mettre ce genre de processus en marche ?

Ouais, je vois, et tu n'as pas tort, je pense qu'on a une question d'échelle. C'est vrai que je m'aperçois que là Darwin, j'ai 12 000 m², on est à la limite des échelles possibles. Pourtant, à Rennes, c'est aussi de la grande échelle. Il y a quand même des choses que l'on peut faire à grande échelle, après c'est toujours en prenant le temps d'accompagner ces échelles petit à petit.

Je pense que la base c'est d'avoir envie. Voilà, c'est vraiment la base. S'il n'y a pas cette envie, on n'y arrive pas. Que ça soit pour un bout d'une d'extension d'une maison à un bout de ville, s'il y a l'envie de faire autrement, avec ceux pour qui on fait.

Et puis, il y a, comme à chaque fois je ramène, mais cette dimension politique de la commande est vachement importante. Ça, on oublie souvent de le dire mais, souvent nous les projets on a réussi à les faire autrement et à les dénourmer parce qu'on avait une commande, aussi un désir politique. Politique ne veut pas dire le maire, c'est aussi l'habitant qui a besoin de faire autrement et qui vient nous chercher pour que l'on fasse comme ça, c'est aussi cette notion de besoin et de désir et que nous on accompagnera. C'est hyper important ça, cette question de commande.

D'accord. Bon bah, je pense, voilà, je ne vais pas retarder...

Ah c'est bon, c'est bon...

C'est bon ?

Ouais, ouais, ouais...

Bah, heu... Ouais, sinon sur les spectacles mis en place, cette rencontre un petit peu avec la Compagnie Off et le Polau, quelle interaction vous avez avec eux sur les spectacles, sur les événements qui sont mis en place ? Vous les laissez faire ? C'est du travail comment ?

Alors, ouais, déjà bon non, toute la programmation a été faite par le Polau, par rapport à des thèmes que nous on a ressortis de notre expérience de chantier, qui nous paraissaient être des problématiques d'actualité, sur les problématiques du chantier. Par contre après, choisir : qui, quoi, comment... Ca, ils se sont complètement débrouillés. Mais par contre, l'articulation de ces problématiques dans le chantier, puisque si on lève, quand on a fait la levée de la charpente, il y avait 700 personnes en plein milieu du chantier. Bah ça, à articuler, nous c'était costaud quoi.

Avant, c'est de la préparation beaucoup ?

Ah ouais ! C'est de la préparation, des lieux de stockage, qui fait quoi, l'organisation des planings, quelles entreprises, à quel moment on stocke, comment ça s'articule... Voilà, c'est un vrai travail en amont pour nous de gestion de chantier par rapport à ça.

Donc de temps aussi mine de rien ?

De temps aussi, c'est du temps. A un moment, je venais ici, et je faisais quasiment que la gestion du chantier ouvert, et même plus de chantier parce qu'en fait, là ça roulait quoi...

Et en parallèle, pendant tout le chantier vous étiez que sur ce projet ou vous aviez d'autres projets ?

Ah non, j'avais 4 projets. En moyenne, j'ai 3 à 4 projets en même temps, que je gère plus ou moins moi. Celui-là, avec l'étudiant en architecture qui était là, c'est moi qui l'ai géré toute seule, après sur certains chantiers, par exemple, moi je faisais le musée maritime de La Rochelle, il y avait Karine qui est aussi architecte, qui y allait elle toutes les semaines, et moi je venais une fois par mois...

D'accord. Et donc sur le Point Haut vous y êtes depuis le début, depuis la conception ? De A à Z ?

Ouais, ouais, ouais...

Et donc, seule en conception, ou comment ça s'est passé ?

Alors, au début, c'est un projet qu'on fait en association avec Patrick BOUCHAIN et Loïc JULIENNE, donc une partie de la conception des grands principes s'est faite en concertation avec Loïc et Patrick. Après assez vite, le projet s'est fait toute seule. Avec toutes les équipes qui bossaient sur le projet, mais quand il y avait des interrogations, des arbitrages juste comme ça, on l'a fait avec Patrick et Loïc, mais c'est vrai que c'est moi qui l'ai porté assez sur le moment.

D'accord. Et donc, la relation avec les spectacles ? Comment vous vous voyez ces spectacles dans le chantier ?

Heu...

Qu'est-ce que ça permet en fait, cette ouverture au public et ces événements ?

Déjà ça permet de ponctuer des étapes de construction. Ça, j'ai trouvé ça assez chouette. Puisque que la phytoremédiation, pardon, la dépollution des terres, on a travaillé ça par phytoremédiation avec les plantes qui dépolluent les terres, et ça c'était au moment où on travaillait sur les VRD, donc au niveau des sols.

D'accord. Donc c'était en lien...

C'était en lien par rapport à des étapes du chantier : le levage et l'évènement de la charpente, le son du chantier c'était à un moment où on faisait beaucoup de marteau-piqueur et où il y avait encore beaucoup de gros œuvre... On a fait le dernier sur le handicap au mois de septembre, où le projet était quasiment fini, et donc on a fait le tour du chantier en chaise roulante, donc le chan-

tier était devenu praticable. Donc il y avait quand même des liens par rapport à des moments forts constructifs, les ponctuer c'était assez chouette. Et puis donc de faire venir du monde assez massivement plus qu'en visite quelque fois par semaine par rapport, pareil, à des étapes, quoi. Qu'on ait fini ici, on ouvre en face, on enlève le toit, on vient gruter, on commence à fermer... Donc le public pénètre au milieu d'un chantier en cours de chantier, en cours d'évolution en permanence.

Et dans quelle mesure ce projet-là est destiné au public ? C'est avant tout pour le Polau et la compagnie Off, mais il y a une partie publique aussi, ERP ? Laquelle ?

Oui, alors toute cette partie dans laquelle on est qui est neuve, est ERP complètement. Et sur la halle, la halle a été séparée en 3 parties, qui sont liées à des usages : qu'on a appelé la «surface», qui fait à peu près 300 m² qui est la première partie, qui elle est destinée plutôt à la réception du public ou à des expositions, un lieu assez polyvalent. Ensuite on a la «hauteur», qui est la cage de scène, qui est la tour. Et ensuite, on a la troisième partie «volume», qui est la partie de l'autre côté de la tour, qui était plutôt un lieu de production des décors.

Donc là, c'est pour ça qu'on a eu pas mal de contraintes de feu parce qu'en fait on a un grand volume qui a 3 utilisations qui peuvent être très différentes : l'un «cage de scène» donc vraiment spectacle, l'autre «accueil du public» et l'autre «fabrication des décors». Donc en termes d'accompagnement de sécurité ça n'a pas été simple, mais bon voilà, et puis après un certain nombre de fois par an on peut ouvrir toute la halle au public, comme c'est le cas aujourd'hui, pour des événements assez exceptionnels, et donc on a un encadrement sécuritaire exceptionnel.

Ouais, donc obligés de jouer avec les normes, un petit peu...

Toujours. D'où la maîtrise totale qu'il faut avoir de ces normes pour pouvoir aller au-delà. C'est un maniement qui se fait assez rapidement dans un deuxième temps, mais il faut ouais. Ça c'est l'expérience, il n'y a rien d'autre. C'est là où je me suis aperçu qu'après tous ces chantiers là j'arrive maintenant assez vite à savoir...

Où ça va coïncider...

Ouais... Là où on peut aller au-delà, et là où il faut se battre...

Et justement, ce fait de travailler avec les ouvriers, d'aller au-delà dans tout ça, vous l'avez fait dès le début ? Dès que vous êtes arrivée à l'agence Construire ?

Ouais, bah après moi je suis d'un naturel, j'aime bien discuter avec les gens pour savoir comment ils savent faire les choses, comment ils le font au mieux, et je préfère qu'ils me fassent un montage de charpente comme ils savent faire et donc bien mieux que moi je ne leur impose...

Donc on leur laisse une marge de manœuvre, toujours ?

Bah alors toujours, pas toujours, parce qu'il y a des moments où... Si ça ne va pas, c'est non, si ça ne me convient pas parce qu'esthétiquement ou réglementairement ce n'est pas possible. Par contre quand moi ça me va, au contraire, je leur dis : «Super !».

Donc justement, vous cherchez à concevoir jusqu'à quel point ? Vous laissez des marges de manœuvre dans la conception, dans les plans ?

On fait des plans assez détaillés, on fait des détails, mais on ne fait pas non plus des DCE avec des maîtrises du détail à des échelles de fous. On a un entre deux quoi.

Vous trouvez aussi des solutions parfois sur place ?

Très souvent. C'est pour ça qu'on est très présents sur nos chantiers. Et qu'on ne délègue jamais nos chantiers. Jamais. Ce qui se fait beaucoup avec des agences, de la maîtrise d'œuvre d'exécution...

Mais il y a eu quand même un pilote sur ce chantier...

Ouais, mais pareil, le pilote c'est Pedro là, qui est aussi l'économiste, ça fait plusieurs chantiers qu'on fait, on s'entend très bien, et on a une véritable complémentarité, on ne gueule pas, sauf voilà quand il y a des gros problèmes, mais sinon c'est plutôt des relations de confiance...

Donc lui son rôle, c'était vraiment plus la coordination du phasage...

Ouais...

D'accord. Et vous ça, vous le faites parfois, tout ce qui est phasage ?

On le fait ensemble, et : «Attention, on a ça, ça, ça...». Il prend en compte le truc, il articule, on en discute, il me dit : «Fais gaffe, il y a ça, machin...». Enfin voilà, on fait les réunions de chantier ensemble. Non non, c'est pour ça que c'est presque des histoires de familles quoi, à un moment.

Vous recherchez le plus de lien possible...

Bah, comme c'est quand même un métier je trouve difficile, si on ne le fait pas avec complicité et plaisir, ce que je te disais, c'est difficile quoi, c'est difficile. On essaye déjà de s'entourer des gens humainement chouettes, et après de faire en sorte que les choses se passent bien, ça permet de faire avec plaisir et ça désamorce un paquet de choses.

D'où ces choix de projets, vous ne choisissez pas n'importe quel partenaire, n'importe quel...

Ouais, ça on a un peu encore le luxe de pouvoir le faire, je ne sais pas si on l'aura toute notre vie...

Et ce type de projets, quels seraient un peu les prérequis pour qu'un chantier ouvert fonctionne ?

Celui-là, il a été assez exceptionnel. Moi, c'est le plus beau chantier que j'ai jamais fait, ici.

Et vous espérez pouvoir renouveler ça ?

Ouais, après mon but n'est pas de faire chaque fois la même chose, je n'aime pas. Chaque sujet, chaque chantier, chaque projet est très différent, ce qui fait qu'on ne s'ennuie jamais puisqu'on se retrouve avec des problématiques différentes à chaque fois, ce qui est super bien. Donc il y a vraiment un entre deux, il faut à chaque fois soulever les problématiques qu'il faut sur chaque projet, et par contre, pouvoir le faire avec cette même méthode, autant qu'on peut.

Donc il y a quand même une méthode un petit peu qui se met en place ?

Ouais, moi je pense qu'il y a quand même une méthode, il y a quand même une méthode. On ne peut pas tout faire, mais il y a des espèces de prérequis de cette permanence, de cette maîtrise d'usage, de ce recours à un peu du recyclage, de la récupération, de l'accompagnement, de laisser le libre arbitre des ouvriers quand il y a besoin...

D'accord. Et donc ça, ça marche car vous faites beaucoup de réhabilitation, souvent, est-ce qu'on peut imaginer ça étendu à d'autres types de logements ? Et on se posait la question avec Ariane aussi, est-ce que vous imagineriez faire ça sur du logement collectif, avec promoteur ?

On a essayé, mais pour l'instant on n'a pas réussi.

C'est vrai ? Vous avez essayé ?

Ouais, on n'a pas réussi. Moi, je suis un peu en train de le faire là à Darwin, justement, puisque je fais du logement collectif, 60 logements, la moitié libre, la moitié en social. Donc indirectement, je suis en train d'essayer. Mais le tout est géré par un promoteur qui n'est en fait absolument pas promoteur dans son cœur de métier.

J'ai l'impression qu'ils commencent à s'ouvrir, certains promoteurs commencent à comprendre. Je pense que ça se compte sur les doigts d'une main.

D'accord. Parce que, quel bénéfice ils en tirent en fait ?

Ça serait plutôt je pense dans un premier temps un bénéfice de communication. On est quand même dans un monde beaucoup géré sur ça, dans un premier temps. Et après, je pense dans des réalisations qui seraient très différentes de ce qu'il peut y avoir à côté, et quand je vois la production de logements sociaux et même en logements libres, c'est dramatique dans un certain nombre d'endroits.

Je suis assez optimiste, peut-être à tort je n'en sais rien, mais la dernière fois je rencontrais Aquitanis, bailleur social à Bordeaux, ils étaient quand même assez intéressés par cette façon de faire. Je me dis, quand même, s'ils commencent à réfléchir un peu à ce qui se passe, à cette production de logements de masse, quasi comme on le faisait dans les années 1970, je me dis mais comment ils vont gérer ce truc là ? Dans 10 ans, il faut tout réhabiliter et tout restructurer comme on l'a fait dans les cités.

Et vous avez dit «communication», c'est vrai que dans le chantier ouvert il y a peut-être aussi une part de communication ? Il y a peut-être aussi de la pédagogie, de la transmission, mais il y a aussi de la communication. Comment vous...

Ouais... Bon nous à l'agence on est quand même super nuls sur la communication... Tu regardes le site, voilà, c'est pas du tout, mais...

Mais sur ce projet là...

Sur ce projet là il y en a eu une très belle, avec toutes ces images qu'on voit, il y a eu un site, et donc on a eu une communication pour retransmettre tout ça, quoi...

Et est-ce que cette démarche de chantier ouvert elle-même, c'est aussi de la communication ?

Non.

Non ?

Pour moi non. Non, ce n'est pas de la communication, c'est de la transmission. Mais ce n'est pas de la communication...

On cherche à faire comprendre...

Ouais, ouais... Ce n'est pas un truc que l'on fait en communication pour nous, pas du tout, en tous cas on n'est pas du tout dans cet esprit là. On le fait parce que ça nous intéresse et que faire un chantier à la con pour construire des barres de logements, on ne voit même pas pourquoi on ferait ça. Et puis le temps qu'on y passe, l'amour qu'on y met, parce qu'on y passe un paquet de temps, beaucoup plus de temps évidemment que sur un chantier normal...

Ouais. Donc quand même plus de temps ?

Ah ouais, enfin nous oui. En tant qu'archi', oui.

Et économiquement un petit peu plus d'argent ou pas, qu'un chantier classique ?

Bah, parce que du temps oui, parce que du temps oui... C'est sûr qu'on n'est pas sur un équilibre financier... Enfin, on est sur un équilibre financier quant au projet, mais ouais... C'est des initiatives qui rajoutent un plus, et forcément, ça ne peut pas... C'est un investissement, c'est un investissement personnel aussi.

Ouais, il y a beaucoup j'ai l'impression, d'investissement, d'envie...

Patrick et Loïc vont venir, si tu veux tu pourras leur demander trois broutilles, mais ouais, c'est tous des projets de vie aussi vachement. On ne fait pas que ça, mais, c'est un engagement aussi personnel et aussi éthique. Je pense que ce qu'on appelle HQH, Haute Qualité Humaine c'est ça, c'est que les projets on le fait avec des gens qu'on aime bien, pour qui on aime bien, en essayant de faire ça correctement et...

C'est aussi une chance de pouvoir faire ça ?

Ouais, ça c'est sûr.

Vous mettez les différents ingrédients en place pour que ça se passe, mais vous arrivez à ce que ça fonctionne aussi...

Ouais... Ah oui ça c'est sûr que nous ça a été... On accompagne, on met en place, on saisit les opportunités humaines, de rencontres... Et puis Patrick BOUCHAIN nous a beaucoup aidés sur ça, il nous a quand même apporté tous ces projets là, donc après nous on arrive à les déplier, et

puis maintenant moi à en reproduire autrement autre part...

Donc ça se répand...

Ouais, et partout...

C'est vrai ?

Sophie qui fait ça à droite à gauche, Ariane qui est venue faire la permanence, elle est en train d'habiter dans une caravane en Essonne...

Donc ça se développe, la machine prend ?

Ouais, c'est assez chouette. Doucement, légèrement, mais je pense sûrement. J'espère.

Bah il faut espérer, ouais c'est sûr, parce que c'est vrai que c'est assez intéressant. Et alors sinon l'autre truc, c'est sur les spectacles, j'imagine que vous étiez là, le spectacle notamment de la Levée de Charpente c'est un peu une mise en valeur de l'ouvrier... Comment vous voyez ça, le rapport en gros entre l'image qui est donnée sur ces spectacles et ce qu'est vraiment le chantier, le travail avec les ouvriers ?

Bah parce que sur le spectacle il y avait des ouvriers qui jouaient. Donc moi, ça a été ma plus belle récompense ça. Et moi je jouais aussi, le pilote, Pedro jouait aussi...

Et vous jouiez quoi ?

Moi j'étais la secrétaire du pilote, parce qu'à l'époque les architectes... Parce que c'était une espèce de mise en scène des années 30 donc Pedro VILLEGAS, le pilote, jouait l'architecte, et moi je jouais la secrétaire de l'architecte, on arrivait en voiture, je ne sais pas quoi, enfin c'était hyper drôle... Et je me dis : mais jamais je ne me serais retrouvé à jouer avec des ouvriers et des acteurs sur un chantier, quoi...

Ouais, j'ai loupé ça, je crois...

C'était génial.

Et, il y avait une part de parlé dans le spectacle, c'était comment, c'était chorégraphié ?

Non non non non... Que chorégraphié. Musique. Ah ouais, non non, c'était...

Et par rapport au public ça permet de sensibiliser peut-être au chantier, à ce qu'est le chantier ? Ou alors c'est autre chose ?

Ça permet de l'ouvrir pour commencer à montrer ce qui se passe... Ouais. Mais le vrai travail, il est pendant les visites. Sur l'évènement, il y a moins cette espèce de sensibilisation sur le chantier en lui-même.

D'accord. C'est une porte d'entrée ?

Ouais, ouais.

[...]

D'accord, ok. Je ne sais pas si vous connaissez le projet de La Roche ^s/Yon fait par Alexandre CHEMETOFF et DELAROZIERE. Vous avez entendu parler de ce projet un petit peu ?

Ouais, ouais...

Et donc, ce n'est pas une comparaison frontale, mais c'est une étude des deux projets : donc du Point Haut ici, et de la place Napoléon à La Roche ^s/Yon, parce qu'à la place Napoléon il y a eu ce qu'ils appellent un accompagnement de chantier avec des spectacles, un peu comme ici, pour mettre en valeur les différents...

Faits par qui ?

Faits par François DELAROZIERE et la Compagnie La Machine.

D'accord, d'accord, et bah il y avait Pierre de la Compagnie La Machine, qui était à Bordeaux la dernière fois, et qui justement en a parlé.

Ah ouais, et donc, vous ne connaissez pas le projet ? Je ne sais pas si vous pouvez vous apparenter un peu à ce qu'ils font...

Mais je vais regarder. Enfin moi j'aime beaucoup DELAROZIERE, enfin La Machine, on a bossé avec eux à Calais pas mal, donc je connais bien ce qu'ils font, et Alexandre CHEMETOFF j'aime bien aussi ce qu'il fait. Donc je regarderai, je ne sais pas qu'ils avaient fait ça.

Bah là, c'est un peu différent parce que vous il y a vraiment derrière tout ce qui est permanence architecturale et un autre travail, à La Roche s/Yon c'était surtout sur les spectacles et les événements que c'était mis en valeur.

Moi, c'est là où je suis assez Stefan SHANKLAND, qui est un artiste qui est intervenu sur les chantiers, on se retrouve souvent en conférence, à parler de projets, mais moi je lui dis : «Attention, on ne fait pas du tout la même chose. Toi, tu prends (enfin l'artiste prend) le support du chantier pour faire une œuvre. Nous on accompagne le chantier, on est pas du tout dans la même problématique.».

Mais, ça permet peut-être... L'œuvre, c'est la porte d'entrée, c'est ce qu'on disait, c'est ce qui permet peut-être d'intéresser...

Mais là il n'y a plus de lien entre l'artiste et le chantier, c'est juste le support artistique qui est le chantier. Alors qu'Alexandre CHEMETOFF s'il fait ça, il ponctue le chantier d'événements, ce qui est on va dire la moitié de ce qu'on fait.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ariane COHIN

Auparavant stagiaire au sein de l'atelier Construire, aujourd'hui architecte DE.

Entretien effectué sur le chantier du Point Haut à St Pierre des Corps le 17 novembre 2014, vers 11 H 15, durant 1 H 30.

Comment tu es arrivée là ?

Moi je suis arrivée là parce que je connaissais Chloé, et après mes recherches pour mon mémoire.

Ca te valait comme stage ça ?

Ouais, ouais... Pour correspondre au profil de la permanence architecturale il faut être un petit peu tonique, faut pas avoir peur de se mouiller...

Et comme tu l'expliques sur le site web, tu avais deux rôles principaux ?

La première chose c'était l'interface entre ce qui se passait ici et la maîtrise d'œuvre... Puisque généralement, un archi' ne vient pas sur place 24 H/24... Voilà, il a pas le temps... Et moi je prenais ce relais, notamment pour gérer toutes ces choses de phasage et de vie au quotidien, pour que les entreprises puissent faire leur travail, et que les associations puissent continuer aussi leur travail...

Coupure due à l'arrivée de Maud LE FLOC'H (directrice du Polau).

Et donc, oui j'avais cette mission d'interface, sur le chantier... Parce que au niveau de tous les déménagements... Gérer un chantier sur lequel des gens travaillent c'est hyper compliqué. Autant pour la Compagnie Off ça allait, mais pour le Polau qui a entre autres des missions de communication, gérer toutes les tournées... Ça fait quand même pas mal de bruit. Donc j'étais constamment en train d'essayer d'arranger les choses, on va dire...

Mais du bruit à quel niveau ? Les nuisances sonores du chantier ?

Ouais.

Et puis après, essayer aussi de faire en sorte que tout ce monde se rencontre, parce qu'on a ce lieu là, Le Coffee, mais pour motiver les ouvriers à venir dans ce lieu là, ils ne sont pas venus naturellement... Il y a des entreprises qui sont plus ou moins familières avec le travail de Patrick BOUCHAIN, par exemple les charpentes Sceno Man, les charpentiers bois, travaillent souvent avec Patrick BOUCHAIN donc ils sont habitués à cette convivialité sur le chantier. Mais les petites entreprises locales, l'habitude des ouvriers c'est de se trouver une petite salle... Des fois je retrouvais des ouvriers dans une micro-chambre des logements, ils avaient construit une petite table en tréteaux, ils mangeaient sur leurs glacières, ils avaient ramené leur réchaud, et ils se faisaient leur réserves... Et ouais, et c'était un travail assez intense. Donc en fait, j'avais aussi une fonction de lien social. Notamment aussi parce que mon bureau était placé dans le Coffee. C'est ça qui était drôle c'est que j'étais vraiment à l'interface, mais aussi physiquement. Dans le Coffee, j'avais mon bureau, je donnais sur la baie vitrée, et en fait je surveillais un peu tout le monde... Tout le monde venait boire son café... Et j'étais vraiment au cœur de la vie sociale.

Aussi, j'avais ma petite caravane, sur le côté, et j'habitais dedans. Elle était positionnée sous le auvent là, à la place des voitures. Je sais pas si tu as vu les photos, il y avait plusieurs caravanes comme ça... Et donc l'idée, c'était que moi je vive au rythme du chantier. Mais bon ça c'était possible aussi parce que il y avait déjà des assos qui vivaient, qu'il y avait déjà un mode de fonctionnement, on va dire. Tous les soirs, les équipes se rassemblent, boivent un coup... C'est pas que un lieu de travail ici.

Donc ça ne pourrait pas se faire sur tous les chantiers de cette manière là ?

A chaque chantier sa méthodologie. Par exemple, Sophie RICARD, à Boulogne-sur-Mer, elle était dans une rue, donc c'est un lieu de vie. Elle a d'abord construit sa petite maison, réhabilité son lieu de vie à elle en intégrant au fur et à mesure les habitants pour qu'ils comprennent qu'ils se passait quelque chose à cet endroit là et que ses portes étaient ouvertes 24 H/24. D'ailleurs, au bout d'un moment, elle en pouvait plus... Et d'abord faire connaître ce lieu avant de se lancer dans les

travaux. Mais ouais, à chaque projet sa méthodologie, on s'adapte un peu au contexte...

Et donc ça c'était ma première mission. Et ma deuxième mission, c'était plus gérer le chantier ouvert, l'interface entre tout ce microcosme et l'extérieur. Donc je travaillais notamment avec le service de communication de Tour(s) Plus, on a fait ce livret là... Ils ont engagé un vrai gros travail de com', ils ont engagé un vrai graphiste, un photographe...

Et donc voilà, j'ai fait le blog, et puis aussi tous les jeudis je recevais du public, c'était généralement des voisins... En fait, l'idée c'était que tous les jeudis à 17 H on pouvait réserver (c'était pour qu'il n'y est pas non plus n'importe qui qui se pointe n'importe quand). Et puis à côté de ça, on pouvait aussi réserver pour des groupes scolaires qui pouvaient venir...

Et donc ça a eu du succès, il y a eu beaucoup de monde ?

Je crois qu'il y a eu une centaine de personnes, moi sur ma mission... Donc ça faisait son petit cheminement, mais après c'est vrai que c'était aussi une action symbolique, puisque le lieu est assez retranché, on le voit sur la carte c'est vraiment dans la zone industrielle de St Pierre des Corps...

En fait, St Pierre des Corps est vraiment constituée en strates : il y a tout le Nord qui est la ville, la partie habitée, après il y a cette grande fracture qu'est le fleuve ferroviaire, et ensuite il y a toute la zone industrielle. Donc l'accès est pas évident. Et puis surtout, il y a quelque chose qui est en train de se faire, mais cette zone est en mutation. Là, il y a Roland CASTRO qui pour Carrefour, fait tout un plan de ZAC, à ce niveau là, avec des logements, des bureaux... Là il y a quelques logements qui s'implantent... Ça devient de plus en plus du tertiaire aussi... Les entreprises quittent peu à peu le lieu. Et après il y a aussi sur toute cette zone là, du Magasin Général, une étude qui a été commanditée par Tour(s) Plus à Nicolas MICHELIN, pour faire toute une ZAC, parce que ce bâtiment fait 29 000 m², et il est magnifique... A l'intérieur c'est des sheds conoïdes à la Eugène FREYSSINET, ingénieur du XX^{ème}. Et c'est l'une des dernières réserves foncières de la ville, donc cette zone est quand même en mutation, et l'idée de faire venir des gens c'était aussi pour montrer qu'il se passait des choses ici, et qu'il fallait s'ouvrir.

Et alors pourquoi tu dis que c'était symbolique comme visites ?

Bah c'était pas symbolique, mais c'était plus dans la première étape, pour se mettre dans cette dynamique, et la renforcer, rendre un peu cette zone attractive... Même s'il y a des gens qui viennent, s'il y a des boutiques un peu inédites, comme un magasin de bières qui était dans le centre de Tours et qui est venu ici et qui est hyper connu à Tours.

Et le type de public qui venait à ces visites, c'était quoi ?

Le jeudi c'était plus les voisins, donc il y avait des gens surtout de St Pierre des Corps...

Tous types de voisins ? Des actifs, des retraités ?

Ouais voilà... Il y avait de tout. Des familles qui venaient avec leurs enfants, généralement déjà un peu sensibilisés à la chose (la culture, l'archi...), et pas mal de retraités aussi. Et puis après, il y avait les classes aussi qui venaient. Mais ça ça a aussi bien marché avec Léo, puisque lui il avait vraiment plus le temps de rechercher du public, et notamment, il a fait toute une maquette, à la machine laser, et donc il faisait construire ça par les enfants, qui assemblaient. Il organisait des petits ateliers.

Et lui il est resté combien de temps alors après ? Il a pris ta suite en fait ?

Ouais, ouais moi je suis partie en janvier. Et lui il est arrivé plutôt fin février, début mars. Parce qu'il y a eu aussi un peu un temps de latence entre les 2 phases, il y a eu un mois quoi on va dire. En fait, le début du chantier là commençait, mais il y avait les fondations et tout, ça c'était terminé, et en gros ça posait plus trop de problèmes avec les utilisateurs, c'était un peu en route.

Et ce bâtiment c'est du neuf. Avant c'était un grand parking. Seul le transfo existait, ils se sont servis de ça comme point d'accroche. L'idée en fait de faire ce bâtiment en long, c'était pour recréer une rue intérieure, et de faire de ça une partie de ville. Et puis après ça c'est tous les containers, qui vont être rajoutés. Dans le marché, Tour(s) Plus achète des containers de stockage.

Et pour stocker quoi ?

Tout le matériel de la Compagnie Off.

Et donc, au niveau technique, on a déposé le tiers central de la charpente. Ca c'est toutes les nouvelles fermes, et ça c'est l'existant. Il y en a qui ont été renforcées, et après on a tout déposé pour pouvoir rajouter la tour en fait. Tout s'est fait d'un bloc en fait, tout l'assemblage de la charpente. Et après, une fois que la charpente a été posée, on a fait l'évènement Lever de charpente. Et donc il n'y avait pas la toiture, il n'y avait rien, c'était juste l'ossature.

Et donc ça ça a été mené par la Compagnie Off, entre autres ?

Bah non, c'était un peu une concertation, tout le monde a participé... C'est quand même le Polau qui a porté toute la com', les invitations... Ils ont vraiment participé au chantier ouvert.

Et donc le chantier ouvert c'était un peu moi qui faisais les visites, mais après tous ces grands événements, toutes ces conférences... Je participais un peu moins, on va dire. C'est plutôt le Polau. Après la Compagnie Off a fait un spectacle, au niveau du Lever de charpente. En gros, le Polau faisait un peu la coordination événementielle : inviter le public tout ça, gérer aussi le budget... Et après, on va dire qu'elle commandait le spectacle à la Compagnie Off... Et puis après, il y a une personne aussi, qui est un peu à l'interface des 2, et qui prenait la régie générale de ce genre d'évènements (Pierre). A ce moment là après, j'étais plus là...

Donc t'as pas vu ce Lever de charpente ?

Non. Moi j'ai vu les 2 ou 3 premiers événements, il y avait la première conférence avec le paysagiste, qui parlait des terres polluées, la deuxième c'était Avant l'Inondation...

Y'avait un truc sur la sécurité de chantier aussi ?

Ca c'était à la fin, ouais. Moi j'ai pas vu, j'étais pas là. Oui, il y avait toute une déambulation...

Oui, et puis le premier truc c'était la Pose de la Première Pierre. Ca c'était le 14 octobre 2014, je m'en rappelle encore. C'était un premier coup d'essai, on va dire, où ils ont posé une grosse pierre en mousse.

Oui parce que j'avais lu que Patrick BOUCHAIN disait souvent que cette pose de la première pierre était souvent très symbolique, événementielle...

Ouais, en gros la Compagnie est intervenue dans les événements du chantier ouvert sur 3 grands trucs : sur la Pose de la Première Pierre, sur le Lever de Charpente, et va intervenir sur l'Inauguration du lieu, qui aura lieu normalement en avril, si tout se passe bien, et qui sera le gros événement pour montrer toutes les possibilités du bâtiment, parce que l'idée, c'est que ce soit un quartier de ville, que ce soit une partie de ville couverte qui aie toutes ses dimensions : la hauteur, la longueur, la largeur... Et puis après, tous les autres petits événements, c'était plutôt organisé par le Polau.

Donc ils étaient assez moteurs là-dessus...

Ouais, ouais... Au niveau du programme, c'est eux qui ont aidé à rédiger tout le contenu...

Et pour revenir sur la permanence, toi tu es restée les 8 mois ? Et donc le contact avec les ouvriers par exemple, tu disais que tu avais pas mal de boulot logistique entre les différentes associations, mais sur le chantier lui-même ?

Sur le chantier lui-même, j'étais autant en collaboration avec Chloé qu'avec Pedro VILLEGAS qui était l'OPC et qui lui gérât tout ce qui était délais, et aussi avec les bureaux d'études internes à la maîtrise d'œuvre... Et en fait, moi, ma mission c'était un peu de faire en sorte que le chantier s'accélère, ou au moins respecte ses délais, et donc je courais après les ouvriers parce qu'il y avait tel truc qui allait pas, je faisais aussi beaucoup le dialogue par dessin... Chloé me disait : «Il y a ce détail qui ne va pas...». Donc je le redessinais...

Donc tu es vraiment rentré dans le dialogue avec eux ?

Ouais, ouais... Et puis aussi, entre les associations et les entreprises, parce que par exemple, il fallait des trucs tous cons d'aménagement : voir où on mettait les prises électriques dans toutes les pièces... En fait, je faisais de la micro-concertation, mais sur le vif, c'est-à-dire qu'il y avait tous les plans d'électricité à faire : où est-ce qu'on positionne les lampes ? Quel type de lampes on

veut ? J'allais voir les associations, après je faisais confirmer par Chloé que c'était pas n'importe quoi, et après je transmettais des plans aux entreprises. Au niveau des couleurs aussi des murs, tout ce qui est béquilles, portes, lasures... On avait toute une table où il y avait les échantillons, donc on discutait des couleurs, des matériaux... C'était plus vraiment du projet mais on était dans le détail, dans les finitions... Voilà. C'était une partie assez importante. Après, oui, les plans de recollement... Pour que les entreprises fassent pas n'importe quoi... Ouais voilà, je faisais un suivi de chantier classique quoi.

C'est ça, c'est du suivi de chantier plus plus, parce que c'est en continu ?

Et parce que tu rajoutes les contraintes de chantier en site occupé et de chantier ouvert...

Mais est-ce que t'as pas été du coup plus sollicitée par les ouvriers qui venaient à chaque fois ?

Ouais, c'était difficile de justement faire la part des choses, parce qu'il fallait d'un côté que je puisse répondre à leurs questions, mais pas que je devienne leur maman. Parce qu'il y en avait qui étaient un peu sournois, il faut faire assez gaffe : en gros, ils me posent une question, je leur réponds, et si c'est une connerie, ils reportent la faute sur moi, alors que la question ils auraient jamais dû me la poser et ils auraient dû voir avec leur chef de chantier. Donc en fait, ce que je faisais c'est que je donnais des instructions hyper claires : dans les comptes-rendus de chantiers on rajoutait tous les trucs, du coup je savais ce qui allait pas, et je pouvais faire le lien avec Chloé. Donc on tartinait sur le compte-rendu de chantier, et après des fois je remplaçais un peu le chef de chantier qui faisait pas son travail en terme de diffusion du compte-rendu. Donc moi j'imprimais, j'allais voir les ouvriers, limite à des moments au niveau de la réception surtout, je leur faisais cocher ce qu'ils devaient faire. Par exemple, le peintre il faisait n'importe quoi, je devais un peu rester à côté de lui pour lui dire : «Non mais là, faut absolument que tu me nettoies ça...».

Un peu chef de chantier bis... Alors du coup quelle relation tu avais avec eux ? D'un côté tu essayais de les entraîner vers de la convivialité et tout, et tu devais avoir aussi un rapport hiérarchique ?

Ouais ouais ouais... Mais ça se faisait assez naturellement... Après c'est les relations humaines... Il y en a avec qui ça se passait très bien, d'autres... Je les invitais, mais après ce n'était pas non plus mes potes... Je leur serrais toujours la main...

Mais tu les connaissais tous ?

Voilà, voilà. Mais il fallait quand même garder une certaine distance professionnelle. Même si je m'entendais avec eux, et que je buvais le café avec eux, quoi... Et puis surtout quand tu te lèves le matin... Tu vois, la caravane était là, la douche était là, et je sors à 8 H du mat', j'ai pas pris ma douche, j'ai pas bu de café, je ne me suis pas lavé les dents et je traverse le chantier. Je dois aller prendre ma douche, et t'as quatre ouvriers qui me disent : «Heu... Et là, on fait quoi ?», «Les gars, je vais me préparer, et on en reparle.» Il y a des fois, je commençais ma journée au saut du lit.

C'est vraiment du quotidien...

C'est intense quoi... Mais c'est hyper formateur.

Oui, t'as du apprendre vachement ?

Oui, au niveau technique... Et puis après il y a aussi tout ce côté d'être une femme, jeune diplômée, et qui a pas forcément le respect... Des ouvriers il n'y avait pas de soucis, mais c'était plus au niveau des chefs d'entreprises : «Ouais, quand t'auras un chantier à gérer, on en reparlera...».

[...]

Après les ouvriers étaient plus ouverts à la discussion, parce que moi je les voyais plus souvent, que les chefs de chantier, pour certains un peu des missionnaires...

Et alors, Pedro VILLEGAS, il est d'une entreprise locale ?

Non, c'est Oteec 79, c'est à La Rochelle. Donc il venait, une fois par semaine, avec Chloé, pour les réunions de chantier, c'était tous les jeudis. Lui, super bien, parce qu'il est hyper calé au niveau budget, il sait ce que coûte à peu près tout dans le bâtiment, et donc hyper calé sur son

planning... Et il était d'une grande aide aussi, pour arriver à me positionner par rapport à ce que je dois dire aux entreprises... Il a été hyper formateur. Pédagogue. Comment gérer les délais ? Dire de harceler certaines entreprises, d'autres où c'était bon...

Donc tu étais dans le lien permanent entre entreprises... ?

Tout le monde, quoi. J'étais vraiment un peu à l'interface. Et en fait, je devais faire tous les OPR (Opérations de Pré-Réception). Je me posais dans une pièce, je notais tout ce qui n'allait pas, après je placardais sur chaque pièce tout ce qu'il fallait finir, et après j'avais encore une autre feuille par entreprise, que je donnais aux ouvriers pour qu'ils fassent à temps...

Donc en fait, tu allégeais un petit peu, d'un côté, le travail des pilotes qui du coup n'avaient plus à le faire ? Ils passait par derrière toi après ?

Non non, moi je préparais vachement le terrain, et puis quand ça bloquait vraiment et qu'il y avait un chef d'entreprise qui ne répondait pas du tout, là je lui disais d'intervenir. Pareil pour Chloé. Et du coup, ça m'a vraiment appris à faire la part entre ce qui relève du travail de l'architecte et ce qui relève du travail de l'OPC. Parce que du coup, j'arrivais beaucoup mieux à savoir qui je devais appeler...

Donc de plus en plus d'intermédiaires...

Ouais ouais ouais... C'est vraiment le bordel... Mais ça m'a tellement plu que maintenant je ne conçois pas le chantier autrement. Et même la conception. Parce que là je suis sur un autre projet, où je suis même en amont parce que je suis engagé par une maîtrise d'ouvrage, où on est dans la programmation, et dans le conseil d'une mairie... Et c'est exactement le même schéma qu'ici où c'est une association qui occupe une halle, et c'est la mairie qui chapote plus ou moins le truc parce que le bâtiment lui appartient, et que ça va certainement être le maître d'ouvrage pour la rénovation. Et là je suis en amont, je suis en programmation, étude de faisabilité, mais je suis sur place tout le temps, et je suis vraiment dans le dialogue. Et un projet, ça devient clair dans ma tête que c'est une partie de vie, une partie de ville, et que si tu comprends pas le microcosme, tu peux pas arriver à faire un projet.

Mais là actuellement, tu travailles où en fait ?

Là, je suis engagé par une maîtrise d'ouvrage qui s'appelle Habitat Solidaire, qui est spécialisée dans le montage d'opérations très sociales, et généralement c'est du logement. C'est une Société Coopérative d'Intérêts Collectifs (SCIC), donc c'est pas privé, c'est public.

[...]

Là, on est encore en étude... Et la mission de la maîtrise d'ouvrage, c'était aussi de conseiller la mairie ou l'association sur les procédures d'appel d'offre.

Et donc toi, c'est ça qui t'intéresse ?

En fait, ce qui m'intéresse, c'est de voir du tout début à la toute fin... Même là, je reviens pour voir si ça correspond aux attentes... Quand tu vis sur place pendant 8 mois, tu t'attaches au lieu, et ça crée un lien fort avec le lieu, avec les gens qui y habitent, et c'est à partir de ce moment là où on est hyper proches, je pense, qu'on arrive à faire un projet.

Et alors est-ce que d'après toi, cette attache au lieu, les gens qui venaient de l'extérieur l'ont eue ? Peut-être à moindre échelle, mais est-ce qu'ils ont ressenti une part d'appropriation au lieu ?

On tend vers ça... C'est le but quoi...

Mais est-ce que ça marche ?

Bah heu... Certaines personnes reviennent... Oui mais là c'est aussi le contexte, comme je te disais, c'est assez écarté... Donc c'était une tentative, on va dire... Je pense que ça peut marcher mieux sur d'autres chantiers... Je sais pas... C'est vrai que c'était un peu unique là... Mais, au moins les gens comprennent ce qui se passe ici.

D'avoir une personne toutes les semaines qui explique le projet de bout en bout, ça aide à faire

accepter aux habitants une idée de projet comme ça, parce que les réactions principales des gens face à un projet qui coûte 4 millions, c'est : «C'est trop cher.». Après, tu peux aussi leur donner des points de comparaison, leur dire que sur des projets à échelle équivalente, certains archis vont faire beaucoup plus cher.

Et puis quand tu fais aussi des événements ouverts au public, ça leur permet de dire que c'est fait pour eux aussi, on est pas dans la promotion du lieu, on leur donne aussi quelque chose. C'est aussi pour valoriser plus ou moins le métier de l'architecte, qui fait pas un truc dans son coin... Et pas que le métier de l'architecte, aussi l'acte de bâtir en fait, simplement. La profession et le milieu du bâtiment est tellement mal regardé de nos jours, que ce soit par les particuliers ou par les collectivités, dans le sens où c'est un gâchis d'argent, que c'est un peu redorer le blason du métier, de dire qu'on s'inscrit vraiment dans quelque chose de plus global que le petit projet juste pour la beauté d'un bâtiment, et c'est pour ça qu'on l'ouvre, c'est pour son rayonnement...

C'est vrai qu'ici c'est peut-être un cas particulier parce que c'est un petit peu isolé, mais c'est vrai que sur un projet plus dans un centre ville qui déjà est plus à vue...

Oui, là ça fait sens. Oui le blog aussi, on essaie de ramener des gens...

[...]

Mais c'est vrai que ça marche aussi dans certains cas particuliers... On pourrait pas imaginer ça pour, je sais pas, des logements privés... Est-ce que tu l'imaginerais ça ?

Pour des logements privés ? Bah, la caractéristique d'ici c'est qu'on fait pour certaines personnes... C'est-à-dire que par exemple, BOUCHAIN, il ne répond jamais à des concours, il ne travaille que pour des gens qui viennent le chercher... Et un promoteur n'irait jamais le chercher, je pense, pour faire un projet alternatif. Ici, c'est pas du tout la rentabilité, même s'il construit pas du tout cher, qu'il respecte vraiment l'argent public... Je pense que ça serait pas cohérent avec la conception d'un promoteur. Et puis moi personnellement, je préfère construire pour des gens... Sur quelle base de vie tu t'accrocherais pour monter un truc comme ça ? Peut-être que ce qui marche ici, c'est parce qu'il y a des gens qui font déjà des choses. C'est en fait accompagner des gens dans un projet, c'est pas faire un projet pour une personne et après remplir le truc.

En fait, c'est que là tu avais une multiplicité de rôles avec les associations à coordonner, et sur un projet plus classique ça se limiterait peut-être à ce que tu disais tout à l'heure, être l'intermédiaire entre l'archi', les ouvriers et suivre le chantier, alors qu'ici c'est beaucoup plus...

Bah oui, un peu plus élargi en fait. C'est moins intéressant... Si pour ce promoteur là il y avait déjà des gens et que ces personnes là voulaient monter le projet de logement avec ce promoteur, pourquoi pas.

Parce que tout à l'heure tu disais que tu ne pouvais plus imaginer un projet autrement que comme ça ? C'est pour ça que je demande : est-ce que c'est valable sur tout chantier ?

Ca pourrait, si c'est fait d'une façon sociale, et que ça s'intègre vraiment dans un tissu social. Un promoteur qui se fait son truc dans son coin, juste pour gagner de l'argent, lui déjà dans sa méthode il ne s'inscrit pas là dedans, donc je ne vais pas travailler avec lui.

On peut peut-être faire un tour un petit peu ?

Alors ici c'est la résidence. Tu as vu le Coffee, qui est partagé par tout le monde... Ici c'est plutôt pour le Polau, parce que c'est là qu'ils font leurs conférences, que des fois ils font des workshops où ils accueillent des artistes en résidence, où les artistes peuvent aussi monter leurs projets, salle de réunion... La compagnie Off ne l'utilise pas trop trop...

Alors ça c'est quoi ce tableau ?

Ca ça doit être pour le déménagement de l'autre sens, de la compagnie Off. Pour organiser un peu tous leurs trucs... Et toute l'équipe Off...

Donc tu vois un peu l'esthétique Construire, tout apparent... Les traces de colle sur les poutres en lamellé-collé...

[...]

On sort dehors.

Donc là normalement, tout devait être fini mais il y a encore quelques trucs, des réserves...

Donc le fait d'être là H 24 n'accélère pas le chantier ?

Bah Léo est parti, voilà...

Comment ça se fait qu'il n'y a pas cette permanence jusqu'au bout... A partir de quand elle s'arrête ?

Bah parce que Léo devait partir, il avait son mémoire aussi...

Là c'est une place qui est laissée libre pour un chapiteau... La compagnie va y faire des spectacles... Là c'est l'espace pour les containers...

[...]

La halle...

On rencontre 2 membres de la compagnie Off.

Salut ! Ca va et toi ? Ca avance ?

Ca va ?

[...]

Mais on mange à 1 H en fait.

[...]

Voilà. Donc alors le gros principe de la halle, en fait normalement en tant que ERP, et aussi au niveau des normes incendies, t'as pas le droit d'avoir un compartiment de plus de 600 m² seul, sinon ça doit être compartimenté. Et donc c'est pour ça qu'avec la commission de sécurité, qui est venue la semaine dernière et qui a validé, on a fait une dérogation en mettant un grand cantonnement, la partie haute là, qui sépare l'ERP de la zone de travail. Et donc toute cette partie là, c'est un ERP, et tout ça c'est pour la compagnie Off, pour son travail.

Mais c'est pas séparé physiquement ?

En fait, il y a juste ça, qui est censé bloquer les fumées, puisque les fumées montent, et c'est pour que ça ne se propage pas, et ça suffit. Là, il y avait un grand mur qui séparait, il y avait pas mal de compartiments, sauf que l'idée c'était de tout ouvrir, donc tu as une porte là est là, Nord-Sud, et aussi Est-Ouest, qui relie. Donc là tu as la rue technique, où il y a le stockage de la compagnie, et tu as la rue publique, qui sépare les bâtiments...

Et donc au niveau de l'ERP, qui est plutôt associé au Polau, c'est un lieu de représentation et de travail qui vient en résidence, et aussi au niveau de ces deux studios là, qui sont réservés. Et après, sur les côtés, les boîtes qu'on voit sont dédiées à des ateliers : la costumerie et le rangement de costumes. Là, c'est l'entrée : c'est il y a les sanitaires, les douches... Et au fond, tu as les deux ateliers son, non, tu as l'atelier bois, et l'atelier mécanique. Deux gros ateliers. Et donc là, tu vois bien la différence entre la charpente existante et conservée dans cette couleur, pas d'argent pour les repeindre.

Et donc, ce dont tu parles, le programme, il a été fait je suppose en concertation avec la compagnie, le Polau ?

Oui, oui...

Et ça, ça a été fait par les programmistes en amont ?

Bah oui, oui oui... À la base, un programme ça met moins de six mois, sauf que là, ça a mis un

an et demi, justement parce qu'il y a eu tous ces allers et retours...

Et il y a eu d'autres modifications, même une fois que le projet était... lancé ?

Non, enfin... Si après forcément...

On entre dans un studio.

Ça c'est un studio. Il y eut des modifs, plus ou moins... Forcément, une fois que le programme est établi, t'as quand même une enveloppe, une faisai'... Et puis après, dans le détail tu a des petits changements...

Il fait chaud ici...

Ah oui, et ce que je n'ai pas dit, pour rajouter au schmilblick énorme du truc, c'est que la Compagnie a été responsable d'un lot sur le chantier. C'était Agencement Métallique, donc ils ont fait tous les garde-corps, et aussi l'agencement intérieur du Coffee. Donc en fait, ils ont récupéré le bar, ils l'ont mis en bas, et après c'est eux qui ont fait appel en interne à leur menuisier, pour tout l'agencement de la cuisine. Voilà.

Donc, ça aussi c'était compliqué parce que, tu vois, comment faire la part des choses entre la Compagnie Off «asso» et la Compagnie Off «entreprise». Ouais, et les garde-corps c'est de là récup' parce que justement, la Compagnie est hyper calée au niveau technique, ils construisent leur propres chars... Il y a un peu tous les corps de métier dans les intermittents de la compagnie : t'as des soudeurs, et tout... Et Philippe FRESLON, c'est le directeur artistique de la Compagnie, qui a des plans de récup'... Ça c'est des plaques qui sortent d'une métallerie, et ils viennent découper des pièces...

Elles étaient déjà prédécoupées comme ça ou ?

En fait, c'est des chutes de la découpe laser de l'entreprise... Ils récupèrent les chutes pour en faire des petits garde-corps... Voilà. Là, il y avait une compagnie en résidence, qui elle avait monté la mezzanine, et qui avait fait l'escalier sur le même principe. Pas du tout aux normes, mais... Voilà.

Ah oui... Une autre question qui me venait tout à l'heure : sur ces événements qu'ils ont fait comme le Lever de charpente, il y avait mis que c'était en collaboration entre des gens de la compagnie et des ouvriers... Il y avait vraiment des ouvriers ?

Ah oui oui... Je ne t'ai pas parlé de ça, mais... En fait ça aurait pu ne pas se passer, mais justement, tout ce tissu qui s'est créé, ce lien entre les entreprises et la compagnie, ça a abouti vraiment à l'élaboration d'un spectacle ensemble.

Et donc fait les ouvriers qui se sont proposés ? Ça s'est passé comment ?

Bah déjà, il y a eu un premier truc qui a lancé le truc : c'était un peu le chef d'entreprise de maçonnerie qui a beaucoup aimé le concept, qui c'est vachement engagé. Tu vois, ça marche que sur l'humain... Tu vois, ça aurait pu être un gros con, ça se serait jamais passé. Et c'était pas prémédité non plus. Mais en fait, le feeling est tellement bien passé, que au début, au niveau du chantier du bâtiment en face, un moment ils creusaient toutes les fondations, et donc il y avait des trous de 2 m de profondeur, il y en avait une soixantaine dans la cour, et en fait la compagnie Off a commencé à tripper là-dessus, en se disant : «Ouais c'est génial, on peut faire plein de trucs»... Et ils ont fait des micro vidéos, je sais pas si t'as vu, c'est sur le blog, tu peux revoir : vidéo de la femme tatouée, des choses comme ça, la voiture qui se crash, et tout... Et là, le maçon s'est pris au jeu, il a ramené sa pelle, il a pris la voiture, il a balancé une voiture dans un trou... Et en fait, ça a un peu commencé comme ça... Et donc, au fur et à mesure, ils ont commencé à cogiter... Et, pour l'événement du lever de charpente... Non, c'était pas... Ouais... Mais avant il y avait eu un autre truc, c'était le concert de chantier. Donc ça, c'était le TSO (Tours Sound Painting Orchestra), c'était pas la compagnie Off, enfin, il y avait une personne de la Compagnie Off, Pierre ALIAS, qui était régisseur de l'événement, mais pour le compte du Point Haut, qui organisait ce truc. Mais en fait, ils ont fait venir une autre compagnie, ce Tours Sound Painting Orchestra, c'est des musiciens en fait qui font du Sound Painting, c'est-à-dire qu'ils font des chorégraphies, de l'improvisation... C'est un petit peu compliqué à expliquer. Et en fait, ce qui était drôle, c'est qu'ils ont intégré les ouvriers. Et donc, les ouvriers étaient habillés en costume trois pièces, ils jouaient de leurs instruments : le camion, le marteau-piqueur, il y en avait qui faisaient de la batterie sur des poutres... Et à côté de ça, mélangés, il y avait les vrais musiciens, mais eux déguisés en ouvriers,

en cote de travail, qui eux jouaient leurs trucs. Il y avait un guitariste sur une nacelle, il y avait une fille qui était dans la pelle (et d'ailleurs, c'était Léo qui activait le Fenwick)... Et donc voilà, ça c'était un premier événement. Et le deuxième, c'était le Lever de charpente, où là la compagnie a inventé ce spectacle et donc, parmi les acteurs on va dire, a intégré des maçons principalement.

Et donc, ça a duré combien de temps ce spectacle ?

Le spectacle, je sais pas, c'était... Une petite demi-heure... Ouais.

Mais alors les ouvriers qui participaient à ce spectacle, c'est qu'ils étaient là pour l'événement, c'était volontaire ?

Bah oui oui oui... Oui oui, c'est l'équipe, tu vois, ils viennent tous boire un café, donc ils commencent à s'entendre, et tout... Après, t'as le patron qui parle avec Philippe et qui dit : «Ah ouais... C'est vrai qu'on pourrait faire un truc, et tout...». Et puis après, ils en parlent un peu tous...

Donc ils investissent vraiment dans le truc, puisque c'est pas sur leurs heures de travail...

Non, bah non... Après forcément, il y a l'aval du patron, quand même...

Mais c'est pas compté comme temps de travail ?

Non non non... Après ils se prennent au jeu, quoi... Et puis c'est drôle, c'est un peu médiatisé, donc c'était sympa.

Et, en proportion entre les gens de la compagnie et le nombre d'ouvriers ?

Heu... Je pense qu'il y avait plus d'ouvriers... Heu... Bah ouais, parce qu'à mon avis les gens de la compagnie devaient être payés. Je sais pas, il faudrait regarder sur les photos... On pourra regarder, mais je sais plus, il devait y avoir une dizaine de gars. Quand ils sont sur une poutre et qu'ils sont tous assis là... Ça, ça fait penser au new-yorkais qui mange son sandwich...

D'ailleurs, c'est hyper dangereux... Ils ont fait des rambardes coulissantes. Ça c'était, par exemple, un des trucs qui a été décidé sur le vif. Ils se sont demandés comment (parce que moi je n'étais plus là c'était plus moi, enfin si... Si j'étais là...), c'était une discussion entre l'archi' et la compagnie Off, savoir quelles étaient les méthodes les plus adaptées, et aussi avec le bureau de contrôle pour savoir ce qui pouvait être validé, il a eu pas mal de discussions... Ils disaient qu'il fallait que toutes les personnes qui chargent quand c'est ouvert soit attachées...

Là, c'est que ce n'est pas dans la zone ERP ?

Oui, donc il y a un peu plus de souplesse quand même. Ça, c'est Code du Travail normalement.

Ah, on peut monter aussi ?

Oui, je t'emmène quand même...

On monte.

Ça, la couleur, c'est un peu la Compagnie Off... En fait, ce qui était drôle, ce qui s'est passé, c'était que le charpentier sur son logiciel de modélisation 3D, avait certains éléments porteurs d'une certaine couleur, en bleu, et les autres en rouge. Et Chloé a fait : «Mais c'est génial ! On va faire ça en vrai !». Elle a proposé à la compagnie, et ils étaient ok. Et puis après, c'est eux qui ont choisi.

En fait c'est un peu l'idée, la tour, c'est un outil de travail cet endroit. La charpente est étudiée pour pouvoir supporter, enfin il y a plein de points d'appui (2 tonnes par point d'appui) qui servent à faire des spectacles en hauteur. Et il y a cette passerelle la qui existe justement, tu vois les points d'appui, pour suspendre on ne sait quoi... Parce qu'en fait, la compagnie Off, c'est l'une des possibilités, c'est qu'elle puisse accueillir des compagnies en résidence, et qu'elles viennent travailler des spectacles qui auraient besoin de hauteur. Et en fait, le lieu est créé pour avoir toutes les dimensions possibles et imaginables... Hauteur, largeur...

Et la compagnie Off, elle est plutôt basée arts de rue à l'origine ?

Ouais. Ici, c'est vraiment l'outil de travail. S'ils ont créé une structure en hauteur, ils ont des engins de levage, c'est pour qu'ils puissent fabriquer leurs structures plus facilement. Voilà.

Il y a une vue là... C'est un belvédère...

Bah c'est fait aussi pour ça... L'idée, c'est que ce lieu là s'ouvre sur la ville et la valorise. Et ici, quand tu vas sur le pont, moi je trouve que tu as une des vues les plus belles de St Pierre des Corps, parce que moi j'adore les paysages ferroviaires. Je suis fille de cheminot, et je trouve que c'est un paysage magnifique.

On est à combien de haut là ?

Là, on est à 13. La tour fait 22. Et la passerelle, là, elle est à 18.

Et là, que le Magasin Général aussi, c'est un ancien magasin de stockage de la SNCF, qui a été abandonné en 2005, puisqu'en fait ils ont eu d'autres ateliers. L'agglomération avait commandé une étude, sauf que la ville de St Pierre a racheté le bâtiment et qu'elle était un peu opposée au projet, parce que pour eux pour l'instant il ne doit pas y avoir de logements construits ici, et donc c'est un gros point d'interrogation ce bâtiment... Mais il y a 29 000 m² hyper bien éclairés avec une structure qui est encore en très bon état, et donc voilà un projet potentiel, moi j'ai fait mon PFE le dessus... Je me suis un peu passionnée pour la zone.

[...]

On redescend...

Et c'est vrai que du coup, pour en revenir à la permanence architecturale, le projet se fait plus localement presque ? Tu disais, les détails qui se règlent...

Ouais, après il est quand même fixé dans les grandes lignes...

[...]

Et là, tu as les rails, parce qu'en fait tous les bâtiments ici étaient connectés au réseau, donc tu as les vestiges encore. Et au niveau de la façade aussi, et le bunker aussi ça en est un puisque les rails ils vont là-bas...

Parce que l'entrepôt servait à quoi avant ?

C'était un ancien entrepôt LESIEUR, donc on le voit encore écrit, tu vois...

C'était du dépôt, du stockage ?

Oui, et puis encore avant, je sais pas... Bon là, il y a eu un petit raté au niveau de la porte, puisque normalement ils devaient découper la tôle et la remettre sur la porte... Bon, elle a été jetée... Je ne vais pas blâmer Léo, mais... Ça, c'était la petite tôle... Voilà...

On marche pour retourner vers le Coffee...

Ça, c'est des restes de leurs spectacles...

Tiens, une caravane... Ce n'est pas la tienne ?

Non, ils en ont plein des caravanes...

Ah... C'était à eux ?

Ah oui oui oui... J'en ai acheté une moi...

Alors tu dis que tu es restée sur quelle période en caravane ?

Heu... Je suis resté trois mois, quelque chose comme ça, sur les six mois... Parce qu'en fait, au début, il n'y avait aucun aménagement pour moi... Ouais, c'était le bordel... Donc après j'ai eu la caravane, on va dire en septembre, je suis restée là l'hiver et au bout d'un moment, en janvier, des logements se sont finis, et à partir de ce moment là...

Il fait pas chaud l'hiver en caravane ?

C'est que j'avais mon petit chauffage... Non, c'était bien fait...

Ça allait, alors ?

Ouais ouais...

Donc si tu veux vois un peu l'intérieur des pièces...

Alors donc sur les premiers mois, tu faisais quoi ? Tu faisais des aller-retours ?

Bah, les premiers mois, c'était assez intense on va dire... Ah non non non, j'avais une colloc' pendant un mois, plus haut...

Mais, tout est fermé... Là, c'est des sanitaires... Là, c'est le bureau de Gilles... Alors Gilles, c'est le régisseur du lieu. Au début, il avait plutôt une mission sur le lieu, il travaillait pour la compagnie, et au final, c'était plus...

Et donc, tu l'as dis un petit peu tout à l'heure, mais toi tu étais le contact un petit peu entre tous... Par exemple, les entreprises et la compagnie, sans toi ils n'avaient des contacts aussi ?

Ouais, des contacts amicaux... Mais au niveau du chantier, il ne fallait pas trop qu'ils se parlent justement... Parce que, tu vois, la compagnie ne pouvait pas commencer à donner des ordres aux ouvriers... Mais ça, c'était répété et répété que s'il y avait un truc sur le chantier il fallait que ça passe par moi... On imposait aussi ces trucs là, parce que sinon c'était terrible...

Les bureaux du Polau, la compagnie à gauche...

Discussions.

Elle est costumière de la compagnie, elle travaille là en fait...

Et ça, c'était des bureaux avant ?

Non non, ça a toujours été des logements pour accueillir des intermittents qui sont de passage ici, au niveau de la Compagnie Off et au niveau du Polau, c'est des artistes en résidence. Et donc, c'est les mêmes logements symétriques, avec chambre.

[...]

On redescend.

Et il s'occupe de quoi lui ?

En fait, il est régisseur son de la compagnie, et il a vachement bossé avec nous sur le chantier. Enfin là, il est en charge de tout l'équipement... Toutes les questions que j'avais lu poser sur ce que la compagnie avait besoin, c'était à lui que je les posais...

OK bah, très bon tour. Merci beaucoup.

Et puis le petit transfo', c'était la touche finale... Qui sert un peu d'entrée, on imaginait que quand il y a des spectacles ou des événements, que ce soit l'entrée et que le portail soit fermé, que tout le monde passe par là...

Oh... Ils ont tout enlevé. Et donc c'est un peu le signal, le panneau d'affichage, tu vois, il y a nos photos...

Ça, c'est le petit jardin du paysagiste, Damien ROGER... Il a fait un truc dépolluant... Donc ça a fait l'objet de conférences sur la phytoremédiation, le traitement de la pollution par les plantes, ou plutôt l'emménagement de la pollution par les plantes, pour la répartir...

Et les conférences, elles permettaient de montrer aux gens ce qui se faisait ici, les différents moyens, et la vie du chantier...

Ouais ouais ouais ouais... On faisait des conférences là, à côté, dans le Coffee. Moi, je faisais ma petite visite avant et puis après il y avait la conférence... Et puis après, toujours un pot...

Toujours, obligé !

Bah ouais ! Et puis, il y a toujours eu une cuisinière. C'était pas Edwige avant, mais il y a toujours eu quelqu'un qui faisait à manger...

Qui fait partie de la compagnie, du Polau ?

Non, c'est une des personnes qui sont engagées par les deux, en fait. Mais, c'est pas encore mis en place mais ça va l'être, une instance qui gère le lieu... Il y aurait normalement un poste créé pour une personne mutualisée... Le temps que ça se mette en place... Voilà.

D'accord... Ah oui, donc en fait le studio où on était en bas là, c'était l'ancien Coffee c'est ça ?

Ouais, c'est ça... Enfin non non non... Ça va jusqu'à la fenêtre là, et là c'est la dernière pièce par laquelle on est sortis qui est plus l'entrée pour recevoir, ou quand il y aura des spectacles, l'accueil, quoi... Il y aura des petits canapés

Et bah merci beaucoup pour ce tour.

Mais de rien.

[...]

On aperçoit des ouvriers qui mangent dehors.

C'est marrant ça, c'est qu'ils préfèrent manger dehors ou ils pourraient manger dans le Coffee ?

Ah oui, ils pourraient totalement, sauf que là c'est une entreprise qui vient juste pour poser le portail, et du coup qui n'est pas là depuis le début, ils sont là depuis, je ne sais pas, une semaine ou un truc comme ça, et ils n'ont pas eu le temps de s'approprier le lieu...

Et entre les entreprises, du coup, il y a eu cet esprit de...

... Manger ensemble. Bah, il y en a certaines qui ont pris plus que d'autres...

Et il y a quand même eu quelques tensions des fois, forcément non ?

Entre les entreprises ? Ouais... Mais c'est pas forcément au niveau des ouvriers, plus au niveau des chefs qui ne sont pas sur place. Il y avait tout ce monde parallèle, on va dire. Parce que, ouais les chefs d'entreprises passent leur temps à s'engueuler...

Discussions.

Ouais, au niveau de qui fait quoi, quand... Ils se chevauchent au niveau des tâches...

Le truc, c'est que c'est une aide qui est proposée, mais après les gens y vont ou n'y vont pas... On ne peut pas les forcer...

Bah les peintres, ils ont toujours eu un peu de mal... Aussi parce qu'ils sont vachement habitués les peintres à arriver sur un chantier une fois que tout est fait, et ils ont le truc pour eux tout seuls, et ils ne communiquent pas forcément avec les autres entreprises. Alors que d'autres, ça se fait plus naturellement. Ce qui se sont le plus adapté, c'était les maçons.

Alors, est-ce qu'on pourrait dire que c'est plus facile que sur un chantier classique la cohabitation ou c'est pareil ?

Bah... C'est ce que je te disais, les chefs d'entreprises ils passent leur temps à se foutre sur la gueule... Mais non mais après, au niveau des réunions de chantier, c'est la personnalité de Chloé qui est un peu rassembleur... Il y a toujours des chefs d'entreprises réticents... Mais après au niveau des ouvriers, il n'y avait pas de soucis parce que eux, ils ne sont pas dans ces problématiques, ils sont un peu déchargés de la grosse responsabilité. Après, ça se passe en interne. Mais

après sur place, il n'y avait pas de soucis...

Et c'est intéressant comme expérience...

C'est formateur...

Ça vient dans la continuité de ce qu'on essaie de faire de plus en plus, tout ce qui est participation citoyenne, ça devient une connotation négative parce que tout le monde dit : « En fait, on ne nous écoute pas »...

Oui, il y a concertation et concertation, ça c'est clair. Il y a les mairies qui font le minimum syndical pour rentrer dans la norme de la concertation mais ne savent pas du tout comment s'y prendre. Mais pour d'autres, ils développent leurs propres outils, et même ces outils là évoluent en permanence. Et ce concept là de chantier ouvert poussé jusqu'à ce point là, c'était inédit parce que il y a le contexte qui s'y est prêté, ça aurait pas été forcément possible sur autre chose.

Oui, c'est vrai j'ai essayé de voir s'il y en a d'autres qui se faisaient, après tous les trucs sont différents... Moi, je viens de La Roche s/Yon à la base, en Vendée. Il y a eu un projet de réaménagement de la place par CHEMETOFF, l'urbaniste de Nantes, en collaboration avec DELAROZIERE, qui est un artiste local, ils ont eu un peu aussi cette volonté de faire accompagner le chantier par les gens, mais c'était plus de l'ordre de l'événementiel. Ils ont fait des sortes de spectacles similaires où les gens venaient, tu avais un ballet de pelleteuses pour l'ouverture et lancer le chantier, essayer de le faire connaître, mais ça restait dans l'événementiel, il n'y avait pas de cette je permanence architecturale qu'on retrouve ici...

Mais moi, je dis que pour que ça fonctionne, la clé c'est juste qu'il y ai déjà des personnes impliquées dès le début, ça ne vient pas d'un archi', ça ne vient pas d'une maîtrise d'ouvrage...

Mais ça vient aussi plus ou moins de la politique de l'agence Construire... Il ont été aussi choisis ici parce qu'ils avaient cette philosophie là peut-être ?

Bah en gros, c'était un accord venant des deux partis, c'est-à-dire que ce que recherchait la compagnie Off et le Polau c'était ça, et ce que l'agence Construire avait à offrir, c'était ça. Parce qu'eux ils sont sensibilisés à ce genre de choses, mais par exemple il y a des programmes d'aide d'accompagnement à mettre en lien des habitants qui voudraient porter un projet mais qui ne savent pas à qui s'adresser. C'est notamment la Fondation de France qui a un programme : les Nouveaux Commanditaires. Donc elle justement, elle est sur le terrain partout en France, et c'est son taf' de chercher des initiatives d'habitants, qui ne savent pas absolument pas comment porter leur projet et le mettre en place, en œuvre. Et donc, eux, ils font le lien entre les habitants et des artistes comme BOUCHAIN, des architectes, des concepteurs-scénographes... Et BOUCHAIN a fait un truc comme ça, c'était l'ensemble de maisons à Beaumont, en Ardèche. Et il est passé par ce programme là.

Et oui d'ailleurs, on parle beaucoup de Patrick BOUCHAIN, mais sur ce projet, c'est Chloé BODART...

Bah, il a servi de pub en fait.

Il était là à l'inauguration. Il n'a pas du tout suivi le projet ?

Non, bah d'ailleurs si tu vas sur le site de Construire, sur leur blog, tu verras que il y a écrit que c'est Chloé BODART et Loïc JULIENNE avec Patrick BOUCHAIN. En fait, lui, il était en amont pour répondre. Parce que l'appel d'offres a été fait en procédure adaptée, c'est-à-dire que c'est la maîtrise d'ouvrage et les assos qui pouvaient décrocher leur téléphone et dire : «Voilà, il y a ce truc, donc répondez-y.». Et ce n'était pas un concours national, une grosse procédure lourde. Et en fait, comme ça, tu ne réponds pas avec une esquisse, tu réponds juste devant un jury à l'oral. Donc c'est juste une méthodologie, si tu veux, tu n'as pas de dessins, que du texte. Et en gros, c'est là que BOUCHAIN est allé, c'est lui qui a parlé, porté la philosophie du truc. Mais...

Mais c'est Chloé BODART qui a fait tout le suivi de chantier, qui a été aux réunions...

Bah, qui a fait la conception aussi... Elle, elle fait partie du collectif, parce que Construire c'est pas une agence en fait, c'est une association de personnes, un collectif de personnes qui s'associe sur des projets et dont le contrat se renouvelle et se restructure en fonction de chaque projet. Tu vois, c'est pas une agence classique où il faudrait absolument trouver du travail pour tout le

monde, et où il y a un directeur. Là, c'est chacun se gère, trouve ses trucs et collabore. C'est un peu une sorte de co-working.

[...]

Mais c'était leur volonté de prendre des stagiaires ?

Heu... Bah... Tout simplement parce que, aussi, Construire est dans une problématique de budget restreint... Et s'ils engageaient une personne, ils ne se payaient même pas à temps plein, et taux plein... Et aussi dans la volonté de dire que une permanence c'est le moment idéal, pour quelqu'un, pour apprendre en fait...

Donc c'est pas forcément un professionnel qui...

Bah non... C'est aussi génial pour mettre quelqu'un dans le bain et apprendre sur le tas... Et il y a tellement de jeunes archis, comme nous, qui n'avons jamais eu aucune expérience de chantier. Parce que tu vas dans une agence classique, tu attends d'avoir 20 ans d'expérience pour aller sur un chantier. Et puis, même si tu fais du suivi de chantier, tu restes dans ton agence... Moi j'ai une copine qui fait sa HMO dans une agence parisienne, elle fait que du suivi de chantier, mais en fait son taf' c'est de recevoir les plans, de faire les annotations, les renvoyer... Et elle va sur le chantier une fois par mois. Et il y a une grosse demande parce que ça se perd, le lien entre la conception et la réalisation. Les archis ils ne savent même plus faire ça... Et après il ne faut pas s'étonner qu'il y ait des problèmes, justement, parce qu'on ne sait pas estimer un bâtiment... On n'a pas la réalité de la construction.

Tu dis, il y a beaucoup de demandes à ce niveau là... Il y a beaucoup de demandes pour faire les permanences architecturales ?

Ca je sais pas, mais en tout cas, d'avoir une expérience chantier poussée, tous les gens de ma promo, veulent ça quoi...

Nous on a un stage suivi de chantier en troisième année, mais c'est très vite fait... C'est sur quatre mois, mais tu vas que aux réunions de chantier une fois par semaine. Et en fait, ça permet juste de te dire que tu n'es pas du tout compétent dans le domaine...

Ouais, en fait c'est ça...

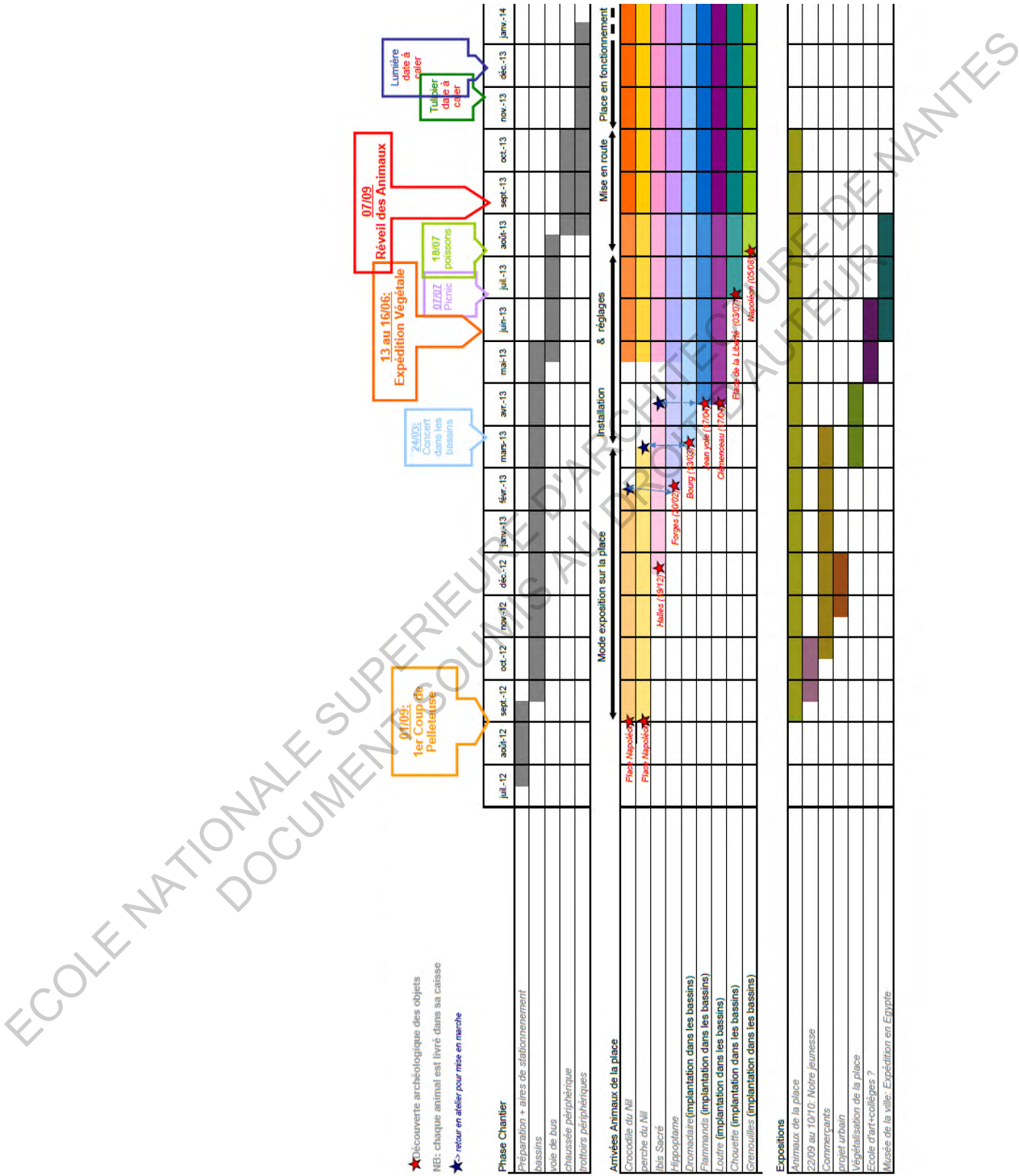
T'apprends les bases mais...

Et en plus, ce qui est super important, et pas que justement au niveau technique de savoir ce que tu veux, c'est aussi la relation avec les entreprises.

Suppléments

PLACE NAPOLEON (LA ROCHE S/YON)

Calendrier des travaux¹



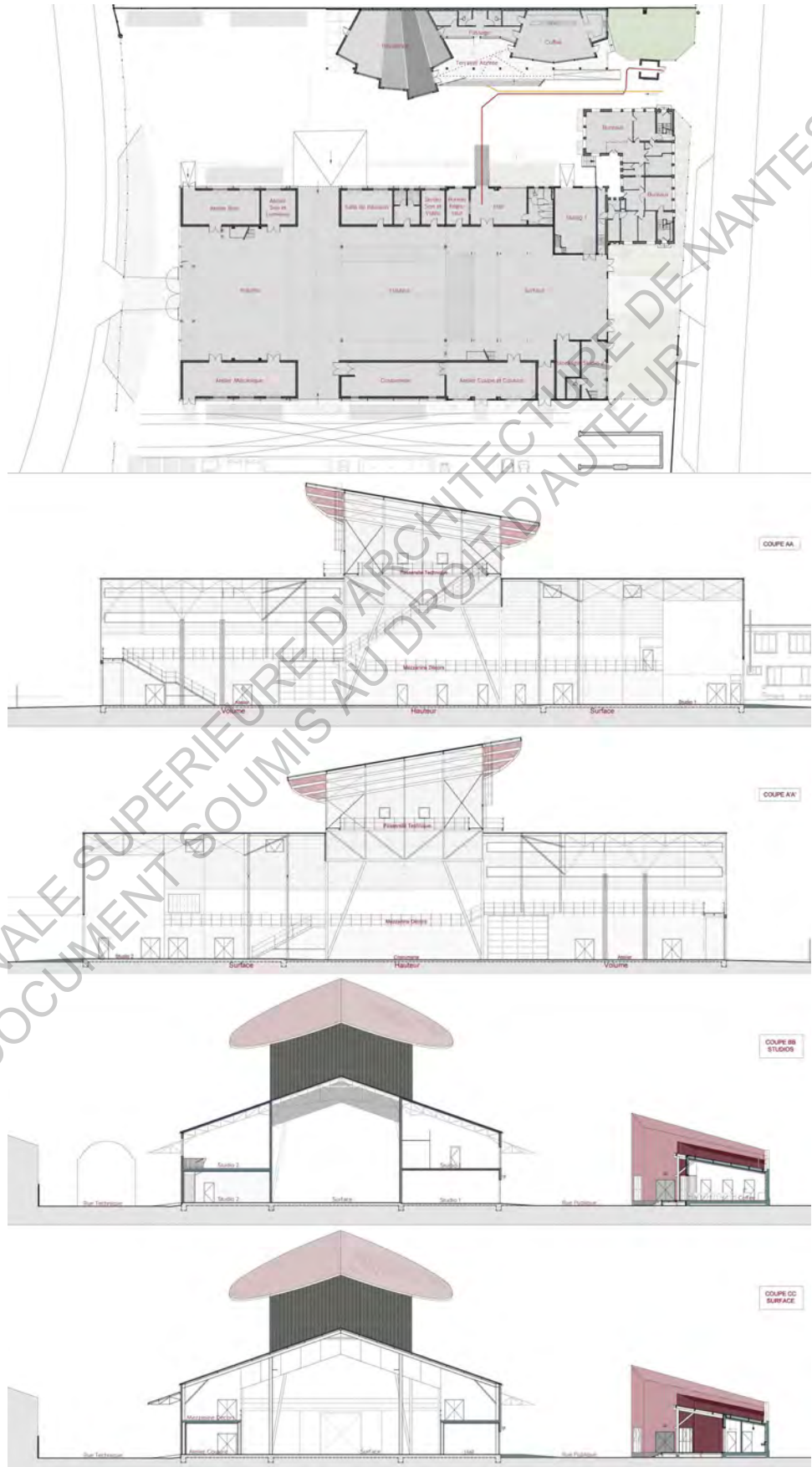
1. Issu du mémoire d'Emmanuel DENECHAUD (sous la direction de Didier POTON DE XAINTRAILLES), *Culture et urbanisme, les raisons d'un rapprochement (l'exemple des Animaux de la Place)*, Faculté des Lettres, Langues, Arts, et Sciences Humaines de La Rochelle, 2013, 94 pages.

Projets pédagogiques²

Etablissements	Références	Classe	Intitulé	Projet	Etat du projet/dates
Maternelle André Malraux	Mme Figlioli	Grande section	La promesse de Napoléon	Invention d'une histoire autour des animaux à leurs arrivées. Création d'une "narration illustrée", par planches;	Fin
	Mme Bordaïs	Moyenne section	Suivi du chantier	Différents travaux liés à l'arrivée des animaux (étude des oiseaux avec l'ibis, crocodiles en patasol, ...) et au chantier de la place Napoléon, avec un suivi régulier (une visite par mois avec dessin). Dispositif pédagogique autour des thèmes de la place.	Didapage en cours
Groupe scolaire Laennec	Sophie Jouanneau (directrice)	Maternelle	Mais quel chantier ! (2)	Création d'un spectacle de fin d'année autour des engins de chantier.	
	Sophie Uguen	Petite section	Mais quel chantier ! (2)	Création d'un livre autour de leurs visites à la Place Napoléon avec Brigitte de la Fonchaïs. Dedans on y trouve des photos de ces visites, des informations sur les animaux, des jeux, ...	Fin
	Marline Lemite	Moyenne Section	Mais quel chantier ! (3)	Visites de la place, avec questions Brigitte de la Fonchaïs pour créer des affiches sur les animaux.	Fin
	Mme Pessel	Grande section	Mais quel chantier ! (3)	Visite de la place	
Ecole privée de Saint-André	Nicolas Bordet	CM1-CM2	Des trophées de la Campagne d'Egypte	Travail d'écriture et de recherche historique et scientifique : sur les animaux et leur animation, le lien Napoléon-LRSY, la Campagne d'Egypte	Didapage en cours
Collège Les Gondoliers	Mme Ripperit	4ème Arts plastiques	Animus mecanicus	Réalisation en volume d'animaux-mécanique en papier	Fin
	Mme Morillon	5ème		Ecriture de romans sur la découverte des animaux à la Roche-sur-Yon sur le thème des grandes découvertes à la manière des grands voyageurs (Marco Polo). 1 récit de voyage par élèves ce qui amène à 12 travaux.	Traitement de texte en cours
Collège Herriot	Mme Legay & Mme Douriaud	1 classe de 6ème & classe 5ème	Découverte de la biodiversité	Etude des futurs plantes de la place Napoléon, avec création de fiches pédagogiques	Fin
	M Paschal	6ème	La Prophétie	Ecriture d'un roman	Fin
	Mme Roquecave	6ème	Création de musique	Création de musiques en lien avec les insectes plastiques de Mme Plissoneau, et en lien avec les animaux de la place.	En cours
	Mme Douriaud	3ème	Les Machines d'Herriot	Etude et suivi du chantier, ainsi que de la Cie La Machine et des étapes de fabrication et de création des machines/spectacles. Au final, "construction de machines : vélo musical et créations sonores, insectes en mouvement"	En cours
	Mme Plissoneau	??	L'Invasion	Réalisation d'insectes sur papiers plastifiés dont les plus grandes dimensions atteignent un format raisin.	Fin
	"Expédition Napoléon"			Travail d'un spectacle réalisé par les élèves à la fin de l'année avec la participation des CHAM, des projets de Mme Douriaud et Mme Plissoneau.	En cours / Difficulté de création d'un panneau
Collège Saint-Louis	Sabrina Barbeau	2 classes de 6ème (Projet Artistique et Culturelle)	Traces et empreintes	Visite des ateliers de la Cie, ... Tenue d'un carnet de croquis sur l'année / Travail sur les campagnes d'Egypte (amulettes, valise retrouvée, ...) / En Français, écriture d'un conte mêlant l'histoire de la ville et celle de la classe.	Fin
Lycée Alfred Kastler	Mr Mauléon	2nde Bac Pro. Assistant d'Architecte	Les enquêteurs de la place	Projets menés sur la Place en général avec un focus sur le volet artistique. Ils ont effectués des recherches, et préparent une restitution orale sur la place.	Fin
Lycée Saint-Joseph	Thierry Barbeau	2nde option Art du spectacle	Les Mains Visibles	Organisation d'un événement de sa préparation à sa finalisation, tout en imaginant une scénographie de l'espace et des installations. Proposer des actions variées dans les temps hors-spectacles. Quel événement ?	Fin
	Philippe Desfontaines	2nde Option Fabrique l'espace : la ville	L'R Nouvelle	Travail des élèves sur des lieux de la Roche-sur-Yon et imaginer une nouvelle disposition à la manière d'étudiants en architecture.	Fin
Lycée technique Saint-Louis	Mr Michiot	2nde Bac pro en maintenance des équipements industriels	Les Vétérinaires de la Place	Partenariat entre la Ville et le Lycée pour que les futurs élèves de 1ère aide, en tant que stagiaire, l'équipe de maintenance des Animaux.	Fin
Après-Midis libérés - Jean Yole	Sophie Bouzonnet / Katell Lenours	Maternelle et 3ème cycle école Jean Yole	Qu'est ce que tu regardes ?	Atelier « Coup d'oeil » où les enfants parcourent les chantiers de la ville pour prendre des photos. A la fin ils font une mosaïque en forme d'annuaire.	Fin
Accueil périscolaire Victor Hugo	Mélissa Robin	Accueil périscolaire	Animaux fantastiques	Suite à l'annonce de l'arrivée des Animaux de la Place, les enfants de l'accueil périscolaire ont travaillé sur la création d'animaux fantastiques, par un dessin et une construction.	Fin
Maisons de Quartier	Références	Age	Intitulé	Projet	Etat du projet/dates
ALSH Jacques Golly	Sofiane	9-12 ans	Le Petit journal de Golly	Dans le cadre de l'atelier des "Petits reporters", un groupe des 10-12 ans va faire son premier reportage sur l'arrivée des Flamants. Le journal édité sera distribué entre le 12 et 13 juin.	Fin
ALSH de l'Angelmière	Charlène Rival	9-12 ans	Petites et grandes histoires de la Roche-sur-Yon	Rédaction d'un livre de 20-30 pages en format A3 sur l'histoire de la ville, la place, et l'arrivée des animaux. Pour cela, recherche à la médiathèque, visite de l'histoire de la Vendée, ...	Fin
Maison de Quartier des Forges	Marie Pinson		La découverte de l'Hippopotame	Découverte d'un animal, près de la maison de quartier Après-midi sur le thème de l'Egypte, avec des jeux et des épreuves à réussir pour construire une pyramide	Fin
	Marie Pinson / Jean François Barrat		The Forges	Réalisation d'une film dans le cadre de l'accompagnement Après la scolarité. Travail du scénario à partir de conte avec Fabienne Martineau et tournage avec Sonia Broussard. Diffusion au Concorde le 10/04/2013.	Fin
Maison de Quartier du Bourg sous La Roche	Angy Jeanneau		Les animaux de la place s'installent au Bourg	Découverte d'un animal, à la suite d'un jeu de piste des enfants.	Fin
ALSH du Bourg sous la Roche	Angy Jeanneau	10-13 ans	Maquette	Réalisation d'une maquette de la place Napoléon avec l'aide de Mr Pavageau des espace verts	Fin
	Angy Jeanneau		Le 10ème animal	Découverte d'un animal construit par l'équipe de l'ALSH (un serpent). Fable dirait que durant le transfert ils ont perdu un animal.	Fin
ACYAQ	Thierry Etienne		Création d'un jeu de société	Thématique "à l'assaut de la nouvelle place", avec comme support créatifs, les Animaux de la place. Elaboré avec les enfants, le souhait est d'en faire un projet abouti avec une commercialisation du jeu	Retour de tests associations / Part dans les centres de loisirs
AREAMS	Gladys Poiraud et Karen Gaubert	16 ans	L'Album-Photo de Damien	Damien Mire, jeune de l'arsams, suit depuis le début les travaux de la Place Napoléon et fait un album photo sur le sujet	Fin
Hopital de jour "Le Chêne"	Mr Salle David, Mr Berthome Benoît & Mme JUVANATRE, Hélène		Les Animaux de la Place	5 enfants font un plan géant (2mx1.60m) de la Place Napoléon où ils replacent les animaux. Enfants en équilibration, tout les 15 jours ils travaillent dessus et ils ont fat des visites de la place.	En cours
Graffiti Radio	Lucille Guheneuf		Les Animaux prennent place	Réalisation d'un docu-fiction sur l'arrivée des Animaux de la Place	Fin / En diffusion tout le mois de juin
Ecole d'art	Hélène Galdin	8 classes des écoles de LRSY	Bête de scène	Projet artistique sur deux ans. Résultat du travail d'éducation mené auprès des scolaires. Travail autour du bestiaire et de l'utopie du merveilleux avec la création d'une Bibliothèque artistique nomade	Autonome
			La cité des achats		
	Evor		Géométrie des vivants		
			Impression marine		
			Les animaux voyageurs		
			Les insectes traceurs		
Projet(s) qui n'ont pas voulu participer					
Lycée Jean de Latre de Tassigny	Teddy Boiteau & Cécile Billé	2nde enseignement d'exploration : Littérature et société		Approche journalistique, historique, politique et imaginaire du projet de la Place Napoléon et de ses enjeux, avec comme création un fanzine mural. Production de textes, dessins, l'ensemble à la main.	Projet fini depuis janvier.

POINT HAUT (ST PIERRE DES CORPS)

Plans, coupes et élévations





ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Le titre de ce mémoire, « Quel(s) chantier(s) », fait à la fois référence à l'expression populaire qui désigne le « bazar », le désordre apparent dont les chantiers de construction sont bien souvent (et la plupart du temps à raison) accusés, mais il pose également la question de savoir de quels chantiers nous allons parler exactement par la suite. Car si le phasage ou les normes structurent parfaitement bien les chantiers dans leur organisation, ces derniers souffrent d'une image peu valorisante auprès du plus grand nombre. Certains, comprenant cet enjeu, ont décidé d'agir pour changer cela en se donnant pour objectif de révéler et de dévoiler les chantiers sous un autre jour... Il s'agira du principal objet d'étude de cet ouvrage.